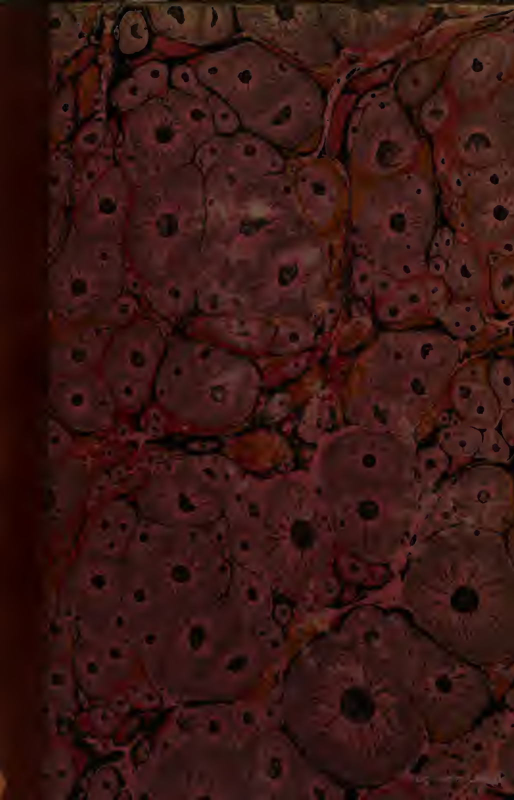
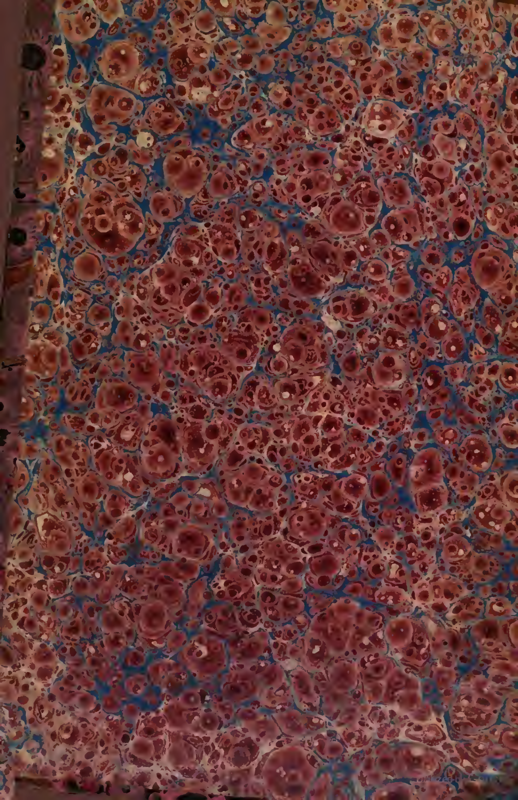
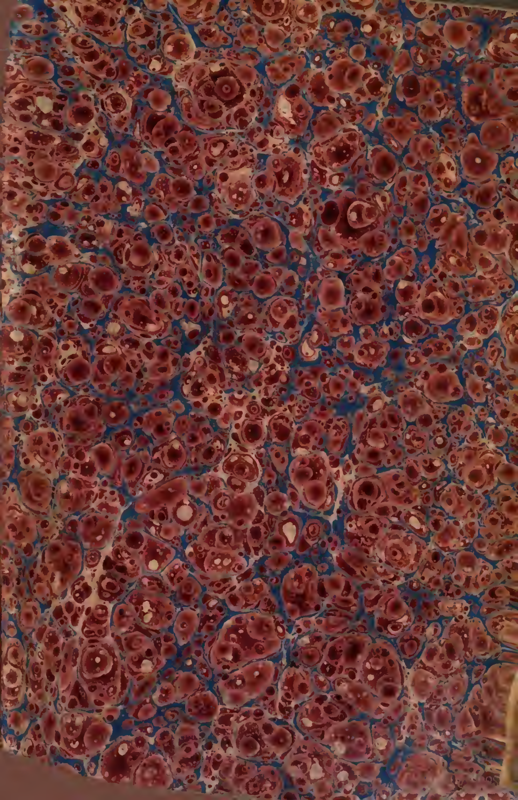






ŒUVRES

DE

LORD BYRON.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE.





OEUVRES
de
Lord Byron,
Quatrième Édition.



à Paris,
Chez **LADVOCAT,** *Libraire,*
Editeur de Shakspeare et Schiller.
1822.

ŒUVRES

DE

LORD BYRON.

QUATRIÈME ÉDITION,

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

PAR A. P.... T;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LORD BYRON,

PAR M. CHARLES NODIER;

ORNÉE DE VIGNETTES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 195.

M DCCC XXIII.



TABLE

GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE LORD BYRON.

TABLE DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME SECOND.

TABLE DU TOME TROISIÈME.

TABLE DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DU TOME SIXIÈME.

NOTICE
PRÉLIMINAIRE.

L'apparition de lord Byron dans la littérature européenne, est un de ces évènements dont l'influence se fait ressentir à tous les peuples et à toutes les générations; non que lord Byron soit, comme l'ont avancé quelques critiques irréfléchis, le créateur d'un nouveau genre de poésie; il n'appartient pas à l'homme de rien créer, et moins encore la langue poétique, c'est-à-dire, celle du goût et du génie, que la langue usuelle des besoins. Témoin du renouvellement d'une civilisation, lord Byron a été l'interprète le plus puissamment inspiré de tous les sentiments, de toutes les passions, tranchons le mot, de toutes les frénésies qui s'éveillent dans l'intervalle orageux

où se confondent les essais d'une société naissante, et les convulsions d'une société qui tombe. Je le répète : il n'a pas plus inventé cette poésie que cet état de choses. Il l'a révélée.

On se récrie cependant sur cette multitude d'imitations plus ou moins heureuses que le succès presque universel des poëmes de lord Byron a produites, soit dans notre littérature, soit dans la plupart des littératures contemporaines; on s'étonne, dis-je, de l'envahissement immense et simultané du genre romantique, à défaut de reconnaître que cette tendance des esprits résulte bien moins de l'influence accidentelle d'un homme de génie que de l'état et des besoins réels de notre société. Essayons de montrer comment cette révolution s'est faite, et d'établir que son action inévitable n'a pu se manifester par d'autres résultats.

Depuis les siècles de renouvellement qui ont succédé aux âges appelés barbares, toutes les sciences et toutes les idées éclectiques de

l'homme ont tendu à se matérialiser; et, par un effet de réciprocité infaillible dont la cause est dans notre nature, qui aspire toujours à exister quelque part hors d'elle-même, les choses purement matérielles de la vie, ont éprouvé le même penchant progressif à la spiritualité. Ainsi, d'une part, les idées abstraites de l'étendue et du temps ont été soumises à des formules exactes et à des figures inaltérables; les incompréhensibles merveilles de la création se sont trouvées prisonnières dans l'enceinte étroite et abstraite des méthodes; les combinaisons inextricables des substances élémentaires ont subi la loi capricieuse des nomenclatures; la morale arrangée en aphorismes, a pris place parmi les sciences d'observation, peut-être même parmi les sciences de calcul; la politique, subordonnée à des règles de statique et d'équilibre, est devenue un mécanisme particulier où le jeu de quelques ressorts et le balancement de quelques contrepoids est substitué aux principes de l'ordre et aux opérations de l'intelligence; la

religion elle-même, convertie par la réforme en une simple institution réglementaire, s'est confondue peu à peu avec les polices communes de la société, et n'en diffère presque plus dans une grande partie de l'Europe que par quelques cérémonies sans pompe et sans mystères. On dirait enfin qu'une ame a été retirée de la civilisation, et qu'un génie funeste est venu tout à coup lui enseigner le néant. D'un autre côté cependant, ce qu'il y a de plus positif, de plus matériellement perceptible à nos connaissances, et par conséquent de plus passager dans la vie de l'homme, se raffinait avec une puissance incroyable. Ce sentiment d'une destination divine qui caractérise notre noble essence, violemment chassé de la région des idées intellectuelles et morales, se réfugiait dans l'être physique, et lui rendait, comme en se jouant, cette ame que la philosophie croyait avoir bannie de la nature. L'amour, si nul chez les anciens, où un spiritualisme ingénieux animait toute la création, et où la pensée, divisée entre tant d'objets,

manquait de cette intensité de loisirs et de réflexion qu'exigent les affections profondes, prit chez les modernes un caractère éminemment passionné qui fut susceptible de revêtir toutes les nuances de l'expression poétique, depuis le naïf jusqu'au terrible, et d'embrasser tous les extrêmes de l'imagination, depuis les émotions les plus célestes jusqu'aux aberrations les plus infernales. La mélancolie, espèce de maladie mentale dont le nom même indique l'origine toute physique, n'avait présenté à l'antiquité classique que l'idée d'une triste infirmité; elle devint une muse. Le présent sans espérances et sans avenir n'entretint le poète que des regrets du passé, et du souvenir des splendeurs éteintes et des joies évanouies. Les ruines, rares chez des peuples nouveaux, jaloux de la conservation de leurs monuments, et pour qui la dégradation des temples, fût-elle même l'ouvrage du temps, était une profanation; muettes chez des peuples dissipés et voluptueux qui n'appréciaient que les jouissances réelles; ces

ruines qui racontent l'histoire des âges écoulés, et qui menacent la pensée de la décadence infaillible de toutes les grandeurs et de toutes les prospérités, inspirèrent le génie rêveur de la nouvelle école. Elle s'informa curieusement des misères de l'homme dont notre stérile matérialisme et notre scepticisme dédaigneux avaient abdiqué les hautes destinées. Elle s'inspira de ses passions; elle s'asservit à ses faiblesses; elle peignit de préférence les angoisses de la douleur et les scènes de la mort, parce que c'est dans ces crises solennelles que les puissances physiques de l'être luttant avec sa destruction, semblent suppléer, à force d'expansion et d'énergie, au privilége divin que l'incrédulité lui refuse. Trahie par une philosophie avide et cruelle, la poésie sentait de plus en plus la nécessité d'oser. Les sophistes avaient tout matérialisé jusqu'à la pensée. Elle divinisa tout jusqu'à la matière; elle inventa en quelque sorte le genre descriptif en lui donnant une extension tout-à-fait inconnue des anciens, qui n'y voyaient

qu'un ornement, et qui ne paraissaient pas s'être avisés, du moins dans les rares exemples qui nous en restent, de coordonner l'impression des faits naturels à des idées morales d'un ordre sérieux. Dans l'hypothèse incroyable où notre société se trouvait placée, je dois le redire encore, c'étaient les seuls objets matériels qui pouvaient rappeler les idées morales; et la poésie, entraînée par le mouvement de cet ordre vicieux, en accepta les obligations pour en obtenir les conséquences. La nature morte prit une existence, une physionomie, des passions; les ténèbres se peuplèrent; le tombeau s'anima, le néant fécondé répondit à l'appel du génie, et l'on put dire, en imitant l'expression de Bossuet, que tout avait pris une ame, depuis que l'homme avait répudié la sienne.

L'époque littéraire dont je parle sera sans doute unique dans la durée éternelle des temps, et par conséquent elle devait porter un sceau qui la distinguât éternellement de toutes les autres. Qu'on n'oublie pas que tout ce qu'il

y a de vraiment inspirateur dans les croyances de l'homme, et même dans ses fictions, avait alors disparu. La nouvelle école poétique trouva la mythologie des anciens, cette riche moisson d'images et d'allégories, tellement défleurie par la fade profusion des mêmes formes et des mêmes figures, tellement fanée par les récoltes fastidieuses d'une imitation monotone, que le lever du soleil, si touchant et si sublime pour un homme bien organisé, ne se présentait plus à la pensée sans quelque mélange de ridicule, avec les doigts de roses de l'aurore. Le christianisme, long-temps exilé par de respectables scrupules des domaines de l'imagination, et qui aurait offert au poète des couleurs neuves et brillantes, était proscrit de ses temples et de ses autels; toutes les inspirations élevées de l'esprit et du cœur, s'étaient retirées avec lui; et dans la poésie comme dans la société retentissait ce cri épouvantable que les navires de Tibère avaient entendu gronder sur l'Océan au milieu d'une tempête: *Les dieux sont morts.*

Une grande difficulté dut se présenter alors aux talents audacieux que la sècheresse d'une éducation prosaïque n'avait pas découragés, et qui osaient essayer encore d'entretenir le feu des muses. La poésie ne peut se concevoir sans merveilleux, et celui qu'inventa le génie, dépossédé à la fois des riants mensonges de l'antiquité et des vérités solennelles de la religion, participa nécessairement du caractère frénétique de l'âge d'exception au milieu duquel il avait été conçu; il fut tout ce qu'il pouvait être, et ce que sont toujours les prétendues inventions de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'expression et le symptôme de la grande maladie sociale qui l'avait produit; et l'avenir y trouvera un monument triste, quoique imposant, de nos infortunes et de nos erreurs. Ce merveilleux inconnu de tous les siècles littéraires fut emprunté aux idées vagues et à peine indiquées, que les classiques paraissent s'être formées de l'état qui précède et qui suit l'existence animée de l'être matériel. On le chercha dans ce mélange confus d'éléments

sans formes, sans rapports, sans nécessité, sans objet, que l'imagination est obligée de se représenter, quand elle veut supposer l'absence de la création vivante; on le chercha dans les images ténébreuses de l'Érèbe et de la Nuit, dans ces émanations informes et muettes des tombeaux auxquelles la terreur attribue une figure analogue à celle des morts dont elles apportent sur la terre les sinistres messages; dans cette abstraction indéfinissable et terrible dont parle Tertullien: *Je ne sais quoi* qui succède au cadavre, et qui n'a de nom dans aucune langue. Le monde mystérieux n'eut plus d'autres habitants que les Larves altérés de sang du onzième livre de l'Odyssée; mais cette fable extraordinaire n'était qu'une anomalie effrayante dans l'enfer homérique; elle fut pour la nouvelle poésie une mythologie tout entière. Il existe même un poëme allemand qui contient la révélation de cette poétique barbare. Aux premiers rayons de la lune frappant à travers les vitraux d'une église solitaire, bien loin de l'enceinte des

villes, tout ce qui reste de plus subtil de la dépouille des morts s'élève entre les ais du cercueil, soulève le sable mouvant de la fosse, agrandit, pour s'ouvrir un passage, la fente des pierres sépulcrales, et puis s'assied sur les tombeaux avec un aspect semblable à celui des vivants. Ces images imparfaites de la créature qui n'est plus, viennent demander au Fils de l'Homme l'immortalité qu'il leur a promise, et le Fils de l'Homme paraît pour leur annoncer le néant, dont cet inconcevable ouvrage est l'Épopée. Il ne s'agit pas ici d'examiner ce qu'une pareille fiction a de profane et de monstrueux, puisque nous sommes renfermés dans les bornes étroites d'une discussion littéraire; mais nous ne contesterons pas à cette composition le mérite d'exprimer avec une horrible puissance les idées prédominantes du siècle. Voilà la poésie qu'il nous a faite.

Un autre caractère qui lui est propre, et qui reconnaît une origine commune avec ceux que nous avons remarqués jusqu'ici, c'est-à-

dire, l'incroyable déviation de la raison humaine, c'est ce vague de passions dont l'admirable épisode de René est le type classique, mais qui, tout-à-fait isolé des idées religieuses, ne présente qu'un des symptômes les plus redoutables de la grande révolution qui s'accomplit dans la société. L'exercice de la pensée corrompue par un fol orgueil, est devenu un tourment pour les intelligences les plus actives et les plus élevées. A mesure que les liens de l'institution ancienne, relâchés et dissous par la force d'anéantissement à laquelle le monde social est soumis, ont laissé à l'homme solitaire et comme abandonné la faculté de réagir sur lui-même, et que cette faculté, convertie en besoin, a fait place à un individualisme de plus en plus effrayant, ce vague s'est accru de toutes les ténèbres du doute appliqué à toutes les perceptions de l'être rationnel et sensible. L'ame plongée comme à plaisir dans un chaos d'incertitudes, a trouvé une sorte de volupté à s'emparer du néant par anticipation, et la moralité de la vie a disparu

tout entière devant je ne sais quelle philosophie expérimentale qui n'est appuyée sur aucune croyance. Une envie passionnée de pénétrer dans la réalité des choses, et d'arriver partout à l'inconnu, a entraîné l'imagination au-delà de toutes les bornes. Les digues salutaires que la religion, les lois, la nature elle-même avaient opposées aux irruptions de cette curiosité funeste, n'ont fait qu'irriter son activité infernale. On connaît la sublime allégorie des Égyptiens, qui avaient placé l'inviolable sanctuaire d'Isis derrière un grand nombre de voiles qui se levaient pour les initiés suivant les progrès qu'ils avaient faits dans les mystères, jusqu'à un voile inaccessible au vulgaire, qui ne se levait que devant les prêtres, et après lequel Isis encore voilée, restait cachée à leurs propres yeux. C'est ce voile que le génie insensé des modernes déchire par lambeaux, dans l'horrible espérance qu'il ne cache qu'un cadavre. Telle est l'idée sur laquelle sont fondées ces fictions romantiques qui appartiennent à un ordre de pas-

sions délirantes, ignorées des anciens, mais trop réelles et trop exaltées pour n'être pas poétiques. Le sentiment que nous inspire la poésie, résulte de l'intérêt sympathique que nous prenons à des émotions et à des douleurs, avec lesquelles notre pensée est plus ou moins familière. Ainsi, les héros classiques devaient être exposés à des dangers réels, attaqués par des ennemis visibles, ou poursuivis par des êtres moraux dont la croyance publique admettait l'existence et le pouvoir. Les héros des fables modernes n'ont guère de lutte à soutenir que contre leurs propres penchants, leurs erreurs, leurs préjugés, leurs passions, parce que notre sècheresse et notre égoïsme n'ont pas laissé d'autres agents de sympathie à la disposition du poète. C'est là l'idée première des principaux poëmes de lord Byron. Il n'en est aucun qui ne puisse servir à l'histoire philosophique de la pensée.

Ces considérations difficiles à exprimer clairement, sous la forme à laquelle j'ai été obligé de les réduire, pouvaient se développer, selon

moi, avec beaucoup d'intérêt, et fournir aux aperçus les plus instructifs, dans leur application à l'examen raisonné des poëmes de lord Byron ; et j'avais accepté le soin de ce travail, non sans quelque défiance de mes forces, mais non sans quelques motifs d'en attendre d'heureux résultats. Il suppose, à la vérité, des études préparatoires assez étrangères au genre de mes études particulières et à la nature de mes occupations actuelles, mais je me reposais avec une sécurité souvent justifiée par l'expérience, sur la sollicitude amicale de M. Amédée P., mon collaborateur et mon guide accoutumé dans ces recherches de philologie exotique presque nouvelles pour moi, et qu'une longue habitude du génie des écrivains dont il a si heureusement exprimé les beautés, lui rendent, au contraire, extrêmement familières. Elles exigeaient d'ailleurs une connaissance locale de certains faits, une appréciation comparée de certaines opinions qui ne pouvaient être recueillies ou estimées à leur valeur que par la conscience intime d'un juge

immédiat, et il visitait l'Angleterre. Ces études sont devenues, sous sa plume, un livre que le public appréciera, et que je ne me suis pas cru le droit de modifier dans les endroits mêmes où un sentiment exagéré de bienveillance a certainement trompé l'auteur sur quelques ouvrages de la même école. Le traducteur de lord Byron connaissait mieux que personne les mystères du talent de ce grand poète, et c'était à lui seul qu'il appartenait de les expliquer.

Ch. Nodier.

ESSAI

SUR LE GÉNIE ET LE CARACTÈRE

DE LORD BYRON.

a

....He knew
How to make madness beautifull, and cast
O'er erring deeds and thoughts a heavenly hue
Of words, etc.

« Il sut donner un charme à la démence;
« De son style brûlant les célestes couleurs
« Sur le crime lui-même ont fait verser des pleurs, etc. »

(CHILDE-HAROLD, stance sur J. J. ROUSSEAU.)

ESSAI

SUR LE GÉNIE ET LE CARACTÈRE

DE LORD BYRON.



Si nous n'avions à juger la poésie de lord Byron que d'après les simples règles littéraires, notre tâche nous paraîtrait moins délicate. La Critique, par qui la cause du goût ne doit jamais être désertée, sans s'effrayer du grand nom soumis à son examen, ferait la part des défauts qui appartiennent à la jeunesse de l'auteur, à ses négligences, aux écarts d'une imagination sans frein, aux contradictions et aux vices de ses systèmes; avec la même franchise elle louerait cette profonde énergie qui anime tout ce qu'elle touche, ce pouvoir de créer des combinaisons nouvelles et d'éveiller des émotions jusqu'alors inconnues; ce style rapide et brûlant, riche d'images, plus riche de pensées, enfin cette audace d'un génie indépendant, qui, sûr de lui-même, dédaigne de rien emprunter aux autres, et réunit tous les caractères de la véritable inspiration.

Mais au nom de lord Byron s'éleve une ques-

a.

tion plus grave : celle dè la tendance morale de ses écrits et du danger de leur influence. Le noble lord n'est-il qu'un de ces fils harmonieux de la fiction que le disciple sévère de Socrate eût bannis de sa république avec des fleurs et des parfums? ou faut-il le considérer comme un ennemi déclaré des lois sociales outragées par ses vers, et le proscrire en prononçant contre lui anathème? De terribles accusations pèsent sur cette noble muse dans la patrie qui s'honore de ses lauriers. Nous ne craindrons pas de les reproduire, mais nous n'oublierons pas que le malheur et l'exil ont des droits sacrés : nous tâcherons de démasquer la calomnie spécieuse, et sans atténuer les torts d'un cœur aigri et d'une fierté blessée, nous en rejetterons quelquefois avec justice la cause sur des persécutions perfides. Lord Byron a tellement identifié son caractère avec ses écrits, dont une grande partie est comme un miroir où se réfléchissent tous les mouvements de son ame, que le critique doit bien se pénétrer du sentiment de son impartialité avant de condamner dans ses jugements l'homme avec le poète. C'est une pénible discussion que celle qui met au grand jour et les erreurs du génie et celles d'une vie privée; mais c'est lord Byron lui-même qui le premier a appelé le public dans la confidence de son existence domestique, de ses cha-

grins secrets, de ses ressentiments. « Jusqu'ici » comme l'avait dit Mme de Staël, « l'orgueil anglais « s'était refusé à ce genre d'aveux et de détails, « à ces écrits de soi faits par soi-même, qui ont « multiplié en France les mémoires particuliers, et « auxquels se rapportent les confessions de Jean-« Jacques Rousseau (1); » il était réservé à un noble pair, comblé des dons de la fortune et de la naissance, et entouré de tous les éléments apparents du bonheur, d'offrir une exception à la vérité de cette remarque, et de forcer ses admirateurs à lui accorder une sorte de pitié respectueuse.

Le caractère de la poésie de lord Byron ne s'éloigne pas moins de l'esprit de la poésie anglaise, en général, par le choix de ses sujets, par le mépris et l'ironie amère qu'il verse si souvent sur tout ce qui fait la gloire de sa patrie, ses institutions et ses triomphes. Il affecte de renoncer à cette *nationalité* (si l'on veut me permettre ce mot), qui est le trait principal de tous ceux que les lettres ont illustrés dans la Grande-Bretagne. Son style même, si varié et si remarquable par un mélange d'âpreté sauvage et de grace, de négligence et de précision, ne se rattache à aucun modèle classique de sa terre natale : on compare

(1) De la Littérature dans ses rapports, etc.

plus souvent son énergie à l'énergie du Dante qu'à celle de Milton ou de Young, et sa facilité élégante à celle du Pulci (1) qu'à celle de Pope et de Prior. Quelquefois ce style, exagéré comme sa pensée, a une couleur prononcée d'orientalisme, mais toujours il est vrai de dire que personne *n'est moins de son pays que lord Byron.*

Ce n'est pas que lord Byron ait prétendu consacrer sa muse à des sujets d'un intérêt plus vaste, plus général. Il a voulu en quelque sorte affranchir son génie de toute influence humaine, ne sympathiser avec aucune des joies et des douleurs ordinaires de ses semblables, et contempler avec une sombre indifférence tous les évènements de la scène du monde. Dans sa fière misanthropie il s'est écrié : « Je suis seul comme le lion (2)! » Tout au plus si quelquefois à l'aspect d'un mausolée ou d'une ruine, s'enthousiasmant au souvenir d'une ancienne renommée, il reconnaît la dignité de l'homme, considéré comme une abstraction dans tout un peuple effacé du globe, ou dans le héros qui fut le représentant de ses vertus et de sa gloire.

C'est ainsi que l'homme est tour à tour élevé par lui à une perfection idéale et rabaissé au niveau

---

(1) Morgante maggiore.

(2) Manfred.

de la créature la plus vile. Mais vainement il a transporté dans ses vers tout le désordre de sa vie et de ses pensées; vainement il s'est mis en opposition avec toutes les idées reçues; jamais poète n'inspira plus d'intérêt; ses ouvrages abondent de pensées, de sentiments, de passions qui appartiennent au cœur de tous les hommes, quelque étrange que la révélation nous en paraisse d'abord. C'est pour nous comme le ressouvenir d'un rêve, ou la voix mystérieuse d'un autre monde. Avouons aussi que tous ces transports de courroux, ces remords, ce désespoir que ne calme pas toujours l'aspect d'une nature belle et paisible, ne l'empêchent jamais d'en décrire avec charme les brillantes images, et que la voix imposante du poète prend un accent plus sublime quand elle s'adresse aux torrents écumeux, aux vagues de l'Océan, à la nuit des forêts. Ses fleurs, ses fleuves, ses montagnes, la solitude où il s'arrête, ont une beauté, une vie qui leur est propre. Son expression a tour à tour le charme d'un ciel pur et la terreur de l'orage. Il s'empare de toutes nos émotions comme par violence et les maîtrise par des impressions durables. Son individualité revient sans cesse s'offrir à nos pensées; son esprit, comme celui de Lara, nous porte le défi de l'oublier.

Cette identité de l'homme et du poète, cette étude de l'ame d'un grand écrivain à travers le

voile de la poésie et de la fiction, ont un intérêt bien au-dessus de celui qu'excitent les compositions ordinaires; et je ne sais quel charme sauve de la monotonie ce développement continuel du même caractère et des mêmes pensées.

Telle est la véritable source de l'ascendant qu'exercent sur les hommes qu'ils dédaignent et qu'ils bravent, des écrivains tels que Rousseau et Byron. Malheureusement le parallèle entre ces deux peintres des passions s'efface de plus en plus, depuis que, dans ses derniers écrits, le barde anglais naguère si éloquent et si grand dans l'expression solennelle de sa mélancolie, semble, par une inexplicable aberration, copier de préférence la philosophie moqueuse de Voltaire, et détruire avec une amère raillerie l'illusion qu'il a produite lui-même. Mais nous allons essayer de suivre dans sa carrière capricieuse cet homme extraordinaire, et apprécier, autant que possible, la liaison qui existe entre ses ouvrages et les autres évènements de son existence.

Georges Gordon, lord Byron, naquit le 22 janvier 1788.

Ses ancêtres, originaires de Normandie, combattirent sous les drapeaux de Guillaume le Bâtard, pour la conquête de l'Angleterre, et en partagèrent les dépouilles. Leur nom a toujours figuré depuis dans les annales de la gloire, et un

John Byron reçut l'ordre de la chevalerie de l'épée d'Édouard III sous les murs de Calais. L'agrandissement de cette famille date surtout du règne de Henri III. Ce prince, lors de la dissolution des monastères, octroya à un autre sir John Byron l'abbaye de Newstead (1), dans le comté de Nottingham, qui a été jusqu'à ce jour la résidence seigneuriale de ses descendants, quoique ses ruines n'offrent plus qu'un triste reste de son antique splendeur.

C'est à cet antique édifice que le poète a consacré les premiers essais de sa muse à l'âge de quinze ans :

« A travers tes créneaux, o Newstead, mugis-
« sent les vents des orages! Demeure de mes pè-
« res, tu n'es plus qu'une ruine; dans tes jardins
« jadis si riants, la cigue et la ronce ont étouffé
« la rose qui parfumait leurs allées sablées.

« Ces orgueilleux barons bardés de fer qui gui-
« dèrent leurs vassaux dans les plaines de la Pa-
« lestine, n'ont laissé d'eux d'autre traces que
« l'écusson et le bouclier dont l'ouragan fait gé-
« mir le fer rongé de rouille, etc. etc. »

Dans les guerres civiles de la première révolution, les Byrons se distinguèrent par une inviolable fidélité à leur souverain malheureux, et la

(1) Newstead, *nouveau lieu*, *novus locus*.

reconnaissance de la maison Stuart éleva à la pairie, avec le titre de baron, l'aîné de huit frères qu'ils étaient. Le premier lord Byron, nommé plus tard gouverneur du duc d'York, eut l'honneur de faire la campagne de Flandres avec son pupille sous le grand Turenne. Il mourut sans enfants, et son titre échut à son frère.

Un des membres les plus illustres de cette famille a été l'amiral Byron né en 1723, si connu par ses aventures extraordinaires et ses utiles voyages dans l'Océan Pacifique. L'amiral Byron fut aussi opposé à la flotte commandée par le comte d'Estaing dans l'Amérique du Nord. Il passait pour être si malheureux, que ses matelots qui l'aimaient personnellement, mais superstitieux comme les matelots le furent toujours, l'avaient surnommé « Jean-Mauvais-Temps (1). » Il fut malheureux jusque dans son fils, le capitaine Byron, dont la renommée scandaleuse naquit de son adultère avec la marquise de Camarthen qu'il finit par épouser quand le divorce eut rompu les liens légitimes qui l'attachaient à son premier époux. Ce second hymen ne fut pas plus heureux pour elle que le premier, les vices du capitaine et sa brutalité la firent mourir de douleur.

En 1785, M. Byron prit pour seconde femme

(1) Foulweather Jack.

miss Gordon, riche héritière écossaise, d'une naissance royale; elle fut bientôt victime des extravagances de son mari, qui abandonna sa femme et son fils, le lord actuel, et fut mourir à Valenciennes pour éviter ses créanciers.

Cette veuve délaissée vécut assez long-temps pour voir son fils reçu dans la chambre des pairs, lorsque lord Williams, son oncle, mourut en 1798, sans postérité directe. Mais elle n'a pu voir que l'aurore de sa gloire poétique, et il lui fut même refusé la douceur de l'embrasser dans ses derniers moments, étant expirée en Écosse pendant ses voyages de 1811.

Il est à regretter que lord Byron n'ait pas conservé plus long-temps celle qui lui donna le jour; ne peut-on pas croire que les tendres conseils de l'amour maternel auraient tempéré cette ame altière et influé peut-être favorablement sur ses inspirations. Ah! sans doute, il eût respecté davantage certains sentiments sacrés, en pensant que ses écrits seraient d'abord offerts à sa mère! La piété filiale est, elle seule, une religion toute puissante. Dans les dernières stances du II[e] chant de Childe-Harold on reconnaît combien cette perte fut douloureuse pour le poëte (1).

---

(1) All thou could'st have of mine, stern death, thou hast:
The parent, etc.

Le dernier lord Byron, homme de passions violentes, avait eu le malheur de tuer dans une rixe un nommé M. Chaworth, dont les dernières paroles compromettaient tellement son meurtrier, qu'il fut jugé par la cour des pairs, et ne dut qu'à son privilége d'être acquitté de la sentence qui le déclarait homicide. Il s'était depuis retiré dans l'abbaye de Newstead, où il vivait solitaire, odieux à ses vassaux, en guerre avec ses voisins, sans communiquer avec sa famille: aliénant plusieurs de ses domaines, et laissant tomber en ruines la demeure de ses aïeux (1).

Cependant le jeune Georges Gordon, son ne-

(1) « La bizarrerie (*eccentricity*) semble être une maladie héréditaire dans la famille », observe l'auteur d'un mémoire sur lord Byron, vrai libelle inspiré par la faim. La sœur de lord William Byron, Isabelle, comtesse de Carlisle, mère du comte actuel, était une femme d'esprit, mais très-singulière. On trouve dans divers recueils plusieurs de ses pièces, qui ne manquent ni de grace ni de verve. Elle brilla long-temps dans le beau monde; puis tout à coup il lui prit fantaisie de vivre et de mourir en récluse.

Le comte de Carlisle, son fils, est un poète de mérite, et Johnson applaudit à sa tragédie de « la Vengeance paternelle » dont on loue le style et la vigueur. Ce tuteur de lord Byron a été sacrifié par lui au ridicule dans la « Satire des Critiques et des Poètes ». Il paraît que des torts réciproques mirent la discorde entre les deux parents; lord Byron s'en plaint avec son ton de sarcasme ordinaire, dans la note ajoutée aux vers qui le regardent dans son espèce de Dunciade.

veu, passait en Écosse sa première enfance auprès de sa mère. A la difformité d'un de ses pieds, il joignait les signes d'une constitution rachitique. Lady Gordon, pour fortifier la santé délicate de son fils, sentait tout le prix d'un air vif et de l'exercice. L'enfant errait librement sur les bords de la mer, gravissant ces montagnes où la muse de sir W. Scott allait recueillir, à la même époque, les traditions sur lesquelles sont fondés les titres de gloire de l'Homère des mœurs calédoniennes.

Après la mort de lord William, les droits du jeune Gordon furent légalement reconnus, et sa tutelle confiée à son cousin le comte de Carlisle. On s'occupa alors de l'envoyer dans une école dans laquelle il recevrait une éducation convenable à son rang. On choisit celle d'Harrow, où W. Jones et Sheridan avaient été initiés aux premiers secrets des muses classiques (1). L'indépen-

(1) Harrow-on-the-Hill (Harrow sur la colline) est un village à dix milles de Londres, ainsi appelé parce qu'il est situé sur la plus haute colline du comté de Middlesex. Nous avons visité l'école qui fut fondée sous Élisabeth par John Lyon. Nous y avons vu, dans les chambres qu'ils occupaient, les noms du docteur Parr, de sir Williams Jones, de Sheridan, du comte de Spencer, et de lord Byron, qu'on y cite avec orgueil parmi ceux qui ont fait honneur à cette institution, une des plus considérables des Trois Royaumes.

dance de ses premières années fut naturellement regrettée par le jeune élève, quand il se vit soumis aux règles de la discipline scholastique. On a voulu lui faire un crime d'avoir éprouvé quelque impatience sous la férule de ses pédagogues. Hélas! qui de nous ne s'est pas quelquefois rappelé avec douleur les charmes du toît paternel dans ces murs qu'un vague instinct de liberté rend de véritables prisons pour l'enfance! Le chef de l'institution d'Harrow fut malheureusement la victime des premiers traits satiriques du poète précoce, qui le désignait sous le nom de *Pomposus*. Dans une note de Childe-Harold, lord Byron nous révèle cependant qu'il a conservé un pieux souvenir d'Harrow et du réverend docteur Joseph Drury, son précepteur, à qui s'adresse surtout l'hommage de son respect et de sa reconnaissance. Voici quelques vers simples et touchants, composés par lui avant de quitter le séjour de ses premières études, et dans lesquels on aurait quelque peine à deviner la misanthropie de son âge mur.

« Ida (1)! c'est à toi que je dois l'amitié que je « n'aurais pu trouver ailleurs. La mort, en me ren- « dant orphelin, m'avait privé des leçons d'un « père! Ah! les honneurs d'un rang élevé, le nom

(1) Nom poétique d'Harrow.

« d'un illustre tuteur (1), peuvent-ils suppléer à « la tendresse qui nous parle dans les yeux d'un « père! Qui pourrait me consoler de la perte pré- « maturée du mien? Serait-ce la richesse ou un « titre pompeux! Hélas! un frère m'a-t-il protégé « de son amitié, les baisers d'une sœur ont-ils « jamais séché mes larmes? Combien est triste le « vide de mes jours : il n'a pas été donné à mon « cœur de connaître les doux liens qui unissent « les enfants sortis du même sang. »

Ce fut à l'âge de seize ans que lord Byron passa d'Harrow à Cambridge, où il devint élève du collége de la Trinité. Il paraît que les études sérieuses de cette illustre université l'occupèrent fort peu; il se livrait de préférence à la lecture des poètes, et s'exerçait lui-même à les imiter, pendant les trois années que dura son séjour sur les bords du Cam. Les professeurs ne lui ont pas pardonné d'avoir, comme Milton, déclaré leur académie indigne de la faveur des muses, et d'avoir fait, à leurs dépens, l'éloge de leurs rivaux d'Oxford. On raconte aussi que leur noble disciple leur fit ses adieux par un trait de sarcasme original. Son compagnon favori était un ours, qu'il avait dressé lui-même, et qui le suivait partout; mais il

(1) Lord Byron veut sans doute parler du comte de Carlisle.

le laissa dans son logement du collége, comme candidat à la première place d'élève vacante.

Ce fut dans la solitude de Newstead-Abbey que lord Byron, cédant à l'importunité de quelques amis, fit un choix de ses pièces fugitives, qu'il intitula : *ses Loisirs* (1), et qu'il livra aux chances de la publication, en les dédiant à son tuteur le comte de Carlisle. Il était impossible, à moins d'être injuste par une malveillance calculée, de ne pas y reconnaître les germes précieux d'un talent précoce, et poétique jusque dans les imitations où le jeune homme ose lutter contre le génie des auteurs de la Grèce et de Rome. Mais son imagination se plaît surtout dans les chants ossianiques; il adresse d'éloquentes apostrophes aux âpres montagnes de la Calédonie, et à la gloire guerrière de ses ancêtres maternels. Les soupirs d'un premier amour se mêlent à ces souvenirs de l'enfance, et le doux nom de Marie est associé souvent aux noms sauvages des anciens héros et des lieux illustrés par leurs exploits :

---

(1) « *Hours of Idleness* (Heures de loisir), *by Georges Gordon, lord Byron a minor.* » Ce volume fut imprimé à Newark.

LES REGRETS.

I.

« Naguère, jeune montagnard, j'errais sur la « sombre bruyère; je gravissais ton sommet es- « carpé, montagne de Morven, pour contempler « le torrent qui descendait avec le fracas du ton- « nerre, ou les vapeurs de la tempête s'amoncelant « sous mes pieds (1): sans Mentor et sans guide, « étranger à la crainte, et sauvage comme les ro- « chers où grandissait mon enfance, je ne nour- « rissais dans mon sein qu'un seul sentiment chéri: « ai-je besoin de dire, o ma douce Maria, que « c'était toi qui l'inspirais. »

II.

« Cependant, ce ne pouvait être l'amour, car « j'en ignorais le nom; quelle passion peut habi- « ter dans le cœur d'un enfant? mais je sens en- « core la même émotion qui m'agitait alors dans « ces vallons abrités par les rochers. Une seule « image, une seule, restait gravée dans mon cœur;

(1) Il n'est pas rare, quand on est arrivé sur le sommet du Benevis, du Ben-Lomond, etc., d'apercevoir, entre soi et la vallée, des nuages versant la pluie et quelquefois accompagnés de tonnerre; tandis que le spectateur contemple paisiblement l'orage à l'abri de ses effets.

« je chérissais ma demeure du désert, je n'en dé-
« sirais point d'autre; mes besoins étaient en petit
« nombre, tous mes vœux étaient accomplis, et
« mes pensées étaient pures, car mon ame était
« avec toi. »

III.

« Je me levais avec l'aurore; précédé de mon
« chien, je parcourais les montagnes; mon sein
« luttait contre l'onde impétueuse de la Die (1),
« et j'entendais, de loin, la ballade du monta-
« gnard. Le soir, sur ma paisible couche de bruyère,
« les songes ne m'offraient que l'image de Maria;
« j'adressais toujours au ciel l'expression d'une
« piété fervente, car ma première prière était une
« bénédiction sur toi. »

IV.

« J'ai abandonné ma demeure du nord, et mes
« visions m'ont abandonné. Les montagnes ont
« disparu, et ma jeunesse s'est évanouie; comme
« le dernier de ma race, je me flétrirai dans la
« solitude, et je suis condamné à n'avoir d'autre
« plaisir que la mémoire du passé. La Fortune
« est venue me trouver, pour rendre ma destinée

(1) La Dee ou la Die est une belle rivière dont la source est près de Mar-Lodge, et qui va se perdre dans la mer à New-Aberdeen.

« amère. Où êtes-vous, jouissances de mes jeunes « ans! Mes espérances sont déçues, mais elles « ne sont pas oubliées; mon cœur s'est refroidi, « mais il ne cesse de s'occuper de toi. »

V.

« Quand j'aperçois quelque sombre colline éle« vant sa crète vers les cieux, je pense aux rochers « qui hérissent Colbleen (1). Quand je vois l'azur « de deux yeux exprimant l'amour, je pense à « celle dont les regards prêtaient des charmes aux « sites les plus sauvages. Quand je trouve les boucles « légères d'une chevelure qui ressemble faiblement « à celle de Maria, je pense à ces longues tresses « d'or, qui ajoutaient encore à la beauté que le « ciel n'a donnée qu'à toi. »

VI.

« Cependant il reviendra le jour, où les mon« tagnes apparaîtront de nouveau à ma vue avec « leurs manteaux de neige : elles s'élanceront en« core vers les cieux, et leur aspect n'aura pas « changé. Mais Maria sera-t-elle là pour m'accueil« lir? — Hélas! non.

« Adieu donc, montagnes où mon enfance eut

(1) Colbleen est une montagne des Highlands, près des ruines de Dee-Castle.

« son berceau! adieu, ondes chéries de la Die;
« adieu! aucune demeure dans la forêt n'abritera
« ma tête. Ah! pourrais-je y habiter sans Maria! »

Les critiques de la Revue d'Édimbourg ne virent dans les épanchements de cette jeune muse que le sujet d'un de ces articles, cruellement ironiques, dont ils aiment parfois à amuser leurs lecteurs. Plus d'un talent naissant s'est vu ainsi écrasé sans pitié par ce colosse littéraire, et tel auteur dont le génie et la renommée ont survécu à ses coups, comme Wordsworth, Southey, Montgommery, etc. sont restés soumis à ses sarcasmes périodiques. Lord Byron, est peut-être le seul dont les représailles aient amené en quelque sorte à composition les aristarques calédoniens.

Nous transcrivons ici cet article devenu fameux depuis que les journalistes ont changé de ton.

HEURES DE LOISIR,

Par Georges Gordon, lord Byron, mineur. Newark, 1809.

« La poésie de notre jeune lord est de cette classe que ni les dieux ni les hommes ne tolèrent, comme dit Horace. Ses inspirations sont si constamment plates qu'on pourrait les comparer à une eau stagnante; comme pour s'excuser, le noble auteur ne cesse de rappeler qu'il est *mineur*. Nous trou-

vons ce mot sur le premier titre et sur le dos du volume; il accompagne son nom comme faisant partie de son *style*. La préface en fait mention, et chaque pièce de vers y appelle l'attention par la date de l'année où elle fut composée. Or la loi qui règle les droits des mineurs est parfaitement claire. Le défenseur peut seul la réclamer, le plaignant ne peut s'en prévaloir. Si donc on pouvait intenter un procès à lord Byron pour le forcer d'émettre devant la cour une certaine quantité de poésie, et si un jugement était prononcé, il est très-probable qu'il ne serait pas reçu à présenter comme *poésies* le contenu de ce volume. A cela il opposerait l'excuse de sa *minorité;* mais comme il fait aujourd'hui l'offre volontaire de l'*article*, il n'a aucun droit d'en exiger le prix en éloges, si la denrée n'est pas « vendable. » C'est ainsi du moins que nous considérons la loi. Peut-être cependant ne parle-t-il tant de son âge que pour accroître notre admiration et non pour adoucir notre censure.

« Peut-être veut-il dire : « Voyez comme un mineur écrit! Ce poëme a été composé par un jeune homme de dix-huit ans, et celui-ci par un jeune homme de seize! » Mais hélas! nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans et celle de Pope à douze. Loin d'apprendre avec surprise que de mauvais vers ont été écrits par un écolier au

sortir du collége, nous croyons la chose très-commune; et sur dix écoliers neuf peuvent en faire autant et faire mieux que lord Byron.

« Il est un autre privilége que notre auteur a l'air de dédaigner; dans ses vers comme dans ses notes il fait souvent allusion à sa famille et à ses ancêtres, et, tout en renonçant à être loué à cause de son titre, il prend bien soin de nous faire souvenir de ce que disait le docteur Johnson : « Que lorsqu'un Noble se fait auteur, il faut reconnaître franchement son mérite. »

« Dans le fait, cette seule considération nous fait donner une place à lord Byron dans notre journal, outre notre désir de lui conseiller d'abandonner la poésie pour mieux employer ses talents qui sont considérables, ainsi que tous ses autres avantages.

« Dans cette intention nous lui dirons que la rime et le nombre des pieds, quand ce nombre serait toujours régulier, ne constituent pas toute la poésie. Nous voudrions lui persuader qu'un peu d'esprit et d'imagination sont indispensables : et que, pour être lu, un poëme a besoin aujourd'hui de quelque pensée ou nouvelle ou exprimée de façon à paraître telle.

« Lord Byron devrait aussi prendre garde de tenter ce que de grands poëtes ont tenté avant lui, car les comparaisons ne sont nullement agréables, comme il a pu l'apprendre chez son maître d'écri-

ture. L'ode de Gray adressée au collége d'Eton aurait dû lui épargner ses dix stances boiteuses sur le village et l'école d'Harrow. . . .

« *Lorsque la pensée*, etc »

« De même les vers exquis de M. Rogers sur une larme auraient dû effrayer le jeune poete, quand il a voulu rimer le même sujet. . . .

« Nous ne croyons pas non plus que lord Byron fût capable de traduire, à son âge, l'apostrophe d'Adrien à son âme, traduction dans laquelle Pope n'avait réussi que médiocrement. . . .

« Néanmoins nous avons peur que les traductions et les imitations ne soient un peu trop du goût de lord Byron. Il nous en donne de toutes les couleurs, depuis Anacréon jusqu'à Ossian. A ne les considérer que comme des exercices de collége, elles peuvent passer; mais pourquoi les imprimer après qu'elles ont servi à leur véritable usage? Pourquoi appeler traduction le passage de la page 79 où deux mots (θέλω λέγειν) de l'original sont délayés en quatre lignes, et cet autre de la page 81 où μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις est rendu par trois distiques estropiés. . . .

« Quant à ses imitations de la poésie Ossianique, nous n'en sommes pas très-bons juges, et nous nous y connaissons si peu que nous risquerions de critiquer du Macpherson tout pur, en voulant exprimer notre opinion sur les rapsodies de ce nouvel imitateur.

« En supposant que le début suivant d'un hymne des Bardes, est de sa seigneurie, nous oserons l'analyser, autant que nous pourrons le comprendre.

« Quelle forme s'élève au-dessus du fracas des « nuages, quel sombre spectre brille sur le fleuve « sanglant des tempêtes? c'est Oila, le fils d'Oc- « thona. Il était, etc. » Après avoir retenu, « ce sombre chef » quelque temps, les Bardes concluent en lui conseillant de « relever ses cheveux blonds et de les étendre sur l'arc-en-ciel; » et puis « de sourire à travers les larmes de l'orage. » Suivent neuf pages de cette force-là; tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'elles ressemblent à du Macpherson, et nous sommes sûrs qu'elles sont tout aussi stupides et ennuyeuses que celles de notre compatriote.

« Les poètes ont le privilége d'être égoïstes, mais ils ne devraient pas en abuser; celui qui se vante d'être (à dix-neuf ans, il est vrai) un « Barde enfant » ne devrait pas en savoir tant, ou devrait feindre de ne pas en tant savoir sur ses ancêtres. Après un premier poëme sur la demeure des Byron, nous en avons un autre de douze pages sur le même sujet, sous prétexte que des amis en ont désiré l'impression, etc., etc. Ce dernier poëme finit par cinq stances sur le poète lui-même « le « plus jeune et le dernier d'une noble race. » Il y

a aussi de longs vers sur ses ancêtres maternels, dans une pièce sur « Lachin y Gair »; montagne où il a passé une partie de sa jeunesse et où il aurait dû apprendre qu'un *pibroc* n'est pas plus une cornemuse qu'un duo n'est un violon.

« Une grande partie du volume est consacrée à immortaliser les occupations de l'auteur pendant son éducation; nous sommes fâchés de donner une mauvaise idée de la psalmodie du collége par la citation de ces stances attiques :

« Notre chœur serait à peine excusable, con-
« sidéré même comme une bande de novices; quelle
« indulgence méritent de tels pécheurs croassants?

« Si David, quand ses travaux furent finis, avait
« entendu chanter de tels nigauds, jamais ses psau-
« mes ne seraient descendus jusqu'à nous; dans sa
« fureur il les aurait mis en pièces! »

« Mais, quelque jugement qu'on puisse prononcer sur les poëmes du noble mineur, il nous semble que nous devons les prendre comme nous les trouvons et nous en contenter; car ce sont les derniers que nous recevrons de lui : « Il n'est guère, dit-il, qu'un intrus dans les bosquets du Parnasse. » Il ne vécut jamais dans un grenier comme les poetes véritables, et quoiqu'il « ait erré jadis, montagnard insouciant, » sur les montagnes d'Écosse, il n'a pas joui de cet avantage dernièrement; de plus il n'attend aucun profit de son

livre, et qu'il réussisse ou non, il est très-peu probable qu'il condescende de nouveau à devenir auteur. Prenons donc ce qui nous est offert et soyons reconnaissants. De quel droit ferions-nous les délicats, pauvres diables que nous sommes! c'est trop d'honneur pour nous de tant recevoir d'un homme du rang de ce lord, qui ne vit pas dans un grenier; mais qui commande dans l'abbaye de Newstead. Soyons reconnaissants, nous le répétons; et ajoutons avec le bon Sancho : Que Dieu bénisse celui qui nous donne; ne regardons pas le cheval à la bouche quand il ne coûte rien. »

Telle est cette critique dont on ne saurait qualifier l'impertinente ironie.

La satire des *critiques écossais et des poètes anglais* atteste l'exaspération du jeune poète. La verve de ce morceau est remarquable : pourquoi l'auteur ne s'est-il pas contenté de frapper ses aggresseurs, sans confondre dans son aveugle ressentiment presque tous ses contemporains. On croirait voir un gladiateur qui, révolté dans l'arène, tournerait son glaive non-seulement contre les juges barbares à qui son inexpérience servait de risée, mais encore contre ses frères condamnés comme lui à amuser leurs cruels loisirs. Que d'inimitiés particulières lord Byron s'est attirées par ces imprudentes attaques que l'amour-propre seul l'a depuis forcé de soutenir!

C'est ce qu'il a sans doute senti plus tard lorsqu'il a supprimé de lui-même ce poëme. Il avait aussi renouvelé le combat dans une *épître* à Horace dont il arrêta l'impression après le tirage du second exemplaire.

Il paraît que pendant l'espace qui s'écoula depuis la publication de sa satire jusqu'à sa majorité, le jeune lord ne fut guère poète que par occasion, et que les plaisirs du monde l'occupèrent plus que le culte des chastes muses.

Comme Harold il fit l'amère expérience des fausses amitiés et des fausses amours; il ne chanta plus que rarement la pauvre Maria oubliée pour de plus faciles maîtresses, et il fut désabusé de bonne heure des riantes illusions qui nous séduisent à l'entrée de la vie. Les ennuis de la satiété pesèrent sur son cœur. On reconnaît déja ces tristes impressions dans l'épitaphe du chien de Terre-Neuve, qui avait remplacé l'ours de Cambridge dans ses affections. Le grand amusement de lord Byron était la nage et l'art de conduire un bateau, exercices dans lesquels son habileté est connue. Pour éprouver la fidèle sagacité de son ami, il feignait de tomber dans un lac par accident, et l'animal se précipitant aussitôt après lui, ne manquait jamais de le saisir et de le conduire jusqu'au rivage. Lorsqu'il perdit ce chien, il lui fit élever un mausolée en mémoire de son attache-

ment, et il termine son panégyrique par ces quatre vers :

Ye, who perchance behold this simple urn
Pass on, — it honours none you wish to mourn,
To mark a Friend's remains these stones arise ;
I never knew but one and here he lies.

« O vous qui contemplez cette urne funéraire,
« Passez.... vous n'avez point à pleurer en ces lieux ;
« Cette urne est d'un AMI le monument pieux ;
« Je n'en connus qu'un seul : — Il est sous cette pierre. »

Mais la bizarrerie du noble lord est surtout remarquable dans le choix qu'il fit pour sa coupe de la tête d'un de ses ancêtres. La boutade poétique gravée sur « cette dépouille dérobée au tombeau » est d'un goût certes fort étrange.

Les belles convives de Newstead-Abbey ne devaient pas accepter sans quelque effroi les invitations d'un seigneur qui ressuscitait ainsi dans le dix-neuvième siècle les usages de ses ancêtres Scandinaves.

« Cependant Harold languit dans sa terre natale qui lui semble plus triste que la solitude d'un anachorète ; il avait soupiré pour plus d'une beauté quoiqu'il n'en aimât qu'une ; mais celle-ci ne pouvait être à lui : un besoin de distractions lui fit prendre la résolution de traverser les mers pour aller visiter ces climats qu'éclaire un soleil brûlant. »

On s'étonna que le jeune lord, parvenu à sa majorité, dédaignât d'aller siéger parmi les pairs de la Grande-Bretagne. La cause de l'opposition appelait ses précoces talents : dans sa misanthropie sauvage il eût craint de les prostituer au service d'une faction, et il refusa de croire à la vertu et au patriotisme de ceux qui se disent les défenseurs de la liberté. C'était toutefois dans leurs rangs qu'il avait dès lors choisi ses amis. Son compagnon de voyage fut le fameux Hobhouse (1), à qui depuis il dédia le quatrième chant de son Pélerinage poétique. Ils s'embarquèrent à Falmouth pour le Portugal. Arrivés à Lisbonne, ils faillirent être les victimes d'un assassinat, et s'étonnèrent de voir le poignard menacer chaque jour leurs compatriotes. Les secours intéressés de l'Angleterre humiliaient les Lusitaniens dont la religion et les usages étaient souvent tournés en ridicules. On a reproché à la vanité française d'avoir quelquefois légèrement blessé les préjugés et l'amour-propre des peuples conquis chez lesquels, pendant vingt-cinq ans de révolution et de gloire, nous avons transporté nos camps. L'orgueil britannique a aussi son intolérance : les officiers anglais firent un jour une procession publique de francs-maçons dans les

(1) John Hobhouse, auteur de plusieurs ouvrages politiques et littéraires.

rues de Lisbonne, et affectèrent de passer dévotement devant un corps-de-garde portugais qui crut rendre les honneurs militaires au symbole du culte catholique. Si lord Byron avait connu ce trait et d'autres semblables, il n'eût pas attribué les assassinats fréquents qui ensanglantaient le Portugal, à une *dégradation* nationale. Ces hommes dégénérés, indignes, selon lui, des riches contrées qu'ils habitent, ont offert récemment à l'Europe le phénomène d'un peuple chez lequel la liberté s'est établie paisiblement. Le poète voyageur se hâta de franchir « l'onde argentée qui sépare les deux royaumes rivaux. » La patrie chevaleresque de Pélage était alors le théâtre de la glorieuse lutte de l'indépendance nationale contre une agression impie. Malgré son admiration pour la valeur castillane, lord Byron désespéra du succès de la bonne cause, et il crut que le glaive de Buonaparte mis dans la balance devait l'emporter contre les destinées de l'Europe conjurée : qui lui eût dit alors que, quelques années plus tard, sa muse, oubliant ses malédictions, irait déposer une guirlande funèbre sur la tombe du dominateur des rois dans une île lointaine du monde (1).

Après avoir visité les champs de bataille, les villes incendiées et les cités moins malheureuses,

(1) Voyez l'Ode à l'île de Sainte-Hélène, vol. IV.

qui, telles que Séville et Cadix, n'avaient point vu leurs enceintes profanées par l'invasion étrangère, les deux amis prirent leur passage sur une frégate anglaise, et partirent pour aller parcourir l'Albanie, la Grèce et l'empire ottoman. La philosophie chagrine d'Harold s'était déridée quelquefois aux sons voluptueux de la guitarre, mariés à la voix plus séduisante encore des tendres Ibériennes. Il les proclama plus tard dignes de la couronne de l'Amour, mettant bien au-dessous d'elles « les fades beautés du nord (1). »

Une mystérieuse Inèz charma surtout son exil volontaire, et lui inspira un chant de mélancolie et d'amers regrets. Mais déja la course rapide du vaisseau, et les divers objets qui se succèdent à ses yeux, l'ont rendu aux rêveries de son indifférence : c'est même en vain que l'île de Calipso lui révèle une enchanteresse non moins dangereuse que l'amante d'Ulysse (2). « Son cœur capricieux est de marbre » pour Florence, surprise de n'obtenir de lui que le stérile hommage de quelques vers.

Il reconnaît Actium, Lépante, le pauvre royaume d'Ithaque, le promontoire de Leucade, et salue

(1) Childe-Harold, chant Ier.

(2) L'île de Goza. Voyez les vers à Florence.

enfin les rivages de l'Épire et les classiques sommets du Parnasse; Janina, Bérent, Tépalen, sont visités tour à tour. Le costume des Albaniens lui rappelle ceux des montagnards écossais, parmi lesquels s'est écoulée sa première enfance. Ali-Visir le reçoit avec honneur à sa cour sauvage; et l'hospitalité des Suliotes lui devient précieuse dans un danger. L'aspect de tous ces sites sublimes ou gracieux charme le trouble de son ame: mais le voilà en présence des débris imposants d'une terre consacrée par les arts et le génie; le voilà parmi ce peuple « ruine vivante lui-même (1) », sur la poussière de tant de monuments de toutes les gloires. Vivement ému par ce contraste d'une nature toujours belle, et de la dégradation de la postérité des héros, courbée sous le joug des barbares, le noble lord retrouve toute sa sensibilité, tout son enthousiasme. Ce n'est plus un Sybarite poursuivi par le malaise de l'ennui, c'est un poète digne de célébrer les disgraces de la patrie des Muses, et de réjouir dans leurs tombeaux tant de mânes illustres par des chants de vengeance et de liberté. Il rougit de voir sa terre natale s'enrichir des dépouilles de la ville de Cé-

(1) Expression de lord Byron si heureusement transportée dans notre langue par un éloquent professeur (M. Villemain), dans la dernière séance de l'Académie.

crops, et sa satire contre lord Elgin (1) exprime toute son indignation.

Le nouvel Érostrate avait fait inscrire son nom et celui de lady Elgin sur une des colonnes du temple de Minerve. En lisant cette inscription d'une vanité toute britannique, lord Byron cria au sacrilège; au danger de sa vie, il gravit la colonne, et effaça lui-même le nom odieux du spoliateur, en épargnant toutefois celui de sa compagne. Il porta le zèle plus loin, en faisant graver profondément ces deux lignes, en latin gothique, sur le marbre profané :

Quod non fecerunt Gothi
Hoc fecerunt Scoti (2).

Lord Byron a extrait de ses mémoires quelques notes curieuses qui accompagnent les deux premiers chants de Childe-Harold; il y examine la question de l'affranchissement de la Grèce avec impartialité : malgré son opinion prononcée contre le despotisme turc, il trahit dans ses notes tout le mépris que lui inspirent les gouvernements de l'Europe en général, sans en excepter celui de

(1) Voyez la traduction de la Malédiction de Minerve, poëme dont le noble auteur a transporté le début au III[e] chant du Corsaire.

(2) Ce que les Goths ne firent pas, a été fait par des Écossais.

l'Angleterre. Il va même parfois jusqu'à préférer le caractère des Ottomans à l'hypocrisie des sociétés chrétiennes. Les mœurs de l'Orient avaient séduit ses goûts aristocratiques, et les beautés de ce pays n'occupèrent pas moins ses loisirs que ses pèlerinages de ruine en ruine, l'étude de la langue romaïque, et l'ébauche de ses principaux ouvrages. Quelques-unes de ses poésies légères sont consacrées à rappeler de tendres liens formés sur ces rivages lointains.

Nous ne citerons ici que ce qu'il raconte de l'état de désolation dans lequel il laissa les restes d'Athènes :

« Nous sommes tous susceptibles d'éprouver ou d'imaginer, dit-il, le douloureux regret causé par le spectacle des ruines de ces cités qui furent jadis des capitales d'empire: mais jamais la petitesse de l'homme et la vanité de ses plus nobles vertus, qui sont le patriotisme et la valeur du citoyen, ne furent rendues plus évidentes que par le souvenir de ce que fut Athènes, et la certitude de ce qu'elle est aujourd'hui. Ce théâtre de la lutte des factions et des orateurs, du triomphe et de la chute des tyrans, de la gloire et de l'ostracisme des guerriers, n'est plus qu'une scène de petites intrigues, et de querelles continuelles entre les agents tracassiers de certains nobles anglais. Les renards du désert, les hibous, les reptiles des ruines de Ba-

bylone, étaient, certes, moins dégoûtants que des hôtes pareils. Les Turcs peuvent alléguer le droit de la conquête pour justifier leur tyrannie, et les Grecs n'ont souffert que les chances de la guerre, fatales aux plus braves. Mais quelle dégradation, depuis que deux peintres se disputent le privilége de piller le Parthénon, et triomphent tour à tour, suivant la teneur de chaque firman!

« Sylla ne put que punir Athènes, Philippe la soumettre, et Xerxes l'incendier! Mais il restait au misérable antiquaire et à ses vils mercenaires de la rendre aussi méprisable que lui-même. Le Parthénon, avant les ravages du siége fait par les Vénitiens, avait été successivement un temple, une église et une mosquée. C'était un édifice trois fois sacré; sa profanation est un triple sacrilége (1). »

Pendant son séjour à Athènes, lord Byron se joignit à deux voyageurs anglais (2) pour rendre un hommage à la tombe d'un jeune savant, élève comme lui de l'université de Cambridge, et qu'une mort prématurée avait surpris au milieu de ses voyages. Ses cendres reposaient ignorées dans le temple de Thésée. Ce ne fut pas sans éprouver quelque opposition de la part du Wayvode, que

(1) Notes du II[e] chant.
(2) Walpole et Fiott.

ses compatriotes placèrent sur sa sépulture un marbre funéraire, avec une inscription.

Quand il eut visité la Morée, et toute l'Achaïe, lord Byron s'embarqua pour Constantinople sur la frégate « The Salsète », capitaine Bathurst. Pendant que le navire était à l'ancre dans les Dardanelles, il s'éleva parmi les officiers une discussion sur la possibilité de traverser l'Hellespont à la nage, et de vérifier ainsi les récits d'Ovide et de Musée, au sujet de Léandre. Lord Byron et le lieutenant Ekenhead convinrent d'en faire l'expérience, et l'exécutèrent le 3 mai 1810. Il raconte lui-même son exploit, dont un accès de fièvre fut la suite; ce qui lui fournit le sujet d'une pièce de vers assez plaisante.

Depuis cette aventure, un anglais nommé Turner renouvela la même tentative sans réussir, et se permit quelques remarques sur le récit du poète. Celui-ci, offensé de ses doutes, se hâta de les réfuter dans une lettre adressée à son ami le libraire Murray.

Ravenne, 21 février 1821.

MON CHER MONSIEUR,

« A la page 44, vol. 1, des Voyages de Turner (que vous m'avez envoyés dernièrement), il est dit que lord Byron, en publiant combien il était

facile de traverser le détroit d'Abydos à la nage, semble avoir oublié que Léandre fit le double trajet avec et contre le courant; tandis que le noble lord n'en fit que la partie la plus aisée, en nageant de l'Europe à l'Asie.

« Je ne pouvais certainement avoir oublié ce qui est su de tout écolier, que Léandre traversait la mer le soir, et revenait le matin. Mon but était de vérifier si l'Hellespont pouvait être traversé à la nage, et c'est à quoi nous réussîmes, M. Ekenhead et moi, l'un en une heure et dix minutes, l'autre en cinq minutes de moins. Le courant ne nous favorisait pas; au contraire, la grande difficulté consistait à nager malgré le courant qui, loin de nous porter vers le rivage d'Asie, nous poussait vers l'Archipel. Nous n'avions aucune idée de la différence du courant dont parle M. Turner: je dis nous, c'est-à-dire, ni M. Ekenhead, ni moi, ni personne à bord de la frégate, depuis le capitaine (aujourd'hui l'amiral Bathurst) jusqu'au dernier matelot. Voici la première fois que j'en entends parler, ou j'aurais pris l'autre direction.

« Notre seul motif, pour partir du rivage d'Europe, fut la considération que le petit cap audessus de Sestos était un point de départ plus marqué, et que la frégate, qui était à l'ancre audessous, formait un meilleur point de vue.

« M. Turner dit : « Tout ce qu'on jette à la mer de cette partie du rivage d'Europe, doit constamment aborder au rivage d'Asie. »

« Cela est si peu exact, que le courant entraîne plutôt dans l'Archipel; quoiqu'il puisse arriver parfois qu'un vent violent du rivage d'Asie produise un effet contraire. M. Turner tenta le trajet du côté de l'Asie, et ne réussit pas, y renonçant au bout de vingt-cinq minutes, épuisé complètement, et sans avoir avancé plus de cent toises. Cela est très-possible; il aurait pu lui en arriver autant s'il était parti du rivage opposé. J'ai positivement remarqué, et M. Hobhouse en a fait autant, que la résistance des flots nous força de faire un trajet de trois à quatre milles, tandis que le détroit n'en a qu'un d'étendue. Je puis assurer M. Turner que son succès m'eût fait grand plaisir, parce qu'il m'eût fourni une preuve de plus: il n'est pas très-bien à lui de prétendre que, parce qu'il a lui-même échoué, Léandre n'a pu mieux faire que lui.

« On peut citer quatre exemples de la possibilité du trajet; M. Ekenhead et moi nous avions été précédés par un jeune Napolitain et un Juif.

« Quant à la différence du courant, je n'en reconnus aucune. Il n'est favorable d'aucun côté, mais il peut être surmonté si le nageur plonge dans la mer plus haut que le point opposé du

rivage où il tend. La résistance est forte, mais, en calculant bien, on peut arriver à terre.

« Ma propre expérience, et celle des autres, me fait prononcer que le passage de Léandre est très-praticable : tout jeune homme bien portant et passable nageur, peut le pratiquer des deux rivages. J'ai mis autrefois trois heures à traverser le Tage, trajet bien plus hasardeux, puisqu'il exige deux heures de plus que l'Hellespont.

« Je mentionnerai un autre fait pour prouver tout le chemin qu'on peut faire à la nage.

« En 1818, le chevalier Mengaldo, bon nageur de Bassano, désira faire une espèce de défi avec mon ami Alexandre Scott et moi. Comme il paraissait y tenir beaucoup, nous le satisfîmes.

« Nous partîmes tous trois de l'île du Lido, et nageâmes jusqu'à Venise. A l'entrée du grand canal, Scott et moi nous étions déja trop loin pour voir notre ami d'Italie : il ne courait aucun danger, du reste; car une gondole le suivait pour garder ses vêtements, et le secourir au besoin.

« Scott dépassa le Rialto, où il s'arrêta, moins à cause de la fatigue que du froid, étant resté quatre heures dans l'eau sans se reposer, si ce n'est en nageant sur le dos, ce qui entrait dans nos conditions.

« Je continuai ma course jusqu'à Santa Chiara, y compris tout le grand canal (outre la distance

depuis le Lido). Je ne cessai de nager qu'à l'endroit où la Lagune se rouvre à Fusina.

« J'étais resté dans l'eau quatre heures et cinq minutes, à ma montre, sans toucher la terre ni aucune barque. Cette partie eut pour témoin M. Hoppner, consul général, et d'autres personnes s'en souviennent.

« M. Turner peut aisément vérifier le fait, s'il le juge à propos, en s'adressant à M. Hoppner. Nous ne pûmes mesurer exactement la distance parcourue; elle devait naturellement être considérable.

« Je traversai l'Hellespont en une heure et dix minutes seulement. J'ai aujourd'hui dix ans de plus, et vingt si je compte d'après ma constitution. Cependant il y a deux ans que je fus capable de nager pendant quatre heures et vingt minutes; et je suis persuadé que j'aurais pu continuer deux heures encore, quoique j'eusse une paire de pantalons, accoutrement qui n'aide nullement, comme on sait. Mes deux compagnons restèrent aussi quatre heures dans l'eau. Mengaldo pouvait avoir trente ans, et Scott vingt-six. Après de tels essais sur les lieux et ailleurs, qui pourrait me faire douter de l'exploit de Léandre? Si trois individus ont fait plus que de passer l'Hellespont, pourquoi aurait-il pu faire moins? Mais M. Turner ne réussit pas, et cherchant naturellement une cause plau-

sible, il en rejette la faute sur le rivage d'Asie. Selon moi, cette cause est évidente. Il voulut nager directement, au lieu de remonter plus haut pour prendre l'avantage du courant. Autant aurait valu essayer de voler par-dessus le mont Athos.

« Qu'un jeune Grec des temps héroiques, amoureux et robuste, ait réussi dans cette entreprise, il n'y a rien là d'étonnant ni de douteux; qu'il l'ait fait ou non, c'est une autre question, parce qu'il aurait pu avoir un *petit bateau* pour s'en éviter la peine.

Je suis tout à vous,

Byron.

« *P. S.* M. Turner dit que le trajet de l'Europe à l'Asie était « la partie la plus facile du voyage. » Je doute que Léandre le trouvât ainsi, parce que c'était pour lui le retour : cependant il avait plusieurs heures dans les intervalles.

« Un peu plus haut comme un peu plus bas, dit aussi M. Turner, le détroit s'élargit tellement, qu'on ne gagnerait guère à y chercher un point de départ. » Cet argument n'est bon que pour de mauvais nageurs; un homme, tant soit peu exercé, fera toujours moins d'attention à la distance qu'à la force de l'eau. Si Ekenhead et moi nous avions voulu traverser l'espace le plus étroit, au lieu

de partir du cap, nous aurions été entraînés à Ténédos. Le détroit n'est pas cependant extraordinairement large ni au-dessus ni au-dessous des forts. Comme la frégate stationna quelque temps dans les Dardanelles, en attendant le firman, je me baignai plusieurs fois depuis notre premier trajet, et généralement du côté de l'Asie, sans m'apercevoir de la plus grande violence du courant, dont parle M. Turner, pour pallier son mauvais succès. Notre amusement, dans la petite baie sous le fort d'Asie, était de plonger pour attraper les tortues de terre, pendant qu'elles rampaient en amphibies au fond de l'eau : ce qui ne prouve pas que le courant soit là plus rapide que du côté de l'Europe.

« Quant à ce qui est de la modeste insinuation que nous choisîmes ce rivage comme plus « facile », j'en appelle à M. Hobhouse et à l'amiral Bathurst, le pauvre Ekenhead étant mort.

« Si nous avions entendu parler de cette prétendue différence des courants, nous l'aurions du moins examinée, sans y renoncer au bout de vingt-cinq minutes, comme M. Turner. »

Ne semblerait-il pas, quand on lit cette lettre, que le poète est plus jaloux de son habileté, comme nageur, que de toute sa gloire littéraire? Il est curieux de rapprocher des détails de ces divers exploits *aquatiques* le passage des « deux

Foscari (1) », où le jeune Vénitien, à la vue de l'Adriatique, se rappelle les plaisirs de ses jeunes années. On n'est plus surpris que lord Byron ait traité ce sujet *con amore*.

« Que de fois j'ai fendu ces vagues, opposant à « leur résistance un sein plus audacieux! Avec le « geste rapide du nageur, je rejetais en arrière « ma chevelure humide, puis j'élevais en souriant « mes lèvres au-dessus de la mer, qui les caressait « comme une coupe. Plus les flots s'élançaient, « plus ils me soulevaient avec eux; et souvent, en « me jouant, je plongeais dans leurs gouffres de « vert cristal, et j'allais toucher les coquillages « et les plantes marines, invisible à ceux qui, res- « tés sur le rivage, tremblaient de ne plus m'aper- « cevoir! Soudain je reparaissais, portant à la « main les gages qui prouvaient que j'avais me- « suré l'abîme. Je m'élevais en frappant avec force « les ondes retentissantes, et, donnant un libre « cours à mon souffle long-temps suspendu, j'é- « cartais avec dédain l'écume qui m'entourait, et « je poursuivais ma carrière comme l'oiseau de la « mer. »

Après avoir parcouru la Troade, Homère à la main, lord Byron passa quelque temps à Constantinople, fit plusieurs excursions dans la Romanie,

(1) Acte I, scène I.

et revint à Athènes, où son ami Hobhouse se sépara de lui, et le précéda en Angleterre. Enfin, le jeune lord revit lui-même, au bout de trois ans d'absence, les rivages de sa patrie; mais hélas! il n'y retrouva plus de sa mère qu'un vain tombeau; une amie à laquelle de tendres liens l'avaient uni depuis l'enfance, avait aussi cessé de vivre.— Une autre, Maria peut-être, était à jamais séparée de lui par une barrière insurmontable. Que de nouvelles sources d'amers regrets s'étaient ouvertes pour son ame! Sa muse du moins resta fidèle à ses douleurs.

La publication des deux premiers chants de Childe-Harold eut lieu dans les premiers mois qui suivirent son retour, et révélèrent un puissant rival aux nombreux poètes qui se partageaient la gloire de donner à la littérature anglaise une ère nouvelle, non moins remarquable que celles du siècle d'Élisabeth, et du siècle de la reine Anne.

Malgré quelques essais heureux de miss Joanna Baillie, l'art dramatique était à peu près délaissé par les Muses, depuis Shéridan et la mort prématurée de J. Tobin; mais chaque jour de nouvelles productions, originales par la forme et le sujet, révélaient une pensée active, une poésie d'inspiration et de verve, jalouse de suivre le mouvement imprimé aux esprits par les grands évène-

ments du dernier siècle. La littérature, du temps de la reine Anne, se ressentait des importations du continent; c'était généralement une littérature de cour et de salon, plus artificielle que naturelle, et un délassement de beaux esprits, plutôt que la vocation du génie, digne interprète de l'enthousiasme, de la philosophie et de la liberté (1).

Quelles que soient les erreurs de la nouvelle école, elle avait le mérite de s'éloigner des sentiers de l'imitation, pour être plus nationale que ses devanciers. Chacun des nouveaux poètes osait avoir un caractère à soi, au lieu de se soumettre à la monotonie des formes convenues.

Quand Childe-Harold parut, l'émule de Cowper, G. Crabbe, après un long silence, venait de se montrer de nouveau avec toute la fraîcheur et la force

(1) Les progrès des sciences, les découvertes nautiques, etc., doivent nécessairement étendre le cercle de la poésie dans notre siècle. Notre intention n'est pas de développer ici la tendance de la nouvelle école divisée en plus d'une secte; nous lui avons consacré une partie de notre voyage en Angleterre et en Écosse, où nous avons essayé d'en faire apprécier les erreurs comme les beautés. Nous nous contentons d'observer que lord Byron parut dans une époque féconde en poètes parmi lesquels il eût été difficile à la médiocrité de se distinguer. Nous avons non-seulement analysé les principaux poëmes de l'époque actuelle, mais, admis dans la société des auteurs, ou de leurs amis, nous avons pu aussi exposer leur système et raconter quelques anecdotes de leur vie privée.

de sa jeunesse encouragée par les éloges de Johnson et de Burke; Rogers conservait la tradition de l'harmonie de Pope et de Goldsmith (1); Campbell (2), non moins élégant et pur dans ses essais didactiques, prenait un essor plus élevé dans l'ode, et préparait sa Gertrude, modèle de sensibilité et de grace; Coleridge avait annoncé par des fragments sa métaphysique rêveuse et sa puissante imagination, perdue depuis par sa propre indolence; Wordsworth, malgré ses puérilités, savait trouver souvent un langage aussi sublime que les grands spectacles de la nature, sur lesquels il aime à méditer. Southey, qui plus tard fut l'auteur de Rodéric, avait célébré une héroïne française (3), avec des vers quelquefois dignes de Milton, et naturalisait dans la poésie du nord les bizarres fictions des Indous (4); Moore, surnommé l'Anacréon irlandais, cultivait une muse plus gracieuse dont les accents un peu libres effarouchaient par moments la pudeur timide, mais qui se prêtait aussi aux hymnes de la gloire, ou à la plainte d'un peuple opprimé (5). Walter Scott, enfin, le plus populaire

(1) Pleasures of memory.
(2) Pleasures of hope.
(3) Joan of arc.
(4) The curse of Kehama, etc. etc.
(5) Irish melodies.

de tous, choisissant ses modèles dans les traditions du moyen âge, ressuscitait, avec plus de grace et de vigueur, les chants de ces ménestrels, fidèles compagnons des preux sauvages de la chevalerie écossaise.

L'enthousiasme accueillit partout le nouveau poëte. Les mêmes éloges retentirent dans tous les cercles, et les journaux s'empressèrent de s'enrichir de nombreuses citations qui firent oublier les critiques même les plus justes.

La Revue d'Édimbourg ne pouvait garder le silence, et il est curieux de comparer à l'article un peu cavalier sur *les loisirs*, l'espèce de rétractation chagrine qu'elle se voit forcée de faire en faveur du jeune lord, poète malgré ses arrêts, et qui menace de lui arracher plus d'une fois encore des éloges :

« Lord Byron a singulièrement profité depuis sa dernière comparution à notre tribunal. Voici un volume original et plein de talent; non-seulement il expie les péchés littéraires de sa minorité, mais de plus, il promet bien davantage. Ce qui est surtout surprenant dans cet ouvrage, c'est qu'il plaise et intéresse si fort, privé comme il est de presque tout ce qui plaît et intéresse ordinairement. Point d'histoire, point d'incident; tout le poëme consiste en réflexions et en descriptions, sans ordre, etc.

« Son principal mérite est une liberté, et une hardiesse singulière de pensées, une force et un bonheur de diction qui séduisent d'autant plus, qu'on ne sent ni travail, ni copie servile, etc. ».

On s'abandonne en lisant Childe-Harold à l'impulsion du génie de l'auteur; on est entraîné avec lui dans le tourbillon de ses pensées, sans avoir le temps de regretter le défaut d'ordre et l'irrégularité de son essor. C'est le vol audacieux de l'aigle qui parcourt librement les cieux, à travers les nuages, les ténèbres et les tempêtes, et qui plane avec orgueil au-dessus des mortels.

On sent que ce n'est qu'avec peine que le poète habite l'enceinte populeuse des cités, il ne respire avec calme que dans l'atmosphère de la solitude; il ne sent d'enthousiasme véritable que pour la nature; les grandes infortunes, les ruines des empires, semblent seules dignes de sa sympathie. Tout ce que les annales de l'histoire lui offrent d'imposant, et les évènements extraordinaires qui ont fait l'étonnement de la génération actuelle, l'inspirent tour à tour. Il juge les résultats de la bataille d'Actium, et de celle de Trafalgar, avec la même indépendance. Les images des rois et des conquérants de l'antiquité figurent dans ses vers à côté des souverains qui vivent encore sur le trône ou dans l'exil: tel qu'un cé-

lèbre sculpteur (1), quand il lisait l'Iliade, lord Byron exalte la taille des héros, et s'élève avec eux au-dessus du vulgaire.

A l'époque de la publication des deux premiers chants du *Pélerinage*, l'attention de tous les peuples était fixée sur les lieux que visite Harold, et particulièrement sur l'Espagne, d'où partait le cri de résistance à l'oppression qui a réveillé l'Europe. Puisse l'hydre de l'anarchie ne point dévorer les promesses de la liberté, chez une nation qui donnait alors au monde d'héroïques exemples de fidélité, de courage et d'honneur! Les voyages du poète n'étaient pas entrepris en quelque sorte dans le seul but de distraire son inquiétude et sa mélancolie. Il semblait avoir reçu une mission de ses compatriotes, pour étudier et célébrer la péninsule, la Grèce et l'empire Ottoman. Il était comme le représentant de l'intelligence de tout un peuple : mais en rendant compte de ses impressions, sa noble fierté lui défend de reconnaître des juges ; il veut moins exciter l'intérêt, que commander les sentiments et les passions de ceux qui l'écoutent. Selon l'expression d'un autre poète (2), sa renommée est plus qu'une renom-

(1) Bouchardon.

(2) Th. Moore, Ed. Rev.

mée littéraire; et, tel que le chef déchu dont la grande image est si souvent devant ses yeux, il tend à exercer un despotisme universel sur l'esprit des hommes.

La hardiesse d'attribuer la plupart de ses propres réflexions au personnage presque odieux de Childe-Harold, a été souvent reprochée à lord Byron; et ce reproche était une accusation indirecte contre lord Byron lui-même, qu'on s'obstinait à identifier avec lui, quoiqu'il n'eût peut-être d'abord qu'une idée confuse du caractère qu'il voulait dessiner. Mais cette misanthropie contribuait elle-même à faire naître la curiosité : c'était comme un prisme à travers lequel les objets devaient ressortir avec des formes bizares, sans doute, mais du moins nouvelles. S'il y a quelque chose de pénible dans ces boutades chagrines et ce scepticisme décourageant, qui confondent un moment nos prétentions à une céleste origine, et ébranlent notre confiance glorieuse dans un avenir meilleur, on se réconcilie bientôt avec cette muse du désespoir, quand elle cède elle-même à un besoin d'émotions plus douces et plus consolantes. Sa douleur filiale et son amitié fidèle, s'effraient du néant qu'il a cru voir après la tombe; il espère que les cœurs de ceux qu'il a aimés lui répondent dans un autre séjour.

Les accents de lord Byron s'adoucissent encore

quand ils s'adressent aux beautés de la terre; les enchantements de leurs regards sont plus puissants que le cercle magique que sa misanthròpie a tracé autour de lui, pour l'isoler de la race humaine : sa main demande à la lyre des accords mélodieux pour célébrer leurs charmes, et quand le patriotisme les a élevées au rang des héros, il leur prête des hymnes de triomphe et de gloire :

LIV.

« Est-ce envain que la vierge espagnole aura « suspendu aux saules sa guitare silencieuse! « Oubliant son sexe, elle a révêtu la cotte de mailles « des guerriers, elle partage leurs périls et chante « l'hymne des batailles. Celle qui naguère pâlissait « à la vue d'une blessure, et que les cris lugubres « de l'oiseau de nuit glaçaient de terreur, voit « aujourd'hui de sang froid l'éclair des sabres, et « la forêt mouvante des bayonnettes. Foulant aux « pieds les soldats expirants, elle s'avance avec « le courage de Minerve, dans les lieux ou Mars « lui-même craindrait de marcher. »

LV.

« O vous qui entendrez avec étonnement l'his- « toire de ses exploits! si vous l'aviez connue aux « jours de la paix, vous auriez admiré ses yeux plus

« noirs que son voile, ses accords mélodieux, les « boucles pendantes de sa chevelure, sa taille « aérienne, sa grace divine; mais auriez-vous pu « croire que les tours de Sarragosse la verraient un « jour sourire à l'approche du danger, commander « des soldats et conduire la chasse périlleuse de « la gloire? »

LVI.

« Son amant tombe.... elle ne répand pas une « larme inutile; son chef est tué.... elle le rem- « place au poste fatal; l'ennemi est repoussé, elle « guide les vainqueurs : qui pourrait apaiser « mieux qu'elle l'ombre d'un amant! qui pourrait « venger aussi bien la mort d'un chef et rendre « l'espérance aux guerriers consternés? »

Le rhythme de Childe-Harold est le même que celui du poëme de *la Reine des Fées* (1). L. Byron a aussi quelquefois heureusement imité la naïveté de Spencer; mais il n'a pas toujours réussi dans ses *personnifications* allégoriques. Le démon de la sottise présidant à la convention de Cintra, est burlesque plutôt qu'épique; en revanche le génie de la guerre auquel la montagne de Talavesa sert de marche-pied, est une de ces terribles conceptions dignes du ciseau de Michel-Ange.

(1) The Fairy Queen, by Spencer.

L'invocation au Parnasse, écrite au pied de ce mont sacré, a toute l'harmonie et la pompe des vers de Pindare. Quand le poète revient à l'Espagne, on sent qu'il a puisé à la source de la muse antique. *Le combat du taureau* surpasse toutes les descriptions connues de ce jeu cruel des habitants de la péninsule.

Une apostrophe solennelle aux grandeurs éclipsées d'Athènes commence le second chant, consacré aux disgraces de la Grèce. On doit convenir qu'aucun poète n'a su peindre avec le même charme le tableau de ces lieux si fameux dans l'histoire. Les poëmes que lord Byron a publiés après Childe-Harold, doivent une grande partie de leur intérêt aux mêmes sites où il se plaît à nous ramener, et avec lesquels nos premières études nous ont presque familiarisés : mais nous le répétons, nul poète n'avait su associer, comme lord Byron, l'intérêt des souvenirs classiques et les beautés éternelles du paysage. La terre des Hellènes ne s'était pas encore montrée à nous si belle par son climat et par ses ruines; jamais nous n'avions été si vivement émus du contraste de sa gloire ancienne et de son abjection actuelle :

LXXXV.

« De quels charmes tu es encore parée dans
« tes jours de deuil, patrie des dieux et de tant

« de héros dignes de l'Olympe! La verdure éter-
« nelle de tes vallons, tes montagnes toujours cou-
« ronnées de neige, te proclament encore l'objet
« de tous les dons variés de la nature; tes autels
« et tes temples renversés, leurs débris confondus
« avec les cendres des héros sont encore brisés
« par le fer de la charrue. Ainsi périssent les
« monuments élevés par des mains mortelles; la
« vertu célébrée par les muses survit seule au
« ravage des siècles. »

LXXXVI.

« Une colonne solitaire est aperçue de loin en
« loin; le temple de Minerve orne encore le ro-
« cher de Colonna, et apparaît au-dessus des flots;
« çà et là sont aussi les tombes ignorées de quel-
« ques guerriers; leurs pierres noircies et leur
« verd gazon bravent les siècles et non l'oubli;
« des voyageurs étrangers sont les seuls qui,
« comme moi, s'y arrêtent avec vénération, et s'en
« éloignent en poussant un soupir.

LXXXVII.

« Beau climat, l'azur de ton ciel est toujours
« pur, et l'aspect de tes rochers toujours pitto-
« resque; la fraîcheur règne encore dans tes bo-
« cages, et la fertilité dans tes champs. Tes olives
« mûrissent comme au temps où tu voyais Minerve

« te sourire : l'abeille erre librement sur l'Hymète, « et y construit encore sa ruche odoriférante. « Apollon n'a pas cessé d'embellir tes étés ; le « marbre de Mendeli n'a rien perdu de son an- « cienne blancheur ; les arts, la gloire, la liberté « ne sont plus, mais la nature est toujours belle. »

Quelques petits poëmes accompagnaient les deux premiers chants de Childe-Harold, entre autres les vers adressés à Thyrsa. Il y a dans ces plaintives élégies une grace délicate qui conserve quelque chose de son charme, même dans la prose d'une traduction.

Les fragments de l'histoire du Giaour commencèrent peu de temps après la série de ces compositions énergiques et sombres, qui sont le retour du même caractère, revêtu chaque fois d'attributs différents. Tous ces héros, le Giaour, Conrad, Lara, n'ont d'autre héroïsme que l'audace dans le crime ou le danger. Ils font leur vertu de l'orgueil, comme le Satan de Milton, véritable type de tous ces rebelles qui ont déclaré la guerre à l'ordre et à la société : leurs passions impétueuses sont l'instinct qui les dirige ; ils se considèrent eux-mêmes comme la foudre dont la mission est de frapper indifféremment le faîte du palais, le chaume de la cabane, l'homme et l'insecte qui se trouvent sur son passage.

Un seul sentiment humain leur reste, c'est celui

de l'amour; mais d'un amour qui á toute l'énergie et l'exagération naturelle de leur ame.

Lord Byron se plaît à représenter de tels caractères comme de nobles cœurs atteints d'une dégradation morale, et déchus de leur céleste destination, mais qui eussent été également capables de l'extrême vertu, si une fatalité aveugle n'en avait décidé autrement.

Le poète pénètre toutes les sombres passions, tous les secrets mouvements de ces hommes extraordinaires; il les analyse et les peint avec une vigueur et une fidélité effrayantes, soit dans la terreur involontaire de leurs remords, soit dans les sauvages plaisirs de leurs vengeances. Un contraste est habilement menagé entre le stoïcisme orgueilleux et farouche de ces ames déshéritées du ciel, et la douceur, le dévouement et la chaste tendresse de l'héroïne. La rapidité du récit, une véritable condensation de pensées et d'images (1), la vigueur, l'originalité, la précision, tels sont les caractères du style de lord Byron, et qu'on retrouve dans tous ses rhythmes. Le plus sombre de ces héros est sans doute ce Giaour, qui prend plaisir à se nourrir de son désespoir comme d'un poison. Ce poëme fut achevé en cinq jours; on comprend cette rapidité de composition : le poète,

(1) Expression de la Revue d'Éd.

entraîné par sa verve, a négligé les transitions et les liaisons des différentes scènes entre elles. C'est moins une histoire que les fragments d'une histoire; il y a eu négligence ou intention de la part de l'auteur, d'oser publier sans autre apprêt cette espèce de songe du désespoir. Il fut dédié à son ami Samuel Rogers, qui, dans *Christophe Colomb*, avait le premier donné l'exemple de ces réticences capricieuses. Ce n'est qu'à travers le voile mystérieux d'un sombre nuage, que nous entrevoyons l'Émir, la belle Leila, le pêcheur que le hasard rend témoin de la plupart des incidents, et même le personnage principal, ce Giaour dont la confession trahit plutôt ses pensées tumultueuses, que sa tragique histoire. Malgré tant d'obscurité, je ne sais quel intérêt entretient dans l'ame du lecteur la curiosité, et tour à tour les émotions d'une terreur et d'une pitié réelles. L'épisode de la tête sanglante d'Hassan apportée à sa mère est évidemment suggérée par l'histoire dramatique de Sizara, dans le livre des Juges (1). On y retrouve la noble simplicité de l'historien sacré; mais rien n'égale le tableau de la solitude où le Giaour vit avec les fantômes de son imagination, et frappe d'une superstitieuse épouvante les moines du couvent.

(1) Chap. 5, verset 28-30.

On a moins admiré la diction de la Fiancée d'Abydos que celle du Giaour, sans doute parce que, dans un récit dont toutes les parties se tiennent, beaucoup de beautés échappent, qui auraient frappé vivement l'attention, si chaque passage saillant lui était offert isolé. La Fiancée d'Abydos est un drame régulier dont la catastrophe est amenée selon toutes les règles des unités de temps et de lieu. La fidélité du costume oriental, les vives couleurs du paysage y ressortent encore mieux que dans les autres ouvrages de l'auteur; la figure de Zuleika a toute la grace et la pureté des figures de Raphaël; c'est le beau idéal du naturel, de la grace, de la candeur et de l'amour chez la femme. Si vous avez aimé vous avez prêté à celle qui vous charmait les dons ravissants de Zuleika; si votre cœur est encore indécis, il vous semble que vous préférerez celle qui lui ressemblera davantage. Sélim est de tous les héros de lord Byron celui qui inspire un intérêt sans mélange. Le cœur s'associe sans hésiter à l'instinct d'indépendance qui a séduit son jeune âge. Soumis à un maître, il conserve sa noblesse; quand l'espérance embellit l'avenir pour lui, il est digne de sa bonne fortune; il n'est téméraire que parce qu'il est jeune; quand le danger s'approche, il s'y dévoue avec une héroïque générosité.

Un jeune poète, noble interprète des douleurs

de la France malheureuse, et dont la verve fut naguère ranimée par le réveil héroïque des Hellènes, a fait quelques heureux emprunts à la fin touchante de la Fiancée d'Abydos, pour la catastrophe de la sixième messénienne où l'on reconnaît également plusieurs traits du Giaour, et, entre autres, la comparaison de la Grèce à une beauté sans vie.

Au bord de l'horizon, le soleil suspendu
Regarde cette plage autrefois florissante,
Comme un amant en deuil qui, pleurant son amante,
Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve après la mort, sa beauté plus touchante.

Il nous semble que M. Casimir Delavigne n'a été que trop timide dans ses emprunts; il fallait s'emparer de la comparaison tout entière: pour un poète comme lui, traduire, c'est lutter fièrement contre un génie rival, sans perdre aucun droit à l'originalité. Nous aimerions à le voir naturaliser dans notre littérature un plus grand nombre de ces brillantes images qui abondent dans les créations de lord Byron. Depuis plusieurs années, la poésie française semblait s'être réfugiée dans la prose de l'auteur des Martyrs, et dans celle d'un autre écrivain dont la modestie s'effarouchera peut-être du voisinage d'un si grand nom (1). Les étrangers nous demandent encore

(1) La prose si harmonieusement cadencée du *Bey spalatin*

ce qu'est devenue parmi nous la langue de Racine : J'ai eu à répondre moi-même à cette question sur les rives des lacs du Westmoreland (1) et sous le toît hospitalier des poètes nationaux de l'Écosse : j'ai été heureux d'y pouvoir réciter quelques vers du Paria, les élégies épiques des premières Messéniennes, et les méditations d'une autre chaste muse, inspirée par la mélancolie et la piété (2).

Le Corsaire ne tarda pas à partager avec le Giaour et la Fiancée d'Abydos l'enthousiasme excité par ces deux poëmes.

Nous ne nous arrêterons pas à exposer le plan et les détails de cette histoire, une de celles qu'on a le plus relues. On retrouve dans Conrad une nouvelle personnification de cet idéal extraordinaire, d'après lequel lord Byron dessinera encore Lara et Alp; Médora et la sœur de Sélim ont aussi à peu près les mêmes traits caractéristiques.

---

est un véritable rhythme. Nous citons cette composition de préférence, parce qu'un critique, après avoir condamné des ouvrages de plus longue haleine, disait de celui-ci : Voilà un poëme! le prenant pour la traduction d'un barde étranger.

(1) C'est aux pieds du Skiddaw, près du lac de Keswick qu'habite Southey, l'auteur de Roderic. C'est sur la croupe sublime du mont Rydal que Wordsworth cultive son jardin et la muse des grandes pensées.

(2) La Revue d'Édimbourg a récemment consacré un premier article à MM. de Lamartine, Delavigne et Béranger.

Comme Shakspeare, énergique et profond dans le tableau des passions orageuses du cœur de l'homme, lord Byron fait de la femme un être faible mais digne de protection et d'hommages; il la peint affectueuse, pleine de candeur, et dévouée à celui qu'elle aime avec toute la confiance d'un premier amour. Telles sont Dedesmone, Juliette, Imogène, telles sont Zuleika, et l'amie du Corsaire, etc. Ici l'intérêt romanesque est plus vif, plus soutenu; et ne repose plus sur une seule scène ou une seule situation, mais on sent que c'est encore de l'analyse presque toute métaphysique des pensées secrètes du principal personnage que le poète attend les plus grands effets.

Lord Byron a su ennoblir avec un talent remarquable une allusion à l'électricité, sans défigurer ce phénomène physique par l'emploi d'un agent merveilleux. C'est la passion seule de Conrad qui voudrait prêter un sentiment à la foudre dont il invoque vainement les coups.

Le Corsaire, vaincu, captif, est enfermé dans une tour, lorsqu'une tempête vient mêler son horreur à l'obscurité de la nuit. « Conrad écoute avidement le choc bruyant des flots qui jusqu'alors n'avaient jamais interrompu son sommeil. Son imagination sauvage s'exalte inspirée par l'élément qu'il chérit. Combien de fois il a volé sur le dos de ces vagues

rapides? Qu'il aimait leur agitation qui rendait sa course plus prompte! Maintenant le mugissement de l'Océan est pour lui une voix bien connue qui lui dit en vain qu'il n'en est séparé que par une courte distance.

« Le vent fait entendre de longs sifflements, et la voûte du cachot retentit des roulements de la foudre. A travers les barreaux brille l'éclair dont la lumière réjouit plus Conrad que celle de l'astre des nuits; il traîne ses lourdes chaines pour attirer le tonnerre, et soulevant ses bras chargés de fer, prie le ciel de lancer, dans sa pitié, un de ses carreaux pour l'anéantir. Le métal qui l'enchaîne et ses vœux impies appellent également la foudre; l'orage passe et dédaigne de frapper. Conrad gémit, comme si un ami infidèle eût dédaigné sa prière. »

Nous aimons à rapprocher de cette nuit terrible, la nuit si calme et si belle, pendant laquelle lord Byron contemple Athènes triste et silencieuse au milieu de ses ruines:

« Mais déja, depuis le sommet de l'Hymète jusqu'à la plaine, la reine des nuits commence son règne silencieux. Son front d'argent n'est point voilé, son disque lumineux n'est entouré d'aucun nuage avant-coureur des tempêtes. Ses rayons vont se briser sur les corniches de la blanche colonne, et communiquent leur éclat à l'emblême de la déesse sur la flèche du minaret; les bosquets

d'oliviers répandus au loin, l'onde épuisée du Céphise, le cyprès qui s'élève tristement près la mosquée sacrée, les tourrelles brillantes des kiosques, le palmier solitaire du temple de Thésée, tous ces objets charment ma vue, et bien peu sensible serait celui qui les verrait avec indifférence.

« La mer d'Égée a calmé son sein courroucé. Elle déroule majestueusement ses vagues de saphir et d'or, pendant que les îles qui se détachent du milieu des flots déploient le rideau de leurs ombres, dont le sévère aspect contraste avec le sourire de l'Océan. »

Le Corsaire et Lara sont riches en semblables oppositions.

Lara, qui est peut-être Conrad, de retour au château de ses ancêtres, montre un caractère plus odieux que celui du corsaire: Conrad avait une véritable grandeur d'ame : Lara laisse voir un stoicisme plus cruel, plus méprisant, qui va jusqu'à le mettre au-dessus du remords dans sa dernière heure. Un soupçon terrible plane sur sa tête à la mort d'Ezzelin; ses bienfaits même ne sont que des perfidies : l'aveugle fidélité de Kaled n'en reçoit qu'humiliation, et quand il lève l'étendard de la guerre, il sacrifie sans regret des milliers de vassaux abusés.

Ces deux histoires reproduisirent plus encore que les précédentes, le soupçon de l'identité de

l'auteur et de ses héros. On aurait pu, si l'on avait voulu s'arrêter à une discussion purement littéraire, faire observer que, dans le caprice ou l'exaltation de ses idées, lord Byron se confond avec ses personnages, comme un véritable acteur s'oublie tout entier dans ceux dont il revêt le costume. Il y aurait peut-être même une certaine ressemblance entre le genre de l'auteur du Corsaire et celui du Roscius français, qui, comme lui, affectionne la représentation de ces victimes de la fatalité, dont l'héroïsme survit dans le crime et le délire de leurs fureurs. Mais graces à quelques indiscrétions mal interprêtées, on n'épargna aucune supposition pour compromettre le poète par ses ouvrages. De merveilleux récits circulaient à son retour d'Orient sur ses aventures et ses premiers amours. Il excitait personnellement cette même curiosité pénible et cet intérêt indéfini que font naître ses Giaours, ses Corsaires, ses Laras, etc. etc.

Doué de tous les avantages de la fortune et de la naissance, versé dans l'antiquité et les sciences modernes, placé à vingt-quatre ans au rang des premiers poètes de la Grande-Bretagne, entouré d'un charme inconnu dont la source était dans ses voyages lointains et dans la sombre couleur de sa poésie, lord Byron attirait tous les regards et se voyait recherché par tous les cercles. Sa belle

chevelure noire, ses yeux ardents et expressifs, la pose élégante de sa tête, la proéminence de son front, et tous les traits de son visage, faits pour peindre la passion et le sentiment, auraient offert à Lavater un sujet digne de ses observations (1).

Le caractère prédominant de sa physionomie était celui d'une rêverie profonde qui s'animait rapidement dans une discussion. Aussi un poète le comparait-il à un beau vase d'albâtre dont la perfection est surtout mise en évidence quand une lumière intérieure le colore. Les éclairs de gaieté, d'indignation ou de sourire satirique qui brillaient fréquemment sur le visage de lord Byron auraient pu tromper un étranger, tant ses traits mobiles étaient heureusement formés pour tous ces sentiments. Mais ceux qui avaient pu l'étudier et le suivre dans ses moments de calme et d'émotion s'accordaient à dire que son expression habituelle était celle de la mélancolie.

---

(1) J'ai vu, à Londres, chez lady A., un buste fort ressemblant de lord Byron, placé à côté de celui de sir Walter Scott, dont le front a quelque chose de plus imposant encore. L'organe le plus développé peut-être, dans ces deux têtes, c'est l'organe de la *combativité*, ou des guerriers. Si ces deux poètes n'étaient pas tous deux boiteux, qui sait si l'Angleterre n'aurait pas eu deux généraux de plus, et deux poètes de moins. Walter Scott et Byron aiment également les chevaux, les chiens, les armes, etc.

Cette physionomie remarquable faisait vivement éprouver la curiosité de savoir si son caractère qui contrastait avec le rang, la fortune et les succès du jeune lord, n'avait pas une autre cause plus puissante que l'habitude et le tempérament. On s'étonnait de le voir partager les amusements de la société comme s'il les dédaignait et s'il sentait que sa sphère était bien au-dessus de la foule frivole au milieu de laquelle il se croyait exilé. Les enthousiastes le recherchaient pour l'admirer de plus près, les hommes sérieux pour lui offrir leurs avis, et les cœurs tendres pour essayer de le consoler. Quelques-unes de ces consolations furent acceptées, et souvent plus d'une à la fois. Une lady qui eut à se plaindre de la légèreté de lord Byron ou de ses dédains, s'en est vengée en le choisissant pour le héros d'un roman satirique intitulé Glenarvon (1).

D'autres victimes de son indifférence ou de son infidélité ne contribuèrent pas peu sans doute à ces perfides insinuations dont la plus innocente était de ne rien spécifier et de substituer seulement son nom à ceux de Childe-Harold, de Conrad, et de Lara.

«... En le considérant avec attention, on distinguait en lui quelque chose qui échappait aux re-

(1) Glenarvon, by lady Caroline Lamb.

gards de la foule, quelque chose qui commandait le respect, sans qu'on pût dire pourquoi. Le soleil avait bruni son visage; son front large et pâle était ombragé par les boucles nombreuses de ses noirs cheveux. Le mouvement de ses lèvres révélait des pensées d'orgueil qu'il avait peine à contenir. Quoique sa voix fût douce et son aspect calme, on croyait y voir quelque chose qu'il eût voulu en retrancher : le froncement de ses sourcils, les couleurs changeantes de son visage causaient de la surprise et de l'embarras à ceux qui l'approchaient, comme si cette ame altière renfermait quelque secrète terreur et des sentiments qu'on ne pouvait deviner. » (Le Corsaire, chant Ier.)

La frugalité sévère de Conrad était aussi devenue, ajoutait-on, celle du poète.

« On ne verse jamais pour lui le nectar couleur de pourpre; jamais la coupe n'approche de ses lèvres; le pain le plus grossier, les herbes les plus simples, quelquefois le luxe des fruits de l'été, composent tous ses mets qu'un anachorète rigide ne désavouerait pas. » (*Ib.*)

L'histoire de Lara, revenu tout à coup des pays lointains, semblait avoir encore plus de rapports avec celle de lord Byron.

« Son père en mourant l'avait laissé maître de lui-même dans un âge trop tendre pour sentir une

telle perte : héritage de malheur, dangereux empire de soi-même, dont l'homme abuse pour détruire la paix du cœur, etc., etc....

« Mais Lara est bien changé! quel qu'il soit on reconnaît sans peine qu'il n'est plus ce qu'il a été. Les rides de son front sourcilleux offrent les traces des passions, mais de passions anciennes; on remarque en lui l'orgueil, mais non le feu de ses jeunes années, un aspect froid et l'indifférence pour les louanges, une démarche altière et un œil vif qui devine d'un regard la pensée des autres. Il avait ce langage léger et moqueur, arme poignante de ceux que le monde a blessés, et dont les coups lancés avec une fausse gaieté défendent la plainte à ceux qu'ils atteignent. Voilà ce qu'on observait dans Lara, et quelque chose encore que son regard et l'accent de sa voix pouvaient seuls révéler. L'ambition, la gloire, l'amour, ces fantômes que poursuivent tous les hommes, semblaient n'avoir plus d'attraits pour son cœur; mais on eût dit que c'était depuis peu, et parfois un sentiment profond et secret, qu'on voulait en vain pénétrer, se trahissait un moment sur son front livide. » (LARA) (1).

---

(1) Nous n'avons jusqu'ici tracé le portrait de lord Byron que tel qu'il était avant l'évènement fatal qui l'exila de l'Angleterre, et dont nous n'avons pas encore parlé. Voici comment

Lord Byron laissait faire à chacun son roman et ne daignait pas réfuter les applications dont s'amusait l'oisive imagination de la crédulité.

---

s'exprime un voyageur qui a vu lord Byron à Venise, et qui ne le flatte pas:

« Figurez-vous un jeune homme tour à tour vif, orgueilleux, timide, arrêtant sur vous des regards tels que le pinceau de Raphaël les eût inventés pour l'image d'un grand poète; entraînant à lui, comme dans le tourbillon d'une grande ame, tout ce qui l'approche. Ivre de sa noblesse comme un sot, et de son génie comme un roturier; plus fier de la publicité qu'une miss riche et célèbre donna, par vengeance, à ses lettres d'amour, que des éloges publiés en son honneur par toutes les gazettes de l'Europe; aimant la LIBERTÉ comme la source de tout ce qui est généreux et vrai, et les femmes comme l'image la moins imparfaite du beau, que rêvent touts les arts; chérissant la solitude, cette première de toutes les inspirations, et qui n'est autre que cette Égérie, à qui le législateur des Romains allait demander le génie et la sagesse; tantôt silencieux, tantôt inspiré, selon ses interlocuteurs, parlant le langage elliptique du génie, car plus on pense, moins on explique; préférant dans ses entretiens les spéculations morales aux dissertations littéraires, parce qu'il vaut mieux discuter des idées que des mots; prompt à saisir avec la vivacité d'une imagination qui double ce qu'elle entend, comme ce qu'elle voit, les récits, les pensées, les rapports qui échappent dans la conversation aux hommes les plus vulgaires, et empressé de traduire en beaux vers l'émotion qu'il a reçue, de sorte que tous ses poëmes ne soient qu'un miroir plus étendu, plus animé, plus pur des impressions extérieures, réfléchies par son imagination. Tels sont les principaux traits du caractère et des habitudes de lord Byron, telle est à mes yeux la révélation d'un poète. » (J. D. P.)

Ses amis espérèrent que ce qu'il y avait d'étrange et d'âpre dans ce caractère romanesque s'adoucirait peu à peu dans les chastes plaisirs de l'union conjugale; mais cette ame ardente et agitée n'était point faite, sans doute, pour le calme du bonheur domestique.

Dans la dédicace du Corsaire, adressée à Thomas Moore, le poète semblait faire un long adieu à la gloire, et l'on apprit bientôt que son mariage avait été célébré dans le comté de Durham (1), avec la fille de sir Ralph-Milbank-Noël, héritière de la fortune et des titres de la maison des Wentworth.

Heureusement trois compositions remarquables (2) prouvèrent, dans le cours de la même année, que la poésie était une occupation toujours nécessaire à l'existence de lord Byron.

Les *Mélodies Juives* destinées à être adaptées aux airs conservés par la tradition dans les synagogues, semblent annoncer un retour au sentiment religieux, quoique tous ces chants ne répondent pas précisément à ce que promet le titre. On y trouve quelques paraphrases, ou imitations des livres saints, mais quelques-uns de ces petits poëmes ressemblent trop à des élégies d'amour,

(1) 2 janvier 1815.

(2) Hebrew melodies, the Siege of Corinth, Parisina, etc.

sans faire soupçonner la moindre allégorie religieuse. Il en est qui s'élèvent jusqu'à la pompe de l'ode; et, dans aucune langue, il n'est rien au-dessus de la *Défaite de Sennachérib*.

Dans le Siége de Corinthe, lord Byron a peut-être moins cherché à concentrer l'intérêt sur un seul personnage qu'à composer une succession de scènes et d'émotions touchantes et solennelles, dessinées au milieu du tumulte des terreurs et de la sauvage ivresse de la guerre. Les critiques (1) ont trouvé que quelques-unes de ces oppositions étaient un peu trop contrastées, mais ils ont rendu justice à la magnificence de l'ensemble. On ne saurait citer une scène de nuit plus belle que la description de celle qui précède le jour de l'assaut.

« Il est nuit; le disque argenté de la lune brille « sur le Cithéron; l'Océan déroule ses vagues d'a- « zur; la voûte des cieux est parsemée d'étoiles « semblables à des îles de lumière au milieu d'un « autre océan suspendu sur nos têtes. Qui peut « les contempler, et ramener ses regards sur la « terre, sans éprouver un triste regret, et sans « désirer des ailes pour prendre l'essor vers leurs « clartés immortelles!

« Le calme régnait sur les flots dont l'écume

(1) Ed. Rev.

« ébranlait à peine les cailloux du rivage, et dont « le murmure ressemblait à celui d'un ruisseau; « les vents dormaient sur les vagues; les bannières « cessaient de flotter; et au-dessus des lances « qu'elles entouraient de leurs plis affaissés, bril- « lait le signe du croissant.

« La voix des sentinelles troublait seule par in- « tervalles le silence; parfois aussi le coursier « faisait entendre ses fiers hennissements répétés « par l'écho des collines. Mais un murmure sourd, « semblable au frémissement du feuillage, s'éleva « dans le camp réveillé tout à coup. C'était la « voix du Muezzin qui invitait l'armée à la prière « de minuit. Cette voix retentit comme les accents « solennels d'un génie dont les accents respirent « une harmonie douce et mélancolique. Tels des « sons vagues et prolongés s'échappent d'une harpe « solitaire dont les cordes sont rencontrées par le « souffle des vents. Elle parut aux guerriers de « Corinthe le cri prophétique de leur défaite; les « assiégeants eux-mêmes frémirent, comme frap- « pés d'un de ces pressentiments inexplicables « qui saisissent soudain le cœur, le glacent d'ef- « froi, et le font bientôt palpiter avec violence, « honteux de sa terreur involontaire. C'est ainsi « que le glas de la cloche vous fait tressaillir alors « qu'elle n'annonce que la pompe funèbre d'un « inconnu; etc. »

Le coucher du soleil, à Athènes, dans le troisième chant du Corsaire, est seul comparable à ce morceau.

Le spectacle des chiens se repaissant de cadavres sous les murs de Corinthe a quelque chose de trop horrible peut-être. Ces vers,

And their white tusks crotched o'er the whiter skull
As it slipped thro' their jaws, when their edge grew dull,
Etc. etc.

pourraient servir de pendant à ceux où le Dante fait ronger la tète de l'archevêque Ruggieri par Ugolin.

Racine avait dit :

Un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que les chiens dévorants se disputaient entre eux (1).

Quelques-uns de ces hommes aujourd'hui si communs en Angleterre (2), qui cherchent partout de criminelles intentions, se sont écriés que lord Byron a voulu consacrer l'adultère et l'inceste, en choisissant l'histoire tragique de Parisina, pour le sujet d'un poëme. La Phèdre de Racine ne trouverait pas grace auprès de ces censeurs scrupuleux. Parisina est peut-être le plus

(1) Comedent canes carnes Jesabel, IV liber regum. ch. IX, ver. 36.

(2) Lettre à Murray.

fini des ouvrages de lord Byron, celui où l'on admire davantage le sentiment exquis du beau. Ce n'est plus ici un drame de terreur, mais un drame de pitié.

Il y a encore plus de mélancolie que de volupté dans cette ravissante exposition, où le crépuscule est peint avec toute la douceur de ses teintes. Le jugement et la condamnation des deux coupables, la défense hardie, fière et cependant modeste du fils, la muette douleur de la fatale beauté; tous ces détails sont traités avec une sensibilité et un talent admirables.

Had her eye in sorrow wept
A thousand warriors forth had leapt,
A thousand swords had sheathless shone,
And made her quarrel all their own.

Ce passage est évidemment emprunté à l'éloquent adversaire de la révolution française. Parlant de cette malheureuse reine complètement justifiée, récemment encore, par l'amie dont on avait aussi calomnié les sentiments (1), Burke s'écrie :

« Je ne songeais guère, en la voyant obtenir à juste titre tant de respect, d'enthousiasme et d'amour respectueux, qu'elle serait jamais obligée d'employer contre l'infortune, l'antidote ca-

(1) Publication des Mémoires de madame Campan.

chée au fond de son cœur. Je ne songeais guère que je vivrais assez pour voir tant de disgraces l'accabler au milieu d'une nation de braves, d'hommes d'honneur et de gentilshommes fidèles. J'aurais cru que dix mille épées seraient sorties de leurs fourreaux pour punir même un regard d'outrage. »

Dans ces vers sur Parisina,

> And those who saw, it did surprise
> Such drops could fall from human eyes!

on retrouve la pensée d'un autre écrivain éloquent comme Burke, et poète comme lord Byron :

« Et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois.» (*Châteaubriant.*)

Mais ce qu'il y a de supérieur dans le poëme de Parisina, c'est l'exécution de la terrible sentence. Ici tout est grand et solennel, parce que tout est simplement conçu et simplement écrit. Le goût a rejeté l'inutile pompe du langage ; et jamais poésie ne fut plus pathétique.

« Les cloches balancées dans la tour du couvent « font entendre ces sons prolongés et lamen« tables qui agitent douloureusement tous les « cœurs. Déja on chante l'hymne composée pour « les habitants du tombeau, et pour ceux qui « doivent bientôt y descendre. C'est pour l'ame « d'une homme qui va périr que retentissent les

« cloches lugubres et les chants de la mort : il est « près du terme de ses jours, le genou fléchi aux « pieds d'un moine, sur la terre nue et froide. « O douleur! l'échafaud est devant lui; les gardes « l'environnent, et le bourreau, le bras nud, se « tenant prêt à frapper un coup prompt et sûr, « examine le tranchant de la hache. La foule ac- « court, et vient voir dans une muette terreur « le fils recevant le trépas par ordre du père.

« C'était un beau soir d'été; les derniers rayons « du soleil tombèrent sur la tête de Hugo, lorsque « terminant ses tristes aveux, et déplorant sa des- « tinée avec l'accent du repentir, il se baissait « pour entendre de la bouche de l'homme de Dieu « les paroles sacrées qui ont le pouvoir d'effacer « les souillures du crime : ce fut dans ce moment « que les feux de l'astre du jour éclairèrent les « boucles pendantes de sa noire chevelure; mais « ce fut surtout sur la hache homicide que vint se « réfléchir cette lumière, telle qu'un éclair me- « naçant. »

A la fin de cette année, lord Byron fut le père d'une fille; mais la naissance de ce gage de l'amour conjugal qui aurait dû cimenter la félicité des deux époux, fut suivie de leur séparation. Au milieu des fabuleuses explications de cette rupture, il est difficile d'en démêler la véritable cause. Il

paraît cependant que la jalousie de lady Byron eut de trop justes motifs de plainte. On prétend même qu'une rivale avait été introduite auprès d'elle, pendant sa grossesse, par son volage époux, qui, habitué malheureusement aux mœurs relâchées de l'Orient, ne savait point borner sa tendresse à un seul objet. La part qu'il avait prise à la direction du théâtre de Drury-Lane, ne pouvait aussi que l'entourer d'un cortége dont sa belle et chaste compagne devait au moins s'inquiéter.

Des ennemis habiles, et même d'officieux amis, s'empressèrent de jouer un rôle indiscret dans cette division domestique. Les débats d'un procès achevèrent de mettre le public dans une espèce de confidence. Le scandale s'empara de quelques révélations, et les exploita pour l'édification des oisifs. Les erreurs de ceux que leurs talents ont élevés au-dessus du vulgaire, ne sont pas aisément oubliées par la médiocrité jalouse. Lord Byron eut à lutter contre une véritable persécution.

« Ici la calomnie, écumant de rage, m'accusait « à haute voix; là de lâches envieux prononçaient « mon nom à voix basse, et distillaient leur venin « le plus subtil : gens à deux visages, dont l'œil significatif interprète le silence, et qui, par un geste « ou par un hypocrite soupir, communiquent au « cercle des oisifs leur médisance muette. »

Une ligue de femmes s'organisa contre le poète au nom de la morale, de la religion et de l'honneur national. Ces belles insulaires avaient à venger des injures adressées aux nymphes de la Tamise en général; elles n'avaient point pardonné sans doute les vers où, donnant la pomme de la beauté aux vierges de l'Ibérie, Harold s'écriait:

« Qui irait chercher les pâles beautés du nord! « qu'elles me paraissent ici fades et languissan- « tes! (1) »

Vainement lord Byron implora la grace d'une épouse offensée; vainement les tendres caresses d'une fille au berceau, plaidèrent pour un père au désespoir; le divorce eut lieu. Le noble lord prit soudain la résolution de s'exiler d'une patrie qui ne lui offrait plus que d'amers souvenirs. Sa dignité blessée ne se vengea, contre une de ses persécutrices, que par une satire pleine de fiel, mais qui lui fait peu d'honneur. Heureusement, il a laissé aussi à la postérité un plus noble monument de ses regrets, dans l'élégie touchante de ses *adieux*, qui faisait dire à madame de Staël: « Je voudrais avoir été malheuseuse comme lady Byron, et avoir inspiré à son époux les vers qu'il a faits pour elle. »

(1) Premier chant de Childe-Harold.

« Adieu ! et si c'est pour toujours, pour tou-
« jours encore adieu ! Tu refuses en vain de me
« pardonner ; jamais mon cœur ne se révoltera
« contre toi. Que ne peut-il s'ouvrir à tes yeux,
« ce cœur sur lequel tu as si souvent reposé ta tête,
« alors que tu goûtais ce paisible sommeil que tu
« ne connaîtras plus! Que ne peut-il te dévoiler
« ses plus secrètes pensées ! Peut-être avouerais-
« tu enfin qu'il y eut de l'injustice à le mépriser
« ainsi !

« Nous vivrons éloignés; chaque jour nous ré-
« veillera sur une couche veuve et solitaire. Quand
« tu voudras te consoler avec ta fille; quand ses
« premiers accents frapperont ton oreille, lui ap-
« prendras-tu à dire : « Mon père ! » quoiqu'elle
« ne doive jamais recevoir ses careses ! Quand ses
« petites mains te presseront, quand ses lèvres
« iront chercher les tiennes, pense à celui qui
« fera toujours des vœux pour ton bonheur.....
« Et si les traits de notre enfant ressemblent à
« ceux de l'époux que tu ne dois plus revoir, ton
« cœur fidèle encore palpitera pour moi!..... »

Le début du troisième chant de Childe-Harold et les stances qui le terminent attestent aussi l'inconsolable douleur d'un poète condamné, si jeune encore, à pleurer sa femme vivante et sa fille qui grandit sans connaître son père.

I.

« Ressembleras-tu à ta mère, o ma tendre en-« fant, Ada, seule fille de mon cœur, seul espoir « de ma maison! Lorsque je contemplai pour la « dernière fois l'azur de tes yeux célestes, je reçus « ton doux sourire et te dis adieu.... Je m'éloigne « encore de toi......; mais aujourd'hui c'est sans « espérance..... »

CXV.

« O ma fille! ce chant commença avec ton nom; « c'est encore avec ton nom, chère Ada, que je « le terminerai. Je ne puis te voir ni t'entendre; « mais jamais père ne s'identifia comme moi avec « sa fille. Tu es l'amie qui consolera mon ombre, « après la fuite des années. Tu ne dois jamais « revoir les traits de ton père; mais ma voix re-« tentira dans tes rêves à venir, et parviendra jus-« qu'à ton cœur, lorsque le mien sera glacé par « la mort. Tu entendras encore cette voix pater-« nelle s'échapper de ma tombe pour te parler « de mon amour. »

CXVI.

« Développer ta jeune intelligence, épier ton « premier sourire, suivre les progrès de ton en-« fance, te voir comprendre peu à peu les objets « qui sont encore des merveilles pour toi, te « bercer légèrement sur mes genoux, et imprimer

« sur tes lèvres le baiser d'un père; sans doute « que ces tendres soins n'étaient point faits pour « moi.... Hélas! ils auraient charmé mon cœur.... « au milieu des malheurs qui l'affligent, je sens « une émotion vague et indéfinissable, mais que je « crois reconnaître pour l'expression de ce be-« soin. »

CXVII.

« Ah! quand même la haine te serait prescrite « comme un devoir, tout m'assure que tu m'ai-« meras; en vain te serait-il défendu de prononcer « mon nom comme s'il était un de ces mots si-« nistres, présage de malheur et de honte; tout « me dit que tu m'aimeras encore après que la « mort nous aura séparés; en vain voudrait-on « exprimer de tes veines tout le sang que te « transmit ton père, tu tiendrais à ce sang plus « qu'à la vie, et tu ne pourrais cesser de m'ai-« mer. »

CXVIII.

« Enfant de l'amour, tu naquis cependant au « milieu des transes de la douleur, et tu fus nour-« rie d'amertume; tels furent les éléments du « cœur de ton père, et tels sont aussi les tiens; « mais le feu qui entretient ta vie sera plus tem-« péré, et l'espérance embellira tes jours. Paix au « berceau où ton enfance repose! Des plaines de « la mer et de la cime des monts, qui sont tour

« à tour mon asyle, je voudrais t'envoyer toutes « les bénédictions que tu aurais appelées sur ton « père, s'il avait pu rester toujours auprès de toi. »

Le noble exilé traversa rapidement la France pour visiter le théâtre de la dernière guerre, où ses rivaux, sir W. Scott (1) et Southey (2), sont, comme lui, venus chercher des inspirations moins heureuses que les siennes, quoique plus nationales. De la Belgique, lord Byron se rendit à Coblentz, suivit le Rhin jusqu'à Bâle, et de Bâle vint à Clarens, sur le lac de Genève, par Soleure et Morat; la pyramide d'ossements, terrible trophée de la défaite des Bourguignons en 1476, existait encore en partie dans ce dernier lieu. L'auteur de Childe-Harold s'empara de quelques débris de ce monument, pour les conserver, dit-il, avec soin. Il s'indigna de voir les postillons suisses enlever comme lui ces gages de la victoire de leurs ancêtres, mais pour des usages plus profanes : ces ossements, blanchis par trois siècles, servaient à faire des manches de couteau! Ce fait nous rappelle la description du champ de Waterloo, par le romancier-historien qui y vit la dépouille de nos braves, mise aussi à prix d'argent, pour aller orner le cabinet de l'antiquaire,

(1) La bataille de Waterloo, poëme.

(2) Pélerinage du poëte à Waterloo.

ou figurer parmi les ustensiles grossiers du paysan et du soldat montagnard (1).

Clarens, terre classique pour les enthousiastes de Rousseau, fut quelque temps la résidence du poète dont l'imagination y évoqua plusieurs fois les ombres de Saint-Preux et de Julie. Le même sentiment qui lui avait fait traverser à la nage le détroit d'Abydos, lui fit parcourir le lac de Genève.

« J'eus le bonheur, nous dit-il, de me rendre de la Meillerie à Saint-Gingo, par un temps d'orage qui ajoutait à l'impression de tous les objets environnants, malgré le danger que courait notre petit bateau. Graces à un hasard que je ne regrettai pas, nous étions dans cette partie du lac où Rousseau amena le bateau de Saint-Preux et de madame Wolmar, pendant une tempête. En abordant à Saint-Gingo, nous trouvâmes que la violence du vent avait abattu quelques vieux châtaigners au pied des montagnes. C'est sur la hauteur que s'élève une habitation appelée le Château de Clarens. Les coteaux sont couverts de vignobles, entrecoupés de quelques charmants bocages, dont l'un était jadis appelé le bosquet de Julie, et en conserve le nom. Ce nom lui survit

(1) Lettres de Paul. Sir W. Scott. a vu une cuirasse *de la Garde* employée comme marmite par un montagnard.

depuis que le brutal égoïsme des misérables frêlons d'une superstition odieuse, a remplacé par des ceps de vigne cet ombrage sacré. Rousseau n'a pas été heureux dans la conservation des localités où il avait placé les créations de son génie. Le prieur du grand Saint-Bernard a détruit une partie de ses arbres pour garnir son cellier de quelques tonneaux de plus, et Buonaparte applanit une partie des rochers de la Meillerie, pour améliorer la route du Simplon. La route est excellente; mais je ne puis applaudir à la remarque que j'entendis faire : que « *la route vaut mieux que les souvenirs.* » Nous sommes fâchés que cet enthousiasme pour Rousseau ait mis dans la bouche de lord Byron des paroles si sévères contre ces pieux cénobites qui ont choisi un poste aussi périlleux pour remplir les saints devoirs de la charité évangélique. Les moines de l'abbaye de Newstead, que ses ancêtres chassèrent de leurs possessions, étaient peut-être des frêlons dans la ruche; mais la révolution elle-même respecta l'asyle de ceux qui ont su, pourrait-on dire, enflammer de leur zèle exercé ces animaux dociles et sagacieux, compagnons de leurs périls. Peut-être la Nouvelle Héloïse était-elle d'ailleurs ignorée des religieux de l'hospice : mais leur dévouement vaut toute la science des ministres anglicans.

Malheureusement lord Byron fut presque complice d'un autre outrage adressé à ces bons pères. Lorsqu'il visita le prieur de Saint-Bernard à Chamouny, avec quelques-uns de ses compatriotes, on leur présenta l'album du couvent pour y inscrire leurs noms, et Percy Bysshe Shelley (1), ami particulier de sa seigneurie, ajouta au sien, en caractères grecs, l'audacieuse épithète d'Αθεος, Athée.

Ce fut Southey qui dénonça le premier ce blasphème que les moines, simples comme les Apôtres, n'avaient pas encore compris.

De Clarens, lord Byron fit des excursions dans toute la Suisse : les caprices de son humeur apprirent bientôt aux Génevois qu'ils avaient parmi eux un poète non moins bizarre que le fut jadis le malheureux auteur d'Émile. Lord Byron désertait tout à coup sa maison, oubliant qu'il avait des hôtes invités par lui-même; une autre fois au milieu d'un cercle, le contact des hommes l'effarouchait soudain, et il disparaissait pour ne plus revenir.

Il trouva cependant à Coppet une ame qui sut comprendre la sienne. Le souvenir de l'hospitalité qu'il reçut de madame de Staël, ne l'a jamais quitté. Plusieurs fois il a exprimé tout son en-

(1) Auteur de la reine Titiana, de Prométhee, etc.

thousiasme pour celle qu'il associe aux plus grands noms.

« Au milieu des tableaux sublimes du lac Lé-« man, dit-il, mon plus grand bonheur fut de « pouvoir y admirer les aimables vertus de l'in-« comparable Corinne (1). »

On ne sera pas fâché, sans doute, de connaître les premières impressions de lord Byron, quand le sublime spectacle de la Suisse s'offrit à ses regards. L'extrait de son journal que l'on va lire n'est que le croquis d'un de ces riches paysages si fréquents dans ses écrits; mais l'on aime à

(1) Corinne n'est pas restée en arrière dans son admiration pour le poète. « Le piquant, l'originalité, l'imagination, voilà ce qui lui plaisait avant tout, dit madame de Necker de Saussure, voilà ce qui donnait de l'élan à son esprit, des ailes à son génie. ....Voilà pourquoi certains auteurs étrangers l'enchantaient si fort. Lord Byron en particulier avait pour elle une valeur inépuisable. Il mettait en jeu toute son imagination, et elle écrivait de nouveau sur les conceptions de ce poète. *Convenez que votre Richard Cœur-de-Lion sera un Lara*, lui dis-je une fois. *Peut-être*, me répondit-elle en souriant; *mais je vous promets que personne au monde ne s'en doutera*. En effet, elle n'a jamais rien imité, mais des germes inaperçus se développaient chez elle sous une forme originale, etc. etc. »

« Réné, l'épisode de Velleda dans *les Martyrs*, la scène de l'enterrement dans l'*Antiquaire*, et les premiers poëmes de lord Byron, lui ont causé des émotions inexprimables et ont pour un temps renouvelé son existence. »

(*Notice sur les écrits et le caractère de madame de Staël*).

mettre les ébauches des grands peintres à côté des tableaux dont leur pinceau a depuis disposé les groupes et coloré les images (1).

« Septembre 22, 1816.—Parti de Thunn dans un bateau qui nous a fait traverser le lac en trois heures; le lac peu étendu, mais les rives belles; rochers jusqu'à l'extrême plage. — Débarqué à Newhouse; passé Interlachen; — successions de scènes au-dessus de toute description; — inscription sur un rocher : deux frères; l'un tua l'autre; — c'était bien un lieu pour un tel crime. — Après une variété de détours, arrivé à un énorme rocher au pied de la montagne (le Jungfrau.) — Glaciers. — Torrents; dont l'un forme une chute de neuf cents pieds. Halte chez le curé. — Parti pour voir la vallée. — Entendu une avalanche tomber comme le tonnerre. — Glaciers énormes. — Orage. — Tonnerre, éclairs, grêle. — Spectacle d'une beauté parfaite. — Le torrent bondissant sur les rochers ressemblait aux crins flottants d'un coursier gigantesque, tel qu'on se figure le coursier blanc sur lequel est montée la Mort dans l'apocalypse. Ce n'est ni vapeur ni eau, mais quelque chose entre les deux. L'immense hauteur lui donne une ondulation, ici plus éten-

(1) Voyez Manfred sur le jungfrau.

due, là plus condensée; — étonnante, impossible à décrire.

« Septembre 23. — Gravi le Wringen. La *Dent d'argent*, brillait d'un côté; de l'autre s'élevaient les nuages du vallon tournant sur eux-mêmes en précipices perpendiculaires, tels que l'Eumie, océan des enfers. — C'était un abyme blanc et couleur de souffre d'une incommensurable profondeur en apparence. Le côté par lequel nous gravîmes n'était pas si effrayant; mais, parvenus au sommet, nos yeux dominèrent une mer de vapeurs qui se brisait contre le roc sur lequel nous étions.

« Arrivé au Grindelwald; nous sommes montés jusqu'au plus haut glacier. — Crépuscule. — Mais clarté distincte et très-belle. — Glacier semblable à une tempête glacée. — Lumière des étoiles admirable. — Tout ce jour a été aussi beau que celui où le paradis fut créé. — Traversé des bois entiers de pins flétris. — Flétris entièrement. — Troncs sans feuille et sans vie; effet d'un seul hiver! etc. »

Mais tout le charme de ces lieux ne put fixer long-temps l'esprit inquiet du noble lord, qui descendit des Alpes dans la belle Italie.

Privée peut-être pour toujours de revoir le poète, l'Angleterre reçut avec plus d'enthousiasme encore les productions de son exil volontaire. La

Monodie de Sheridan fut accueillie avec acclamation au théâtre; mais le *Prisonnier de Chillon* fut lu et relu avec transport dans la solitude comme la plus pure de toutes ses conceptions. Ce poëme moins pompeux, moins riche d'images que ceux qui l'avaient précédé, respire la simplicité touchante du poète des lacs (1), quand son ame contemplative peint la mélancolie et les sentiments tendres.

La mort du plus jeune des martyrs, les émotions de celui qui survit, l'épisode de l'oiseau que son imagination lui fait prendre d'abord pour l'ame du dernier de ses frères; le moment où il peut jeter un regard sur le lac et les montagnes, la fin de sa captivité, tout dans le Prisonnier de Chillon appelle puissamment la sympathie des lecteurs.

Ce fut aussi de la Suisse que lord Byron envoya à Londres la continuation de Childe-Harold.

Ce troisième chant reproduit avec plus d'originalité encore la poésie énergique des deux premiers. Mais ici lord Byron, rival encore de Wordsworth, a ouvert son ame avec plus d'abandon aux inspirations de la nature, et il est pres-

---

(1) Wordsworth dont nous parlons longuement dans la relation de notre voyage en Angleterre. *Ruth*, *Michel*, *les deux Frères* et quelques épisodes de l'excursion justifient ce rapprochement.

que sublime comme elle dans la partie descriptive du pélérinage. Harold paraît moins souvent et Byron davantage. Il nous conduit dans des lieux qui nous intéressent par leur association avec l'histoire de nos jours; au nom de Waterloo l'Europe tressaille. C'est pour verser des larmes sur la tombe d'un ami, c'est pour expier par cet hommage une injure faite à son père, que lord Byron est venu visiter cette plaine, « tombeau « de la France, et fouler aux pieds la poussière « d'un empire. » Ce n'est point la bataille qu'il nous décrit comme le Barde d'Écosse ou comme le Laureat; il nous dépeint Bruxelles au milieu d'une fête au moment où le canon fait retentir son sinistre signal; il nous transporte tout à coup au soir du terrible jour, lorsqu'il n'existe plus un seul de ces officiers qui naguère n'étaient occupés qu'à jouir de la fête et à conquérir les cœurs de la beauté; enfin, traversant un plus grand intervalle, il nous montre les moissons fécondées par la pluie de sang de la guerre, et le tableau de cette abondance et de ce calme nous fait vivement sentir combien nos plus grands débats sont peu de chose en présence du pouvoir de la nature qui en efface bientôt jusqu'aux moindres vestiges.

Le principal acteur du grand spectacle dont Waterloo fut témoin n'est pas oublié : « C'est là

que l'aigle prit son dernier essor et fondit sur ses ennemis; mais la flèche des nations abat soudain l'oiseau orgueilleux qui traîne après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde. » Considérant les grands évènements de 1815 comme homme et non comme Anglais, lord Byron s'est attiré le reproche d'avoir voulu flétrir la gloire de sa patrie. Il n'a pas même daigné nommer le général que l'Angleterre appelle son Turenne; admirateur des lauriers cueillis à Marathon, et du trophée élevé à la liberté helvétique dans les champs de Morat, il n'a vu dans les vainqueurs de Waterloo que des esclaves stipendiés, combattant contre un usurpateur pour consolider la tyrannie de leurs maîtres.

Mais bientôt le poète dit adieu au théâtre des combats pour contempler le tableau de la nature; il s'égare sur les bords du Rhin, et nous fait admirer ce fleuve imposant et les lieux enchanteurs qu'il arrose; l'onde qui se déroule entre des coteaux chers au dieu du nectar, les riants vallons, le vert feuillage des arbres, les rochers, les villes éparses; « et surtout ces châteaux solitaires qui semblent dire tristement adieu au voyageur; le lierre tapisse leurs murs grisâtres : leurs ruines sont revêtues d'un manteau de verdure. » Après avoir salué la tombe de notre brave Marceau, « champion désintéressé de la liberté, » et les

plaines glorieuses de Morat, le poète s'enfonce dans les Alpes pour y chercher un spectacle plus sauvage et plus conforme aux goûts de celui qui se réfugie dans la solitude, « pour y réveiller dans son ame des pensées oubliées un moment, mais toujours chéries. »

Ferney et Lausanne lui rappellent Voltaire et Gibbon, qui obtiennent tous deux l'hommage de sa muse; mais c'est surtout le souvenir de Rousseau qui l'inspire à Clarens, à Vevay, à la Meillerie, et dans tous les lieux consacrés par la Nouvelle Héloïse. Après y avoir mêlé la voix de ses douleurs aux mugissements d'une tempête, il se calme avec la nature.

« Limpide Léman! le contraste de ton lac pai-
« sible avec le monde orageux au milieu duquel
« j'ai vécu, m'avertit d'abandonner les vagues de
« la terre pour une onde plus pure. La voile de
« la nacelle dans laquelle je parcours ta surface
« polie semble une aile silencieuse qui me détache
« d'une vie bruyante; j'aimais jadis les mugisse-
« ments de l'océan furieux; mais ton doux mur-
« mure m'attendrit comme la voix d'une sœur
« qui me reprocherait d'avoir trop aimé de sau-
« vages plaisirs. »

Tels sont les principaux traits du troisième chant de ce voyage poétique dont l'Italie doit

fournir les derniers tableaux. Mais en suivant l'ordre des dates il nous faut d'abord parler du poëme dramatique de Manfred, dont l'action se passe dans les majestueuses solitudes des Alpes.

Le fameux Goëthe dont l'amour-propre jaloux voit avec dépit toutes les gloires contemporaines, a réclamé dans un journal d'Allemagne l'idée originale de Manfred. Lord Byron a répondu en dédiant sa dernière tragédie à l'auteur de Faust. La prétention de Goëthe a semblé d'autant plus extraordinaire qu'un auteur anglais(1) a été évidemment mis à contribution par lui pour le sujet et pour plusieurs détails de son drame bizarre. On trouve entre autres dans la tragédie de Marlowe l'apparition d'Hélène de Troye, et les vers que lui adresse l'amoureux sorcier prouvent avec beaucoup d'autres passages, que ce contemporain de Shakspeare mérite d'être lu par les poètes.

« Est-ce là celle pour qui mille vaisseaux couvrirent la mer, et qui fut cause de l'incendie de cette Ilion dont les tours se perdaient dans les nues? Tendre Hélène, rends-moi immortel par un baiser! — Tes lèvres attirent toute mon ame! — Viens, Hélène, je ne saurais plus m'éloigner de toi. — Le ciel lui-même est sur tes lèvres; tout ce qui n'est pas Hélène n'est que méprisable. Oh! tu es

(1) The tragical history of doctor Faust by Marlowe.

plus belle que le soir d'un jour pur paré de la beauté de mille étoiles; tu es plus aimable que le monarque des cieux dans les bras de la voluptueuse Aréthuse. »

Mais ni dans le Faust de Marlowe, ni dans celui de Goëthe, on ne trouve rien qui puisse ravir à Manfred le mérite de l'originalité. Nous pencherions plutôt vers l'opinion des critiques à qui le Prométhée d'Échyle a paru un modèle plus direct de ce poëme.

Marlowe, Goëthe et Byron ont conçu la même idée des communications de l'homme avec le monde invisible; mais Byron seul l'a traitée d'une manière sérieuse et solennelle. Marlowe et Goëthe en ont plus souvent tiré des scènes burlesques. Leur Faust possède de grands attributs; mais ils n'ont pu l'élever au-dessus des plus prosaïques détails de la vie : il n'y a qu'indécision et inconstance dans son ame. Il est souvent en contradiction avec lui-même, parce qu'il a conservé le cœur d'un enthousiaste avec la tête d'un sceptique. S'il aspire au sublime c'est pour redevenir bientôt, dans ses opinions et ses actes coupables, l'instrument docile et vil quelquefois de Mephistophèles. Le caractère de Manfred est plus fier, plus grand, plus tragique. Sa dignité n'est jamais compromise. Il ne reconnaît d'autre puissance supérieure que celle de son implacable remords.

Rien n'est plus terrible que la lutte de cette noble intelligence contre ses propres pensées; elle n'a été douée d'une énergie surnaturelle que pour être capable de souffrir davantage et de souffrir plus long-temps. Son désespoir ressemble à un véritable suicide de l'ame.

Ces deux pièces ne diffèrent pas moins par le plan, les détails, et surtout par les impressions qu'elles laissent.

Quant à l'action, elle est à peu près nulle dans Manfred, parce que tout se rapporte à un seul caractère qui n'est en présence que de ses souvenirs et des fantômes qu'il évoque; ces personnages du monde immatériel ne sont guère qu'une espèce de chœur, dit l'Édimburg-Review. Manfred est réellement le seul acteur; ses souffrances sont toute la pièce. Je ne sais si l'on admettra l'apologie de l'obscurité de cette production originale. Cette obscurité, selon la Revue, fait partie de sa grandeur; et le lointain vaporeux dans lequel se perdent certains évènements, a été habilement imaginé pour ajouter à la majesté des premiers plans du tableau, accroître la curiosité, et inspirer une mystérieuse terreur.

Nous admirerons plus volontiers avec les mêmes critiques la magie poétique par laquelle lord Byron a su personnifier de véritables abstractions

métaphysiques et ces existences merveilleuses qui rappellent les créations de Prospero (1).

Dans Manfred lord Byron donne des formes visibles à ses sentiments, à ses idées pour pouvoir mieux les saisir et les contempler dans son enthousiasme. La nature inanimée ne suffit plus à la passion exaltée de son ame : la fée des Alpes qui semble une émanation de l'écume lumineuse de la cataracte, est un de ces symboles poétiques dignes de rivaliser avec les évocations brillantes de la mythologie de l'Orient.

Mais ce qui frappe surtout dans Manfred, c'est l'hommage rendu à cette existence supérieure, proclamée par le vénérable abbé de Saint-Maurice, fort de sa foi et de sa charité. On a cru y reconnaître une tendance au manichéisme; mais le triomphe du bon principe est un aveu précieux pour la morale et la religion.

Il était permis de se flatter que l'âme du poète écartant peu à peu les images dont elle avait jusqu'alors été enveloppée, se montrerait avec une majesté moins sombre. Ce n'est plus ici une aveugle fatalité qui a précipité le héros dans le malheur et le crime; mais l'abus des dons précieux de son intelligence, l'égarement de ses passions; et l'orgueil surtout, qui perdit les anges. Lord Byron

(1) La tempête.

reconnaît des devoirs tracés à l'homme, des limites qu'il lui était défendu de franchir. Comme notre premier père, Manfred a osé dérober les fruits de l'arbre de la science. Son désespoir est criminel, mais on sent que cette ame puissante pourrait encore redevenir digne de sa céleste origine :

Yet shall reascend
Self raised, and repossess its native seat (1).

Manfred est puni dans ce qu'il aime; l'incertitude du bonheur d'Astarté fait son plus grand malheur, et quand il revoit son ombre, il la supplie de lui dire qu'elle jouit de la céleste félicité.

Say. . . . . That I do bear
The punishment for both. — That thou wilt be
One of the blessed.... Etc. (2).

L'apparition de cette ombre bien aimée est conçue avec le même sentiment religieux. Cette victime si jeune, si belle, moins coupable qu'égarée, ne se montre à nous que pour nous révéler la mort, la justice divine et l'éternité.

Combien ne doit-on pas regretter que le séjour

(1) « Elle saura se relever elle-même et reprendre possession de sa céleste patrie. »

(2) « Dis-moi que je suis puni pour toi et pour moi, et que tu feras partie du chœur des bienheureux. »

de l'Italie ait depuis détourné si souvent l'auteur de Manfred de la direction naturelle de son génie! Mais toute sa grandeur se retrouve dans le quatrième chant de Child-Harold terminé à Rome et dédié à Hobhouse, qui était venu rejoindre son noble ami à Venise pour parcourir avec lui la patrie du Dante et de l'Arioste.

Ce quatrième chant offre les mêmes défauts que les précédents, absence presque continuelle de transitions, idées vagues, incohérentes, et quelquefois d'une obscurité impénétrable; mais des sentiments vifs et généreux, la puissance réunie de la pensée et de la magie du style émeuvent et enchaînent l'ame du lecteur. On pourrait citer les lamentations sur Venise, les rêveries qu'excitent dans le cœur du poète la tombe de Pétrarque, l'hommage qu'il rend au Tasse, au Dante, à l'Arioste, à tous les grands poètes de l'Italie, son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'art dans Florence et dans Rome, le contraste de la sanglante bataille dont Thrasymène fut témoin, et du paysage charmant qu'offre aujourd'hui ce lac argenté, les horreurs de la cascade de Vélino, l'imposante énumération des montagnes qu'a visitées le pélerin, la description des grands monuments et des ruines de là ville éternelle, l'apostrophe terrible et pathétique à Némésis, près du temple des Furies, l'éloge fu-

nèbre de la princesse Charlotte, et ses adieux solennels à l'Océan; enfin la plus grande partie de ce chant est bien digne de l'enthousiasme qu'il a excité en Angleterre. Mais c'est surtout quand le noble pélerin s'approche de la ville éternelle que l'on s'attend à de solennelles révélations de sa muse. Ici chaque pierre est un monument. Ce qui n'est plus que ruine est aussi sublime que ce qui a résisté aux ravages des siècles pour attester les grandes destinées du peuple-roi. La Grèce elle-même avec toutes ses graces naturelles et le cortége de ses illustrations le cède en majesté à ce qui reste de Rome antique; son nom règne encore au loin sur les esprits des hommes, et à l'aspect de ses augustes remparts, l'ame la plus froide éprouve « un sentiment romain »; c'est ici qu'elle conçoit le patriotisme converti en passion, et le génie lui-même moins fier de sa gloire individuelle que de sa patrie. Quand à ce premier enthousiasme succède la tristesse qui fait naître l'aspect de cette reine déchue, il y a encore de grandes pensées dans cette nouvelle émotion. En errant parmi ces décombres sacrés, on sent que la langue des hommes n'a pas de paroles assez imposantes pour exprimer le deuil du Capitole. Les gigantesques images qu'évoque le poète n'ont rien d'exagéré. Sa poésie est en harmonie avec le sublime spectacle qui l'entoure: C'est une in-

telligence supérieure qui récite l'hymne des douleurs de Rome :

« La Niobé des nations est devant vous privée de ses enfants et de ses couronnes, sans voix pour dire ses infortunes ! Ses mains flétries portent une urne vide dont la poussière sacrée est dispersée depuis long-temps. Le monument de Scipion ne contient plus ses cendres. Oui, les mausolées ne sont plus la demeure des héros. Peux-tu couler, antique fleuve du Tibre, près de ces déserts de marbre ; soulève tes flots jaunâtres pour en couvrir comme d'un manteau les affronts de Rome ! »

Ici se termine la série des principaux ouvrages sur lesquels est fondée la renommée de lord Byron en Angleterre et en Europe. Ceux que nous allons examiner sont le résultat d'un autre système, d'une autre direction de sentiments et d'idées. Quelques reproches que le goût et la morale puissent adresser aux premières créations de sa muse, il y a tant d'éclat et de force dans ses rêveries les plus irrégulières, tant de solennité dans ses plaintes contre le sort et la société, qu'on ne désespérait pas de le voir enfin revenir à des principes plus purs, à des croyances plus consolantes.

His form had not yet lost
All his original brightness, nor appeared
Less than archangel ruined.
(Milton, Paradise Lost.)

« Son aspect n'avait pas encore perdu toute sa « splendeur divine, il était encore un archange, « quoique déchu. »

Son scepticisme n'était point la froide raillerie de Beppo et de don Juan. Il n'y a ni philosophie, ni charité, disions-nous avec ses admirateurs, dans ces condamnations amères et sans appel qu'on prodigue si souvent à la disposition involontaire d'une ame qui flotte dans le doute. Hélas! les ombres et les spectres qui assiégent l'imagination de Byron n'ont-ils donc jamais troublé la nôtre? Ne soyons pas aveugles aux éclairs fréquents qui percent les ténèbres dont il est entouré. Reconnaissons que la sublime tristesse que lui inspirent les mystères de l'existence mortelle, est toujours mêlée à un désir de l'immortalité et exprimée dans un langage digne du ciel (1).

---

(1) Notice de la II[e] édit. de cette traduction. Nous reproduirons ici les vers de M. de la Martine. Ce jeune poète qui a eu aussi des jours de doute comme le prouve sa méditation *du Désespoir*, a imité souvent avec bonheur la manière et des passages de lord Byron. On reconnaîtra aussi des vers de Milton cités tout à l'heure. C'est à l'auteur de Childe-Harold que M. de la Martine adresse cette apostrophe:

> Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
> Esprit mystérieux, mortel, ange, démon,
> Qui que tu sois, Byron, bon ou mauvais génie,
> J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,

Mais il semblerait que le noble poète se lasse de la dignité de sa muse et de ses éloquentes douleurs. Dans les ouvrages sérieux qui ont succédé

Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents,
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents.
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine:
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut comme toi que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage;
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme;
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers, de sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par les tempêtes il s'endort dans sa joie.
Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts,
Le mal est ton spectacle et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme;
Et ton ame y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu:
Comme lui maintenant régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres.
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.
. . . .
. . . .
Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et prenant vers le jour un lumineux essor,

à l'Odyssée de Childe-Harold, il cesse de prêter ses propres sentiments à son héros; ce n'est plus que, dans le satirique badinage auquel s'exerce sa verve facile, qu'on retrouve encore son individualité: et là, le rêveur Harold a pris le masque d'Aristophane, livrant à la dérision Socrate aussi bien que les sophistes. S'il revêt parfois ses lugubres attributs, il en fait un costume de carnaval; s'il tire encore de sa lyre de pathétiques accords, il les interrompt tout à coup par des airs de parodie. Plaignons-le de ne pouvoir dire, avec la candeur de Corinne: Je n'ai jamais donné un ridicule à la plus petite vertu.

Plaignons-le d'avoir dédaigné la gloire sans re-

Parmi les chœurs sacrés tu t'asséyais encor;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords ne raviraient les cieux!
Courage! enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine!
Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse au fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas,
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer.
(Médit. poétiques.)

proche de son rival sir W. Scott, qui, dans ses poëmes, comme dans ses romans, est à la fois écrivain moral et grand écrivain.

La rivalité de ces deux princes de la littérature anglaise moderne a souvent inspiré aux critiques des parallèles qui sont plutôt des oppositions. Comme nous l'avons déja remarqué, dans les poëmes de lord Byron, le poète paraît toujours, et partout avec ses pensées, son caractère individuel; tout est chez lui déclamation, réflexion spontanée.

Dans sir W. Scott (1), le poète disparaît complètement derrière les héros et les évènements.

Dans le premier un seul et même caractère revient sans cesse quoique la draperie soit changée; et l'action peu importante est subordonnée au caractère. Dans l'autre, les caractères sont diversifiés, l'action marche avec rapidité, mais avec ordre.

Sir W. Scott aime à multiplier les héros, les images, et à les grouper avec art pour produire des effets analogues à ceux de la peinture; lord Byron ne cherche que la simplicité et l'unité d'une

---

(1) Nous ne citons ici que W. Scott. poète; car s'il entrait en lice avec le cortége des héros célébrés dans sa prose, quel rival, je ne dis pas en Angleterre mais en Europe, oserait se mesurer à un si terrible jouteur?

création isolée; ses héros sont seuls sur un piédestal, déployant leur force surnaturelle ou l'énergique et calme repos de leur douleur.

L'artiste qui voudrait reproduire la poésie de Scott serait donc obligé d'avoir recours à la magie du pinceau; et, comme Moore l'a dit, le premier je crois, de lord Byron, l'artiste qui voudrait emprunter les figures de ses sombres histoires, devrait s'armer du ciseau du sculpteur ou les jeter en bronze.

Lord Byron aime surtout à analyser l'ame de ses acteurs, et Scott, plus minutieux dans les costumes, laisse ses héros dévoiler eux-mêmes leur ame, ou se contente de les faire agir dans des évènements réels.

Scott compte beaucoup sur le choix de son sujet; Byron ne compte que sur lui-même.

Dans les descriptions Byron est plus passionné; Scott plus pittoresque.

La poésie de Byron comme celle de Scott ressemble à une improvisation; mais on dirait que Byron improvise à la fois et son sujet et ses vers, tandis que Scott s'est d'abord imposé un plan.

Aussi y a-t-il dans Byron plus de désordre et d'obscurité mais plus d'inspiration, plus de profondeur, plus de force, et dans Scott moins d'exagération, et moins de vague, plus d'ensemble, de suite, de clarté et de symétrie. Il semble que

l'un n'a produit que des ébauches, ou des fragments; les poëmes nationaux de l'autre sont déja, comme ses romans, des narrations historiques, mais parées de ces brillantes couleurs que le génie seul peut donner à la réalité (1).

Que ne pouvons-nous du moins, pour le bonheur de lord Byron, trouvant un rapprochement plus facile entre son existence privée et celle du barde d'Écosse, décrire ses tranquilles loisirs dans l'antique manoir de ses pères, où son cœur ne jouirait pas moins des douceurs de la vie domestique, que du bruit de sa renommée! C'est toujours dans l'exil que sa muse est condamnée à chercher ses inspirations. Après la publication du dernier chant de Childe-Harold, Venise et ses environs ont été pendant plus de deux années l'asyle de son choix. Sa demeure était une vieille abbaye entourée d'arbres sombres et sublimes. Il allait assez souvent le soir à l'Opéra; lord Byron trouvait une ravissante poésie dans l'heureuse alliance de la musique et de la langue italienne. Il aimait aussi à parcourir silencieusement les lagunes dans une gondole, où il excitait les rameurs à répéter encore les chants presque oubliés du Tasse et de l'Arioste. Cependant, la Rome de

(1) On retrouvera dans la biographie de sir W. Scott. (éd. in 8°) ce contraste mieux développé peut-être.

l'Océan paraissait peu convenable à ses habitudes; passionné comme Alfieri pour l'exercice du cheval, c'est un besoin pour lui de s'y livrer chaque jour. Heureusement il existe près de Venise un terrain sablonneux de peu d'étendue, où lord Byron dressait ses chevaux; les Venitiens peu accoutumés à ce spectacle allaient souvent admirer son adresse. Le poète s'était aussi acquis des titres à leur reconnaissance; on raconte qu'un gondolier eut le malheur de voir sa maison devenir la proie d'une incendie. Lord Byron s'empressa d'acheter le terrain. Une habitation plus commode que la première y fut bâtie par ses ordres en peu de temps, et il fit dire au gondolier qu'il pouvait retourner chez lui.

On prétend aussi qu'une jeune fille désolée de ne pouvoir s'unir à celui qu'elle aimait, faute d'une dot, trouva dans le noble étranger un bienfaiteur désintéressé. Nous placerons ici un trait du même genre qui nous a été attesté en Angleterre, et que nous nous ferons un plaisir et un devoir d'opposer aux absurdes accusations dont on a essayé de noircir son caractère à Venise comme ailleurs. Lord Byron, très-aimable et très-gai avec ses amis, évite autant qu'il peut de nouvelles liaisons, et n'est pas toujours prêt à satisfaire une indiscrète curiosité.

Le dépit de ses compatriotes qui n'ont pu par-

venir à être introduits chez lui, a seul répandu les fables de ses goûts dépravés. Lord Byron a pu être parfois ce que les Anglais appellent un homme *excentrique* (un homme fantasque et original); mais fallait-il en faire un ogre cruel, comme on a souvent voulu le représenter à l'Europe?

Peu de temps avant son mariage, une jeune personne douée de quelque mérite littéraire, se trouva dans un embarras pécuniaire par suite des malheurs de sa famille. Privée peu à peu de ses dernières ressources, réduite à offrir vainement son manuscrit à des libraires qui demandaient des garanties de succès, elle se décida à s'adresser à lord Byron pour obtenir sa souscription et l'appui de son crédit. Elle ne le connaissait que par ses ouvrages; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle s'était formé de son caractère une toute autre idée que celle qu'ils semblent en donner au commun des lecteurs. Elle entra chez lui persuadée qu'il était aussi affable que généreux. Son imagination l'avait mieux deviné que la crédulité malicieuse du monde. Elle lui expose simplement les motifs qui l'amènent, et demande sa souscription dont le prix doit sauver du besoin des parents respectables.

Lord Byron a la délicatesse d'interrompre ce pénible récit et d'y substituer un autre sujet

d'entretien; pendant que la jeune personne s'abandonne au plaisir de l'écouter, il écrit négligemment un billet, le plie et le lui présente : Voilà ma souscription, dit-il; mais malgré tous les vœux que je fais pour vos succès, permettez-moi de vous dire qu'il ne convient peut-être pas que je vous aide trop activement à vous donner des souscripteurs. Nous sommes jeunes vous et moi.... Le monde est enclin à mal dire. Je craindrais de vous faire tort plutôt que de vous servir.

Quand après avoir quitté sa seigneurie, la jeune personne ouvrit le billet, elle reconnut que c'était un mandat de cinquante livres sterling sur son banqnier.

On sait aussi que plusieurs des ouvrages de lord Byron ont été libéralement donnés par lui à ses amis; or, ses vers se paient jusqu'à une guinée la pièce, et tel de ses poëmes a été à la vingtième édition.

Malheureusement Beppo et don Juan sont venus servir de nouveau texte aux calomniateurs de la morale et de la vie privée du poète.

Beppo seul n'est certes pas un délit bien grave. Le fond léger de ce conte est brodé avec une heureuse facilité, et quelques traits satiriques y rappellent l'ingénieuse malice de Prior et de Peter Pindar. Le charme du style, complètement

évaporé dans la traduction, consiste dans l'aisance, et le naturel.

Le ton frivole de la conversation familière y est conservé malgré la mesure de la versification. Dans la correspondance *de la famille Fudge*, Thomas Moore a réussi dans un genre analogue; et il est vrai de dire qu'il a moins respecté les lois de la bienséance et surtout celles de l'hospitalité que lord Byron.

Mais c'est surtout don Juan qui a fait fulminer l'anathême contre le noble poète. Il n'a pu s'empêcher de déplorer lui-même, dans le premier chant, la perte de ses illusions.

CCIV.

« C'en est fait! c'en est fait, je ne sentirai plus « cette rosée vivifiante qui entretient ces émo- « tions toujours nouvelles dont la source est dans « nos cœurs, trésor semblable à celui que l'abeille « porte dans son sein. Malheureux! il était en « ton pouvoir de doubler même la suavité d'une « fleur. »

CCXV.

« C'en est fait! C'en est fait! o mon cœur tu « ne peux plus être mon seul univers, toi qui « étais mon unique bien, te voilà comme séparé « de moi, tu ne saurais plus suffire à ma félicité

« ou à mon malheur; l'illusion s'est évanouie pour « toujours. Tu es devenu insensible, je crois, mais « pas plus mauvais pour cela, et à ta place, j'ai « acquis une dose de jugement, quoique Dieu « seul sache comment le jugement a pu trouver à « se loger chez moi.

CCXVI.

« Mes jours d'amour sont finis; les charmes des « jeunes beautés, ceux d'une épouse ne m'abu- « seront plus, encore moins ceux d'une veuve! il « faut changer de vie; plus d'espérance crédule... « plus d'ambition!......

« A quoi aboutit la gloire? à nous faire remplir « une page incertaine! Les uns la comparent à « l'action de gravir une colline dont le sommet « est perdu dans les vapeurs comme celui de tous « les monts. Les hommes parlent, écrivent, prê- « chent; les héros tuent, les poètes consument leur « lampe nocturne; et pourquoi? pour obtenir, « quand ils ne seront plus que poussière, un nom, « un mauvais portrait ou un buste pire encore. »

C'est évidemment sur les contes philosophiques de Voltaire que ce nouveau poëme est modelé. On peut dire que, jusqu'ici, lord Byron avait plutôt considéré les hommes à travers le même prisme que Rousseau. Quelles qu'aient été les erreurs de l'auteur d'Émile, ses vues de la nature

humaine sont le plus souvent justes et profondes. Il ne cherchait point, comme le philosophe de Ferney, à combattre sa sensibilité, mais il préférait souffrir jusqu'à la fin en se consolant des peines auxquelles le condamnait son génie par les inspirations généreuses dont s'enivrait son ame. Ses sublimes rêveries étaient de véritables révélations du beau idéal, et s'il fut appelé sophiste, c'est que, dans l'application de ses principes, il oubliait que la pureté des sentiments qu'il exprimait n'était point faite pour les passions grossières de la société.

Voltaire vit le monde tel qu'il était, avec ses éléments de discorde, ses vices et sa misère mal fardée; son cynisme se consola, en riant, de sa laideur. La philosophie de Candide ne flatte aucune passion, ne conduit à aucune immoralité positive; elle excite seulement l'homme au mépris de tout ce qu'il doit à ses semblables; elle n'inspire point l'orgueil, mais elle anéantit tout respect pour l'espèce humaine.

Lord Byron semble, en adoptant ces principes, avoir pris en même temps des leçons du démon de Fauste, le satirique Méphistophelés. On découvre dans les scènes de don Juan un singulier mélange d'enthousiasme et de dérision, de légéreté et de sentiment, de tendresse passionnée et de froide indifférence; et cette alliance ne sert

qu'à faire mieux ressortir le ridicule qu'il veut donner à l'enthousiasme, au sentiment, et aux tendres affections. Avec lui la moquerie est une arme doublement empoisonnée.

Amour, patriotisme, valeur, dévouement, ambition, constance; tout n'est plus qu'illusions, et folie de dupes, dit Jeffrey, dont nous adoptons à peu près les expressions (1); on dirait que la seule existence désirable est celle qui consiste en une alternative de périls pour exciter les sens, et de banquets et d'intrigues, pour les flatter de nouveau.

« Si cette doctrine se montrait seule sans ses exemples, elle révolterait plus qu'elle ne séduirait. Mais l'auteur a le don malheureux de personnifier toutes les consolantes et nobles illusions, avec tant de grace, de force et de vérité, qu'il est impossible de ne pas supposer d'abord qu'il y croit lui-même; mais soudain il se dépouille de ce caractère d'emprunt; et, un moment après nous avoir émus et exaltés, il recommence sa moquerie sur tout ce qu'il y a de sérieux et de sublime, et nous abandonne avec une plaisanterie grossière, avec un froid sarcasme et une personnalité cruelle, comme pour nous démontrer, par son propre exemple, comment il est possible

(1) Num. 72.

d'éprouver ou de feindre les beaux et grands sentiments, sans y avoir foi, et sans les respecter.

« Telle est la scène où le jeune Juan se cache dans le lit de dona Julia et qui finit par « le débordement de paroles éloquentes » avec lequel la femme coupable repousse avec audace les trop justes soupçons de son époux. Toute cette scène est comique, sinon décente: mais quand le poète fait ensuite adresser par cette femme sans pudeur à son jeune amant, une épître brûlante d'un pur et fidèle amour, il profane l'éloquence sacrée du cœur en l'associant indirectement à une impudique passion. De même la sublime et terrible description du naufrage est étrangement interrompue par des traits de bouffonnerie triviale. Nous passons des gémissements d'un père sur son fils mourant de faim, à la demande que fait Juan d'une patte de son chien (1). L'ode si belle sur la liberté des Grecs est suivie d'une suite de stances sans goût; et à la mort touchante d'Haïdée succèdent de joyeuses scènes d'intrigue et de mascarades dans le sérail.

« Tous nos bons sentiments ne sont donc excités que pour nous accoutumer à leur prompte et

(1) Ce qu'il y a de bizarre, c'est que l'histoire du naufrage et du chien est presque littéralement copiée d'une semblable aventure de l'amiral Byron, grand père de l'auteur.

complète extinction, et nous sommes sans cesse ramenés à la doctrine matérielle de l'ouvrage : l'absence de la fidélité dans les femmes, ou de l'honneur dans l'homme, et la folie de chercher dans les autres de telles vertus, ou de les cultiver pour un monde qui ne les mérite pas. Le tout est disposé avec tant d'esprit et de connaissance du cœur humain, que la leçon est rendue aussi agréable que le système plausible; ce qui pourrait servir d'antidote a été prévu et présenté d'avance sous les formes les plus séduisantes; mais avec de telles associations, que l'efficacité en est neutralisée, ou tourne au profit du poison. »

Osons le dire, cette guerre faite à l'enthousiasme n'a rien d'honorable pour le génie. Lord Byron ne l'aurait-il pas soupçonné lui-même en publiant don Juan sans y mettre son nom? Ce n'était se cacher qu'à demi; de continuelles allusions aux évènements de sa vie et à l'histoire de sa famille, auraient trahi le poète quand on ne l'aurait pas reconnu dans les sublimes horreurs du naufrage, comme dans les traits plus gracieux de son pinceau. Quelques digressions, d'une philosophie originale et gaie, font aussi regretter vivement que lord Byron ne s'en soit pas tenu au ton léger d'un badinage dicté par le bon goût et par

une ingénieuse malice, au lieu d'effrayer les lecteurs par son scepticisme sans pitié, tel qu'un démon riant des rêves sublimes de la vertu.

Don Juan doit voyager pendant douze chants. Le héros est jeune encore, il peut se corriger et faire amende honorable; ce ne serait qu'une contradiction nouvelle dans les principes de l'auteur. Lord Byron n'a pas été plus d'accord avec lui-même en opinions littéraires : la dispute avec le révérend docteur Bowles est une lance rompue en faveur, non-seulement de la morale, mais encore des doctrines classiques dont Pope fut le champion, en Angleterre, dans le siècle dernier :

« Comment Socrate fut-il le plus grand des « hommes? par sa morale. Qu'est-ce qui a prouvé « que Jésus-Christ était le fils de Dieu? ses divins « préceptes autant que ses miracles! »

Plus loin il ajoute :

« La populace de nos poètes modernes demande « l'ostracisme de Pope, parce qu'ils sont fatigués, « comme l'Athénien, de l'entendre appeller le « juste. Ils combattent aussi pour la vie; car, si « Pope se maintient à son rang, ils retomberont « au leur. Ils ont élevé une mosquée à côté d'un « temple grec de la plus belle architecture; et « plus barbares que les barbares qui me fournis- « sent cette figure, ils ne seront pas contents de

« leur édifice grotesque, qu'ils n'aient détruit le « majestueux monument qui les couvre de honte.

« On me dira que j'ai marqué dans les rangs « de ces barbares : cela est vrai, et j'en rougis. « On m'a vu parmi ceux qui ont bâti cette tour « de Babel, suivie d'une confusion de langues ; « mais je n'ai jamais été de ces destructeurs ja- « loux du temple classique de notre prédéces- « seur.... »

La lettre sur Pope servit en quelque sorte de transition entre les premiers ouvrages de Byron et ses tragédies fondées sur le système des unités. Cette nouvelle levée de bouclier en faveur d'Aristote dans la langue de Shakspeare n'a pas été aussi heureuse qu'elle aurait pu l'être. On pourrait comparer le poète à ces danseurs de Masulipatam (1) dont parle Moore, qui dansent avec des chaînes; ou, pour emprunter de Jeffrey une comparaison plus noble, à un chevalier qui se dépouillerait de ses armes habituelles (2). Amadis lui-même, quand il abandonnait son épée enchantée et son casque à l'épreuve, était un mortel encore plein de force, mais non plus en état de combattre les géants et les dragons; lord Byron, sans les attributs tour à tour gracieux et terribles de

(1) Lalla, Roukh.
(2) Éd. Rev. jul. 1821

sa muse, est encore un écrivain habile et exercé, mais il n'a plus la même chaleur, ni la même force.

Le souvenir de la «Venise Sauvée» que rappelle «le Doge», fait regretter que lord Byron n'ait pas voulu surpasser Otway dans l'emploi des passions, comme il l'a surpassé dans la vigueur du style et la conduite du drame. Malheureusement aussi, malgré l'authenticité historique du fait, il y a au théâtre quelque chose de choquant dans la disproportion de l'injure et de la vengeance. On a critiqué la candeur d'Angiolina comme une froide vertu et l'amour raisonnable du doge comme ridicule. Il existe cependant une heureuse opposition entre cette épouse si jeune, si pure, si calme, et le vieillard dont le sang presque épuisé pour sa patrie et la gloire a retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse quand il croit son honneur blessé. Il y a quelque chose de touchant et d'honorable pour la nature humaine dans le noble sentiment qui consacre le nœud des deux époux : aucune jalousie ne s'est mêlée au ressentiment du doge, il ne s'attend pas à trouver l'exaltation de l'amour dans la compagne qui l'aime plutôt d'une tendresse filiale; mais il trouve en elle ce qui plaît davantage à sa grande ame : l'inébranlable confiance de celle dont l'innocence est si pure qu'elle peut à peine croire à l'existence du crime. Il goûte tout le charme que

la reconnaissance, le respect et un vertueux attachement peuvent donner aux épanchements d'une femme aimable, modeste et pieuse.

Marino Falieri n'avait point été destiné au théâtre; peut-être si l'auteur n'avait pas cru au-dessous de lui de se soumettre au jugement d'un public, dont la partialité, il est vrai, est une terrible chance, il aurait rendu son sujet plus dramatique et par conséquent sa pièce meilleure. Cette considération n'arrêta pas les spéculations du directeur de Drury-Lane, qui, en trois jours mutila le pauvre Doge, distribua les rôles à sa troupe, et traduisit le poète devant le tribunal qu'il avait déclaré incompétent. L'utile précaution des billets donnés qu'on emploie à Bowstreet et à Covent-Garden, comme dans la rue Richelieu, pour assurer les succès, fut négligée, et la cabale malveillante qui, comme toute faction, a toujours de son côté la force de l'audace, avait de plus, cette fois, l'avantage du nombre. La porte assiégée de bonne heure s'ouvrit au torrent indompté de la foule anglaise, bien différente de cette foule parisienne dont des gendarmes dirigent si paisiblement le cours. La pièce fut jugée froide par un auditoire accoutumé au désordre pompeux et animé des jeux de la Melpomène britannique. Mais le mot magique de liberté, les principes républicains du Doge et des conspirateurs exprimés en

beaux vers par lord Byron, exercèrent leur influence ordinaire. L'opposition n'eut que la voix d'un sifflet isolé. Les représentations auraient continué, les acteurs auraient mieux compris et mieux su leur rôle ; l'enthousiasme eût peut-être succédé à la satisfaction, mais l'éditeur, M. Murray porta sa plainte aux tribunaux, et obtint gain de cause contre ceux qui avaient voulu faire de lord Byron un auteur dramatique malgré lui et malgré les unités (1).

Avec le Doge de Venise, lord Byron publia la prophétie du Dante, espèce de *Messénienne*, sur les malheurs de l'Italie; composition riche de nobles sentiments et d'une belle poésie, à laquelle nuit l'obscurité de quelques passages.

Les nouvelles tragédies du noble poète parurent avec une protestation réitérée en faveur des règles du drame classique, qui, selon lui, sont

---

(1) Le Doge a paru depuis sur le Théâtre-Français; l'auteur de cette imitation rima, dit-on, sa pièce avec une promptitude extraordinaire, et il aurait du compter moins sur le luxe des décorations et davantage sur son style, en s'adressant à un parterre éclairé comme celui de Paris.

Le public de la porte St.-Martin a vu aussi le Doge habillé en prose, mais écourté par la police; et la cabale des auteurs en titre conspira de toute la force de ses sifflets contre Falieri considéré comme un usurpateur, parce que ceux qui l'avaient introduit n'étaient pas associés à leur monopole.

adoptées par la littérature des nations les plus civilisées. L'attaque était trop directe pour que l'orgueil de l'Angleterre ne se révoltât pas contre une opinion qui compromettait sa dignité, comme nation, et la gloire de sa littérature dramatique. Les critiques dont ces pièces furent l'objet attestent le ressentiment de cet outrage. Nous devons cependant souscrire à l'arrêt qui condamne les deux Foscari comme une tragédie faible d'intérêt, et dont les incidents sont peu naturels, en dépit de la vérité historique. Aucun des personnages n'est animé de ces passions exaltées qui remuent puissamment celles d'une assemblée. Le vieux doge à un beau caractère, mais sa force n'est guère qu'une force d'inertie; le jeune Foscari, dont le supplice nous révolte, ose à peine se plaindre; Loredano poursuit trop tranquillement le cours de sa vengeance, et son confident Roderigo reste à peu près nul.

Marina seule serait tragique par son noble dévouement digne de Rome et de Sparte; mais elle est réduite à de vaines imprécations quand la vengeance des Dix est accomplie. Il est inutile de dire que quelques belles scènes et quelques passages pleins d'éclat revèlent le poète. Nous ne citerons que celui où Marina cherche à réconcilier son époux avec l'idée de l'exil, en lui rappelant que Venise fut fondée par des bannis.... Venise

indigne de tant de regrets! Toute la pièce semble avoir été faite pour M[me] de Staël, qui eût compris tout le désespoir du jeune Foscari. C'est elle qui a dit:

« On s'étonnera peut-être que je compare l'exil « à la mort; mais de grands hommes de l'antiquité « et des temps modernes ont succombé à cette « peine. On rencontre plus de braves contre l'échaf- « faud, que contre la perte de sa patrie (1). »

La critique s'est montrée moins sévère pour Sardanapale. « C'est, dit la Revue d'Édimbourg, « une œuvre de génie. » Si l'héroïne a plusieurs traits de ressemblance avec les Médora et les Gulnare, le héros est devenu entre les mains de lord Byron un caractère neuf; il exprime, il est vrai, le mépris de la guerre, de la gloire, des prêtres et d'une morale régulière, comme les autres héros de ses poëmes; mais il n'a point de misanthropie, et très peu d'orgueil. C'est un voluptueux vraiment aimable. Dans la conception de son caractère, l'auteur a sagement consulté la nature et l'imagination plutôt que l'histoire. Son Sardanapale n'est point un efféminé, un débauché épuisé, esclave de l'indolence et du vice: c'est un ami zélé des plaisirs, un roi épicurien, se li-

(1) Dix années d'exil.

vrant sans réserve à tout ce qui flatte ses sens, mais son ame est si rassasiée de voluptés, que la peine et le péril, lorsqu'ils arrivent imprévus, ne lui causent ni inquiétude ni terreur. Il va du banquet au combat, comme il irait à une autre fête, paré par les graces, avec la jeunesse, la gaieté et l'amour pour ses guides. Il joue avec Bellonne comme avec une maîtresse; le bouclier ou le miroir conviennent également à ses mains. Que la fortune soit contraire ou propice, son ame sourit en se plaçant au-dessus de la destinée. Il jouit de la vie, en un mot, et triomphe dans la mort. La philosophie épicurienne de Sardanapale contraste avec le stoïcisme de son confident Salamène; mais le charme principal et la divinité de la pièce, c'est Myrrha, cette esclave ionienne si belle, si héroïque, si dévouée, honteuse d'aimer un roi barbare, et usant de toute son influence pour l'ennoblir autant que pour le rendre heureux. Ses paroles sont celles qui conviennent à une esclave grecque dont la fierté n'oublie pas ce que sa situation a d'humiliant. Le souvenir de son état et la conscience du sentiment qu'elle regarde comme une passion qui la dégrade, tempèrent chez elle son amour pour la liberté et son mépris de la mort qu'elle cherche à faire partager à Sardanapale.

Les tragédies de lord Byron ne suscitèrent que

des questions de critique littéraire; mais le mystère de Caïn devint un sujet de scandale exploité à l'envi par tous ceux qui s'étaient crus désignés dans la lettre à Murray, comme faisant partie de la grande coterie des tartuffes religieux, moralistes ou politiques. Les théologiens d'Oxford et de Cambridge crièrent au manichéen et à l'athée; les apôtres de la morale, à l'inceste.

Le noble lord osait, comme Milton, mettre en scène les anges, Satan et la première famille du monde! Il méritait la mort, comme le fils d'Abinadab pour avoir touché à l'arche sainte. Les rabbins avaient prouvé que la femme de Caïn était la sœur jumelle d'Abel; lord Byron affectait de croire qu'Adah, au contraire, avait été la sœur jumelle du fratricide. Des menaces anonymes furent adressées à M. Murray; et un libraire ayant publié une contrefaçon de Caïn, l'éditeur porta vainement sa plainte à la cour de chancellerie. Le lord chancelier déclara que le livre n'était pas de nature à être protégé par la loi. Graces à cette législation absurde (1), *le poison* put circuler au loin et fut mis à la portée de tout le monde par la modicité du prix.

---

(1) Don Juan, Wat Tyler de Southey, etc., ont été de même mis *hors la loi*. J'ai examiné plus au long cette question de propriété littéraire dans *la Relation de mon voyage en Angleterre et en Écosse*.

On pourrait définir « Caïn » une théorie dialoguée de *l'origine du mal.* Ce mystère est donc à peu près tout méthaphysique. Il est certain que la plupart des arguments de Lucifer et de Caïn contre la bonté ou le pouvoir de la Providence restent sans réponse. Lord Byron dit qu'il ne pouvait faire parler Lucifer comme un ministre en chaire. Soit; mais il manque parmi les interlocuteurs un ange *théologien* pour éclaircir sinon pour résoudre la question. Le troisième acte seul émeut vivement par la catastrophe amenée avec un talent admirable. C'est donc le seul acte qui soit vraiment dramatique. Le sombre caractère de Caïn est une grande conception. Son mécontentement, sa farouche et orgueilleuse inquiétude, vont au-devant de chaque sophisme du tentateur : Lucifer n'est guère que le démon personnifié de sa propre imagination. Ce ne sont point des causes accidentelles qui poussent Caïn au blasphème et au meurtre : son crime est le fatal résultat de cette espèce de maladie morale, de cette soif de science devenue une passion, qui fait délirer son ame et lui inspire le mépris du bonheur.

Les beautés de détails sont en grand nombre dans ce « mystère ». La première entrevue de Lucifer et de son disciple est sublime : il n'est pas de tableau plus touchant que celui où Caïn et Adam s'approchent de leur enfant endormi.

La jeune fille de lord Byron, privée peut-être à jamais de voir son père, lira un jour cette scène en versant des larmes.

Une note très-remarquable fait partie du volume que nous venons d'examiner. Lord Byron y répond aux attaques de Southey qui, dans la préface de son dernier poëme, désigne, sous le titre *d'École Satanique*, l'école de lord Byron, de Shelly et de tous les écrivains qui partagent leurs principes. Il nous semble que de part et d'autre cette inimitié a été poussée trop loin. Jusqu'ici lord Byron ne s'était guère servi que des armes du ridicule contre le Lauréat; mais cette fois, il repousse sérieusement sa dénonciation, et accusé d'être un *révolutionnaire*, il en vient à un acte de foi politique.

« M. Southey, dans sa pieuse préface d'un poëme
« dont le blasphème n'est pas moins innocent que
« la sédition de Wat Tyler, parce qu'il est aussi
« absurde que cette *sincère* production; M. Sou-
« they invite la législature *à y faire bien attention*,
« puisque la tolérance accordée à des écrits tels
« que ceux de *l'École Satanique*, conduisit à la
« révolution française. Cela est faux, et M. Southey
« le sait bien. Tous les écrivains qui osèrent être
« libres éprouvèrent des persécutions. Voltaire et
« Rousseau furent exilés; Marmontel et Diderot,
« envoyés à la Bastille; et une guerre perpétuelle

« fut déclarée à tous les philosophes par l'autorité « existante. En second lieu, la révolution française « ne fut causée par aucun écrit. Elle aurait éclaté « quand même aucun des écrivains que Southey « cite n'eût existé. C'est la mode d'attribuer tout à « la révolution française, et la révolution française « à tout autre cause que la réelle. Cette cause est « évidente.... Le gouvernement exigeait trop et « le peuple ne pouvait ni donner ni supporter « davantage.

« Et la révolution anglaise... la première, veux-je « dire, par qui fut-elle occasionée? Les puritains « étaient certes aussi moraux que Wesley (1) ou que « son biographe. — Les actes... les actes seuls des « gouvernements et non les écrits qui les ont combattus, voilà ce qui a causé les révolutions passées, « voilà ce qui mènera aux révolutions futures.

« Je regarde une seconde révolution comme « inévitable, quoique je ne sois point *révolutionnaire*. Je désire que la constitution anglaise soit « modifiée, mais non détruite; né aristocrate et « naturellement aristocrate par caractère, avec la « plus grande partie de ma fortune actuelle sur les « fonds publics, qu'aurais-je à gagner par une révolution! Peut-être ai-je plus à perdre que M. Southey avec toutes ses places, ses bénéfices de

(1) Vie de Wesley le méthodiste, par Southey.

« panégyriste et son droit d'injurier, par-dessus « le marché. Mais une révolution est inévitable, « je le répète. Le gouvernement peut se glorifier « de la répression de quelques petits tumultes : ce « ne sont que quelques vagues repoussées et bri- « sées sur le rivage ; tandis que la grande inonda- « tion s'avance et ne cesse de gagner du terrain. « M. Southey nous accuse d'attaquer la religion « du pays ; et lui, la soutient-il en écrivant ses Vies « de Wesley ? Un culte n'est détruit que par un « autre. Jamais il n'y eut, il n'y aura jamais un « pays sans religion. On nous citera encore la « France : mais ce ne furent que Paris et une fac- « tion frénétique qui maintinrent un moment le « dogme absurde de la théophilanthropie. L'église « d'Angleterre, si elle est renversée, le sera par les « sectaires et non par les sceptiques. Les peuples « sont trop sages, trop instruits, trop certains de « leur importance immense dans l'espace, pour se « soumettre à l'impiété du doute. Il peut bien exis- « ter quelques spéculateurs sans foi ; mais ils sont « en petit nombre, et leurs opinions sans enthou- « siasme, sans appel aux passions, ne sauraient « gagner des prosélytes, à moins qu'ils ne soient « persécutés ; car voilà le moyen d'augmenter « toutes les sectes. »

Il nous semble, pour répondre à ce qui nous touche de près dans ce manifeste, que lord Byron

exagère la persécution dont les philosophes furent l'objet avant la révolution : la cour les a plutôt *boudés* quelquefois que persécutés constamment. Quant à la cause de la révolution, certes les écrits seuls ne l'ont pas faite; mais n'y ont-ils pas contribué? Lord Byron n'a-t-il pas écrit lui-même en parlant de Voltaire et de Rousseau, qu'ils ont ébranlé les trônes (1). Et n'est-il pas toujours vrai, malheureusement, que les principes de la raison et de la justice, proclamés d'abord par les hommes de bien, deviennent des armes fatales tournées contre eux-mêmes quand les factieux s'en emparent? Pour ce qui regarde la révolution anglaise, annoncée ici comme inévitable, malheur à la patrie du noble lord si ce sont les radicaux et non les whigs qui la font! On remarque avec plaisir dans un autre passage de la même déclaration, que le poète proteste qu'il n'a point eu part aux notes de *la reine Mab*, et qu'il est loin d'approuver les doctrines d'athéisme qu'elles contiennent. Son admiration pour Shelley n'a pour objet que sa poésie, et il faut convenir que le style à la fois nerveux et brillant de *la reine Mab* et des ouvrages plus récents du même auteur, méritait une muse moins

(1) Childe-Harold, ch. III, st. CXVII.

irréligieuse. Shelley avait été rejoindre lord Byron à Pise où celui-ci fixa pendant quelque temps son séjour en quittant Venise. C'est là qu'ils formèrent une espèce de société littéraire à laquelle L. Hunt, l'auteur de Françoise de Rimini, est associé comme membre non résident.

Hunt s'est chargé de la rédaction du journal de cette espèce d'académie, intitulé le Libéral. Mais Shelley n'a pas même pu en voir paraître le premier cahier, ayant péri l'été dernier avec Williams, autre ami de lord Byron, dans une tempête qui les surprit de Livourne à Gênes. Leurs corps furent recueillis sur le rivage, et lord Byron les fit brûler pour en conserver les cendres. L'éloquente expression de ses regrets, que je me rappelle avoir lue en Angleterre, dans une de ses lettres communiquée à un journal de l'opposition, contrastait singulièrement avec l'indécent anathème qu'une feuille ministérielle appelait, le même jour, sur ces deux infortunés. La charité chrétienne permet de croire qu'une ardente prière au moment de la mort peut racheter une ame coupable; et c'est une impiété que de vouloir pénétrer les jugements de Dieu.

. . . . . . Peace be with their ashes, for by them
If merited, the penalty is paid;
It is not ours to judge, far less condemn;

The hour must come when such things shall be made
Known unto all.

CHILD HAROLD ch. III stance 108 sur VOLTAIRE et ROUSSEAU.

« Paix à leurs cendres; s'ils ont mérité un châ-
« timent, ils le subissent. Ce n'est pas à nous de
« les juger, encore moins de les condamner.....
« le jour viendra où tout sera connu. »

Cette réflexion nous échappe parce que les rédacteurs du Libéral n'ont pas manqué, en représailles, de citer indirectement la mort de Castlereagh comme un jugement de Dieu.

Le Libéral a été précédé de quelques jours par une nouvelle composition dramatique, dans laquelle l'auteur oublie la règle des unités, et prend dans le dialogue une variété de tons qui rappelle quelquefois Shakspeare; mais d'après notre code littéraire en France, « Werner » ne serait qu'un roman dialogué. Dans une modeste préface, lord Byron semble ne pas prétendre à une plus haute gloire, et avoue qu'il a emprunté presque tous ses caractères et son plan à une nouvelle allemande de miss Harriet Lee (1). Cette même nouvelle, dit-il, contient le germe de quelques-uns de ses

(1) Sœur de miss Sophia Lee, auteur de *Matilde ou le Souterrain.* (the Recess.)

premiers poëmes. Le héros de celui-ci est en effet un Lara ou un Conrad; et l'héroïne rappelle aussi Zuleika ou Médora. « Werner » arrive donc trop tard pour être une composition originale; mais de toutes les œuvres dramatiques de lord Byron ce sera peut-être celle qui amusera le plus, parce qu'elle est la plus romanesque. « Werner » prouve aussi toute la puissance du nom de Byron, par la réputation qu'il vient de donner à miss Lee, déja presque oubliée, dans la foule des romanciers modernes.

Il est évident que la puissance de ce nom soutient aussi le « Libéral. » Lord Byron, il est vrai, lui a suscité, dès le premier numéro, les embarras d'un procès intenté par la société *des amis de la constitution*, « pour outrages faits à la mémoire du feu roi Georges III. » C'est *la vision du jugement* qui a compromis l'académie anglo-Pisane.

Ce poëme burlesque est une parodie de l'apothéose de Georges III, publiée sous le même titre, par Southey. Satan et Michel se disputent à la porte du paradis, la possession du prince, qui, comme on le devine, court grand risque par l'éloquence d'un avocat tel que le diable. On appelle les témoins de son règne pour déposer, lorsque tout à coup survient un autre démon portant le Laureat; c'est Asmodée tout essoufflé,

et se plaignant d'avoir l'aile démise par ce fardeau des plus lourds, quoique de tous ses ouvrages, l'auteur de la première vision n'ait avec lui que son dernier manuscrit. Satan le reconnaît « pour un sot » et prétend qu'il n'était nul besoin de le lui amener de force : « il serait venu de lui-même ; « mais puisqu'il est ici voyons ce qu'il a fait. »

« Ce qu'il a fait! s'écrie Asmodée, il anticipe sur la besogne qui se traite entre vous, et griffonne, comme s'il était le greffier des destins. Accorderons-nous la parole à cet âne comme à celui de Balaam? » — « Écoutons-le, dit Michel, on ne saurait récuser un tel témoin. »

Le poëte, heureux d'obtenir un auditoire, ce qui lui arrive rarement ici-bas, entonne ses hexamètres. Grand tumulte, comme dans la chambre des communes quand Castlereagh parle; les anges demandent l'ordre du jour; ils ont assez de vers et de chansons. Le monarque baille; saint Pierre a besoin de s'interposer en faveur de l'auteur, se rappelant qu'il a été jadis lui-même poëte en prose : et Michel sonne de sa trompette pour étouffer le tapage par un tapage plus fort, comme on fait souvent sur notre planète.

Enfin, le Laureat obtient de nouveau la parole, et cette fois-ci débite en préambule le catalogue de ses productions. Il a écrit la Vie de Nelson,

il a écrit celle de Wesley, il écrira celle de Satan, ou celle de Michel, voyant que le diable ne se soucie guère d'un tel panégyriste. Le voilà recommençant la lecture de ses vers; mais au troisième, tous les assistants désertent l'audience, et saint Pierre lui-même, indigné d'une telle musique, punit le panégyriste nazillard en lui appliquant sur la tête trois coups de son trousseau de clefs. Le nouveau Phaéton fait la culbute jusque dans son lac de Keswick.

Malgré le sourire qu'excitent par moments quelques traits heureux, il est pénible de voir un grand poète descendre à ces burlesques jeux d'esprit. C'est encore ici une imitation de Voltaire dont l'amour-propre blessé poursuivait par l'ironie la plus caustique les écrivains qui avaient osé se mesurer à ce géant de notre littérature. Les tribunaux anglais jugeront les inculpations dont Georges III est l'objet; nous ne daignerons pas, quant à nous, relever ce qu'il y a d'outrageant dans « la Vision » pour une victime royale (1), montée au ciel revêtue de la pourpre du martyre, plus sacrée que celle des rois. Nous n'avons reconnu dans ce passage ni le fils des muses ni le descendant des preux que Charles I[er] trouva fidèles à ses disgraces. Que le poète aime la liberté, mais

(1) Louis XVI.

pour qu'elle lui accorde de nobles inspirations, qu'il représente cette muse des grandes ames, belle, généreuse; fière et jalouse de ses droits, sans doute; mais pleine de calme et de dignité, avec les attributs de la force et de la justice, et non telle qu'une bacchante révolutionnaire, le visage barbouillé de sang et de lie, dansant autour de l'échafaud, et insultant avec un rire féroce la mort et le malheur.

Ne pouvant traduire « la Vision » nous devons faire connaître un épisode dont l'invention est assez piquante. Parmi les témoins sont appelés le fameux Wilkes et Junius, introduits l'un après l'autre, et mis en scène avec esprit. Au nom mystérieux de Junius, la foule se presse autour de l'ombre citée. C'est une grande figure, mince, à cheveux gris, qui avait été déja une ombre sur la terre.

« Elle est souple et leste dans ses mouvements, avec un air de vigueur; mais rien n'indique ni son origine ni sa naissance; elle se fait petite et puis redevient plus grande; tour à tour elle a un aspect sombre, ou elle s'égaie par un rire amer; mais pendant qu'on la regarde, ses traits changent à chaque instant sans qu'on puisse les définir.

Plus les autres ombres la considèrent, moins elles peuvent la deviner; le diable lui-même semble intrigué; sa physionomie varie comme le fantôme

d'un songe; plusieurs jurent dans la foule qu'ils la connaissent parfaitement. — Il en est un qui prétend que c'est l'ombre de son fils; là-dessus un autre dit que c'est celle du frère du cousin de sa mère.

« Un troisième veut que ce soit un duc, un chevalier, un orateur, un avocat, un prêtre, un nabob (1), ou un accoucheur; mais le mystérieux personnage change d'aspect aussi souvent qu'ils changent de pensée: on a beau le regarder en face, la difficulté s'accroît. C'est Burke, c'est Horne Tooke, et souvent il ressemble beaucoup à sir Philip Francis : c'est une fantasmagorie véritable, un « masque de fer épistolaire. »

On pense bien que Junius n'oublie pas de faire remarquer que son éloquente *lettre au roi* est restée sans réponse (2).

Le second numéro du libéral se recommande par un ton plus décent, et lord Byron s'y montre digne de Milton et de lui-même dans le mystère « du Ciel et de la Terre. »

Le même sujet a été traité simultanément par Anacréon Moore, sous le titre des « *Amours des Anges*. »

---

(1) Enrichi de l'Inde.

(2) Voyez dans les lettres de Junius ce modèle d'éloquence politique.

Les deux poètes ont donné à leur ouvrage l'empreinte particulière de leur talent.

Thomas Moore n'a rien perdu de sa sensibilité exquise, de son bonheur de description, et de son élégance. Son style est toujours un peu *brillanté*, il pêche par un luxe tout à fait oriental; sa muse est couronnée de perles et de diamants, éblouissante de riches atours, et quand, plus pure et plus tendre, elle nous charme par des graces plus naïves, et des ornements moins recherchés, on lui trouve encore un reste de coquetterie dans l'art de disposer son voile, et les fleurs plus simples dont elle compose sa parure. Les *créations* de Thomas Moore sont trop *spiritualisées;* ses femmes seraient plus intéressantes si elles étaient moins angéliques. La fable du poëme consiste dans le récit que trois exilés du ciel se font réciproquement de « leurs bonnes fortunes » avec trois filles des hommes: tous trois ont tout sacrifié à l'amour; les anges de lord Byron se perdent surtout par un sentiment d'honneur. Ils préfèrent généreusement renoncer au pardon qui leur est offert, plutôt que de délaisser les mortelles qu'ils ont séduites (1). Mais cet amour des fils de

(1) Quelques rabbins ont prétendu que les amours des anges avec les filles des hommes étaient une fausse tradition provenant d'un passage mal interprété de la Genèse : les Géants nés

Dieu et des filles des hommes n'est guère qu'épisodique dans la composition plus sévère de lord Byron. C'est le tableau du monde corrompu et condamné à la terrible régénération du Déluge qu'a dessiné le poète ; c'est l'homme avec ses passions déréglées, en présence du créateur armé de sa vengeance inexorable. Cette vengeance vient surprendre les intelligences supérieures qui oublient leur haute vocation dans les plaisirs terrestres, et les ames tendres qui préfèrent au dieu jaloux des amants divinisés par elles.

La faiblesse se livre à de lâches gémissements. L'orgueil impie, au lieu de rendre hommage à la Toute-Puissance, expire, la malédiction à la bouche ; le juste, fort de sa foi et d'une consolante espérance se résigne et bénit le ciel. — Une mère... Ah! le délire de sa douleur maternelle sera sans doute son excuse ; — une mère ayant vainement imploré le salut de son fils, laisse échapper à la vue de la mort qui va les frapper tous deux, une plainte au lieu d'une prière. — Cependant un élu du Seigneur est destiné par l'éternelle miséricorde à repeupler un autre univers. Blâmera-t-on le poète d'avoir fait presque un rebelle d'un

de ce commerce du ciel et de la terre n'auraient donc pas existé ; quoi qu'il en soit, les poètes ont eu le droit de s'emparer de l'idée, allégorique ou non.

des fils de Noé? Le mal n'entra-t-il pas avec lui dans l'arche, puisque la postérité d'Adam, après le laps des siècles, a eu besoin d'un sacrifice de sang divin pour sa seconde régénération? Japhet, égaré par un amour coupable pour une fille de Caïn, semble appartenir lui-même à la race du fratricide, dont l'orgueil s'était révolté contre Dieu, avant d'immoler l'innocent. Japhet est un philosophe chagrin qui ose sonder les voies de la Providence. Elle avait dit aux flots, en fixant leurs limites: vous n'irez pas plus loin. Quand l'Océan accourt pour engloutir sa proie, Japhet va presque jusqu'à accuser l'Éternel d'injustice, de contradiction et de cruauté.

On reconnaît le génie audacieux de l'auteur de Caïn, dans ce drame qui rappelle par le style et la forme le « *Samson agoniste.* »

Ici se termine l'examen des principaux ouvrages de lord Byron.

Mazepa, publié à peu près en même temps que don Juan, doit être mis au rang de ceux que distingue une idée originale. L'histoire de l'Hettman de l'Ukraine semble avoir été choisie comme l'occasion de peindre un nouveau genre de supplice. La variété du style, tour à tour noble, satirique, gracieux et familier, est un artifice agréable pour charmer l'attention à défaut d'incidents.

Parmi les pièces d'une moindre étendue « les Ténèbres » sont un tableau pour lequel, on peut dire, que lord Byron a emprunté les plus sombres couleurs du Dante. La métaphysique de Coleridge et le délire lugubre de Mathurin n'ont rien produit de plus imposant et de plus terrible. « Cet ouvrage, dit la Revue d'Édimbourg, est une esquisse majestueuse et sombre des évènements qui accompagneraient, suivant l'imagination du poète, l'extinction entière du soleil et des corps célestes. Le sujet est traité avec une grande énergie, mais avec une certaine exagération germanique, et se termine par un dénouement d'une bizarre hardiesse. C'est une conception, il faut l'avouer, qui surpasse toute calamité connue; c'est un tableau dont la vue est trop accablante pour qu'on puisse le contempler avec plaisir, même dans le reflet de la poésie. »

Nous en détournons volontiers les yeux pour signaler une de ces compositions pathétiques où le poète s'est laissé aller à des sentiments plus tendres (1). Il était à craindre que, pour peindre le Tasse dans son cachot d'odieuse mémoire, lord Byron n'évoquât une apparition effrayante, et ne mît le chantre pieux de Godefroi aux prises avec le désespoir et tous les horribles fantômes d'une

(1) The lamentations of Torquato Tasso.

imagination malade. Mais il nous montre le poète presque résigné, s'abandonnant à une mélancolie douce, et consolé par ses tendres souvenirs et l'espérance de son immortelle gloire. *Les lamentations du Tasse* sont une touchante élégie et un hommage digne du grand nom qui l'a inspirée.

La poésie ne vit pas seulement de fictions, elle aime aussi à jouer une espèce de rôle dans les intérêts serieux de l'histoire contemporaine. Lord Byron a plusieurs fois associé sa muse à des évènements, et à des noms, appartenant plus particulièrement à la politique. L'impression du moment a seule déterminé la direction de son enthousiasme, et l'indépendance de son caractère explique la mobilité de ses opinions. Tour à tour interprète d'une admiration aveugle inspirée par le premier des conquérants, ou de la liberté gémissante et délaissée pour la gloire, il a, dans de courts intervalles, chanté le glaive couronné de lauriers et le poignard vengeur d'Harmodius. Heureux le poète que la fortune n'a pas négligé, puisqu'il peut du moins obéir aux caprices de sa muse sans être accusé d'une lâche vénalité!... gloire à celui que la faim peut conduire au tombeau mais non à l'opprobre.

Il n'est pas étonnant que la cupidité se soit emparée du nom de lord Byron pour tromper un moment la bonne foi des lecteurs empressés

à se procurer tous ses ouvrages. Étrange destinée des livres et des écrivains! Une production évidemment apocryphe, et aussitôt repoussée par le goût malgré l'utile imposture du titre, a autant contribué à faire connaître le nom de lord Byron en France, que ses poëmes les plus estimés. Un certain docteur Polidori qui est, je crois, maître d'italien à Londres, n'eut pas honte d'attribuer indirectement au noble lord le conte absurde et dégoûtant du Vampire que le libraire Galignani, à Paris, se hâta d'imprimer comme un ouvrage avoué. Si quelque chose pouvait donner l'idée de ce conte dans les poésies de l'auteur du Childe-Harold, c'était sans doute la malédiction terrible, prononcée contre le Giaour que nous allons transcrire.

« Mais toi, perfide Giaour, tu seras livré à la faux vengeresse de *Monkir*, et tu n'échapperas aux tortures qu'il te prépare que pour errer autour du trône d'Éblis. Un feu dévorant consumera éternellement ton cœur. Aucune langue ne pourrait exprimer les affreux tourments qui en feront un véritable enfer. Envoyé sur la terre comme un vampire, ton cadavre s'échappera du tombeau. Devenu l'effroi du lieu qui t'a vu naître, bourreau de ta femme, de ta sœur et de tes enfants, tu iras à l'ombre de la nuit t'abreuver avec horreur du sang de ta famille. Tes victimes

reconnaîtront leur père avant d'expirer, le maudiront et en seront maudites. Tes filles périront dans la fleur de leur âge : mais il en est une à qui surtout ton crime sera fatal. C'est la plus jeune, la plus tendrement aimée. Elle t'appellera encore son père, et ce nom sacré déchirera cruellement ton cœur. Tu voudrais en vain l'épargner, tu verras s'effacer peu à peu les dernières couleurs de ses joues, la dernière étincelle de ses yeux s'éteindre, et l'azur de sa prunelle humide se ternir à jamais. Tu arracheras alors d'une main impie les tresses de sa blonde chevelure. Une de ses boucles eût paru jadis le gage de l'amour le plus tendre, ce sera pour toi l'éternel souvenir de ta rage infernale. Tes dents grincent de désespoir, et tes lèvres dégouttent du sang le plus pur. Retourne dans ton obscur tombeau, va te joindre à la troupe des mauvais génies qui fuiront avec horreur un spectre détesté. »

Le Vampire du docteur Polidori n'est que l'amplification de ce passage. Lord Byron adressa à ce sujet de pressantes réclamations aux MM. Galignani (1); mais elles arrivèrent assez tard pour

(1) Le même scandale a failli se renouveler à Paris pour un roman publié comme une traduction de lord Byron. Heureusement l'auteur n'étant ni *bête* ni *spirituel*, comme il le dit lui-même dans un ouvrage postérieur, cette médiocrité avouée épargna au poète la peine d'une réclamation : dès les

que la réputation de la brochure fut déjà faite. Nos théâtres s'emparèrent du sujet, et l'histoire de lord Ruthven s'accrut de deux volumes qui firent aussi du bruit.

Les nombreux imitateurs de lord Byron n'ont peut-être pas moins nui à sa réputation auprès des gens de goût. En Angleterre, quelques poètes ont cru se faire un nom en affectant une misanthropie chagrine dans leurs fades productions. La gaucherie de cette allure peu naturelle ne leur a produit que le ridicule. L'originalité a plus de priviléges de l'autre côté du détroit que chez nous; mais l'originalité d'emprunt y trompe plus difficilement. On rit volontiers des imaginaires douleurs: les copistes anglais de Childe-Harold ont été négligés en dépit de leur masque. En France, les imitateurs ont été plus heureux; tels romanciers se sont emparés d'un héros mystérieux autour duquel ils ont cru qu'il suffisait d'évoquer des fantômes pour faire un Conrad, un Lara, un Ivanhoë, ou un Jean Sbogar etc., etc., plus extraordinaire que ces créations originales. L'énergie de quelques pensées a été parodiée par l'exagération emphatique; des inversions inconnues, même dans nos vers, ont tenu lieu de la poésie ou d'une prose savamment

---

premières pages chacun reconnut le prétendu traducteur sous la peau de lion dont il avait voulu se parer.

cadencée ; un titre sonore ou bizarre a servi d'enseigne à ce fatras de déraison ; et les auteurs se sont écriés : Nous sommes romantiques comme lord Byron, sir Walter-Scott, Châteaubriant, etc., etc. Vainement le terme d'école frénétique a été inventé pour ces froides extravagances, quelques personnes s'obstinent encore à confondre le génie avec la médiocrité, qui n'a su qu'outrer ses erreurs.

La nouvelle école a aussi à combattre les préventions de certains critiques éclairés d'ailleurs, mais qui craignent de compromettre par d'indiscrètes concessions, ces lois sévères du goût auxquelles nous devons une littérature plus riche que celles de la Grèce et de Rome d'où nous viennent nos modèles. Il faut cependant convenir que non-seulement les sciences, qui changent l'aspect de la nature même pour le poète, ont fait des pas rapides depuis la renaissance des lettres, mais que les anciens étaient privés de plusieurs moyens d'intérêt, résultat du nouvel ordre d'idées amené par d'autres croyances religieuses. Malgré l'arrêt trop exclusif de Boileau, nos plus grands poètes n'ont pu être tout-à-fait grecs ou romains dans leurs productions les plus classiques. La Phèdre de Racine est une héroïne chrétienne, a dit M. de Châteaubriant. Sous l'empire des divinités mytho-

logiques, les passions et les sentiments se rapprochaient davantage de la nature des sensations par leur simplicité et leur moindre énergie. L'homme ne s'était point créé encore par la réflexion des joies et des douleurs purement métaphysiques. Il acceptait le bien et le mal de la vie, comme il les trouvait, sans chercher un *raffinement* de bonheur et de peines. C'est la religion du Christ qui est venue aussi éclairer l'homme sur ses véritables rapports avec le ciel et sur ses devoirs envers ses semblables. La philosophie ne peut l'accuser d'avoir « caché la lumière sous « le boisseau. » Elle lui doit un *idéalisme* plus relevé que les théories du disciple de Socrate. La poésie ne lui est pas moins redevable : qu'elle ne soit pas ingrate, et n'effraie pas les ames pieuses en répudiant sa céleste origine. Il faut l'avouer, lord Byron a des torts à se reprocher contre cette sainte doctrine d'espérance et de charité. Heureusement il est jeune encore, dans la force et la fraîcheur de son talent; un noble ouvrage peut quelque jour expier ses erreurs et le réconcilier avec le goût et la morale.

Il eût été impossible de ne pas parler des torts de sa vie privée, dans un essai sur son caractère et son génie; nous aimons à répéter que la haine et l'hypocrisie les ont exagérés avec un cruel

plaisir. L'auteur de cette notice aurait pu facilement exploiter les anecdotes scandaleuses pour amuser la frivolité malicieuse. Il préfère subir, s'il le faut, le reproche de partialité; dans ce siècle de passions extrêmes, la modération a bien aussi son courage.

Un voyageur a trouvé dans quelques volumes d'une bibliothèque d'Italie, plusieurs notes marginales de la main de lord Byron. Il en est une conçue à peu près en ces termes :

« Si tout ce qu'on a dit de moi est vrai, je suis « indigne de revoir l'Angleterre; si tout ce qu'on « a dit est calomnie, l'Angleterre est indigne de « me revoir. »

Lord Byron raconte lui-même avec attendrissement un trait qui venge son caractère des attaques de ses envieux.

Une sédition éclate en Écosse dans le comté où est situé l'héritage de sa mère. Les mutins, à l'approche des propriétés du poète, conviennent entre eux, avec respect, de traverser ses immenses terres un à un, de manière à n'y tracer que l'espace étroit d'un sentier, tandis qu'ils avaient complètement ravagé les champs des autres lords du voisinage. La maison de Pindare, dit celui

qui nous a fourni ce trait, reçut, au milieu de Thèbes en feu, l'hommage intéressé d'un roi trop amoureux de la gloire pour ne pas respecter la muse qui la donne; mais, cent fois plus heureux, le poète devant qui s'apaise la fureur des séditions, et qui se fait pardonner, au nom de son génie, la double supériorité de son rang et de ses richesses!

AMÉDÉE PICHOT.

L'auteur de cet essai sur le génie et le caractère de lord Byron croit devoir le terminer par un aveu. Le noble lord a déclaré, dans une note, qu'il regardait comme une des plus pénibles calamités attachées à la gloire d'un auteur, celle d'être traduit dans une langue étrangère. Coupable de la plus grande partie de cette traduction des Œuvres de Lord Byron, j'oserai reconnaître que la plainte de sa seigneurie est légitime (1).

(1) On connaît le proverbe italien : *Traduttore, traditore.* — Qu'il me soit permis de désavouer ici certains ouvrages qui portent sur leur titre : *Par le Traducteur de lord Byron*, sans mes initiales A. P., Romans, Diorama de Londres, etc., que ceux dont je ne suis pas connu ont pu seuls m'attribuer.

La meilleure des traductions ne donnera jamais qu'une idée incomplète du génie soumis à cette cruelle épreuve: irions-nous défendre celle-ci qui ne fut entreprise que parce qu'une malheureuse facilité nous permettait de la continuer dans de courts loisirs, comme une distraction à des études plus sévères plutôt que comme un travail? Nous nous estimerons heureux si une muse française, mieux inspirée et plus digne de lutter contre un auteur tel que lord Byron, peut quelque jour profiter de cette imparfaite ébauche et réparer envers lui les torts de ses premiers traducteurs.

Quelques personnes prétendent que la poésie ne peut se traduire qu'en vers. Mais avec les entraves du rhytme, qui pourrait-être toujours fidèle? D'ailleurs un grand poète consentira-t-il à ne jouer que le rôle ingrat de traducteur, et l'humble prose ne vaut-elle pas mieux que les vers médiocres?

Nous avons lu avec plaisir quelques traductions partielles de lord Byron, exécutées en vers français. Il ne nous conviendrait pas de les louer ou de les critiquer, hasardant nous-même ici, une libre imitation de l'ode sublime qu'on trouve dans le troisième chant de Don Juan. Il est inutile de rappeler que cette *Messénienne* est antérieure aux derniers événements de la Grèce.

L'essai suivant laissera à regretter plusieurs idées remarquables; quant aux strophes que nous avons ajoutées à celles qui appartiennent presque littéralement au poète anglais, nous regrettons de ne pouvoir répéter le mot du Corrége: *Anch' io son pittore!*

L'ODE DU POÈTE GREC.

I.

Grèce, berceau des arts, quand ta gloire est flétrie,
L'étranger ne peut plus louer que ta beauté.
Ta beauté, don fatal! malheureuse patrie,
Qu'as-tu fait de ta liberté?

II.

La muse qui peupla de nymphes tes bocages,
La lyre qui chantait les dieux et tes héros,
Charmant de leurs accords de plus heureux rivages,
Ne réveillent plus tes échos.

III.

J'aime sur Marathon à voir lever l'aurore!
Là le Perse connut quels étaient nos aïeux. —
J'ai rêvé quelquefois à l'aspect de ces lieux
Que la Grèce était libre encore.

IV.

Où sont-ils ces guerriers, la terreur des tyrans?
Un barbare a brisé leur urne funéraire!
O Grèce, le tombeau de tes nobles enfants
N'a pas conservé leur poussière.

V.

Et nous! d'indignes fers déshonorent nos bras:
« Esclaves! » ce nom seul est un cruel outrage!
Suffit-il de rougir, et n'oserons-nous pas
Briser enfin notre esclavage?

VI.

Terre, entr'ouvre ton sein! de tes héros vengeurs,
Qu'un seul vienne aujourd'hui nous guider à la gloire;
Qu'il fasse retentir ces mots chers à leurs cœurs,
Liberté, patrie et victoire!

VII.

Quelle voix du tombeau répond avec courroux :
— « Nous ne serons point sourds au cri de la vengeance?
« Vivants! répétez-le : Nous combattrons pour vous! »
— Les vivants gardent le silence.

VIII.

Mais ils ont entendu le signal du plaisir;
Voyez-les, se livrant aux transports d'une fête,
Lâchement étouffer l'importun souvenir
Qu'avait soulevé le poète.

IX.

Un groupe de beautés répète un chant d'amour!...
Je sens des pleurs amers sillonner mon visage
En pensant que leurs seins allaiteront un jour,
Des fils voués à l'esclavage!

X.

Mer, reçois dans tes flots le poète mourant!
Ta voix couvre les sons de ma plainte affaiblie;
Dans ma terre natale, au barbare asservie,
Je ne veux pas de monument!

XI.

— Sunium fut témoin de son heure dernière;
Les convives joyeux revenus sur ces bords

Ne purent retrouver sans un secret remords
Son luth muet et solitaire.

XII.

Un musulman survient; son farouche mépris
Aux fils de Thémistocle a fait baisser la tête,
Et, brisant sous leurs yeux la lyre du poète,
Il en foule aux pieds les débris.



LE CORSAIRE.

I suoi pensieri in lui dormir non ponno.
TASSO. *Gerus. liber.*

A THOMAS MOORE,

ECUYER.

MON CHER MOORE*,

JE vous offre le dernier de mes ouvrages; quelques années se passeront avant que j'en soumette quelque autre à la patience du public et à votre indulgence. Ce n'est pas sans crainte, je l'avoue, que je profite de cette occasion pour mettre à la tête de mon poème un nom consacré par les principes politiques les plus fermes, et par les talents les moins équivoques et les plus variés. L'Irlande

* M. T. Moore, auteur de Lalla Roukh.

vous compte au nombre de ses plus ardents patriotes, et vous assigne la première place parmi ses poètes. L'Angleterre répète et sanctionne ce jugement; permettez à un homme qui regrette toutes les années de sa vie qu'il a passées avant de vous connaître, d'ajouter l'humble, mais sincère suffrage de l'amitié à celui de plusieurs nations; il vous prouvera du moins que je n'ai pas oublié la reconnaissance que je vous dois pour les avantages que votre société m'a procurés, et que je n'ai pas renoncé à l'espoir d'en jouir encore, quand vos inclinations et vos loisirs vous permettront de faire oublier à vos amis votre longue absence. On dit, et je désire que ce bruit soit véritable, on dit, parmi vos amis, que vous êtes occupé d'un poëme dont la scène doit être dans l'Orient. Personne n'est plus capable que vous de traiter un pareil sujet; on pourra y retrouver la persécution dont fut accablé votre pays, l'esprit généreux et ardent de ses citoyens, la beauté et la sensibilité de ses femmes. Votre compatriote Collins, en donnant à ses églogues orientales le nom d'irlandaises, ne se doutait pas combien la comparaison était juste. Votre imagination aura besoin de créer un

soleil plus ardent et un ciel plus serein. Mais la fierté, la tendresse et l'originalité, sont une partie de vos titres à cette origine asiatique dont vous avez déja démontré l'évidence bien mieux que les plus zélés antiquaires de votre pays.

Me permettrez-vous de vous entretenir un instant de moi-même? C'est un sujet que tous les hommes doivent pouvoir traiter avec facilité, mais dans lequel aucun ne pourra jamais se faire écouter avec plaisir. J'ai déja écrit beaucoup, j'ai même publié plus d'ouvrages qu'il n'en faudrait pour motiver un silence plus long que celui que je me propose de garder. Cependant j'ai le projet de ne plus m'exposer, de quelques années, au jugement *des dieux, des hommes et des colonnes*. Dans l'ouvrage que je publie aujourd'hui, j'ai employé un rhythme qui n'est pas le plus difficile de notre poésie, mais qui est peut-être le plus approprié à notre langue, c'est la vieille stance héroïque, fort négligée de nos jours. La stance de Spencer est peut-être trop lente et trop pompeuse pour un récit, et cependant j'avoue que c'est la mesure que je préfère. Jusqu'ici Walter Scott est le seul, parmi les poètes modernes, qui ait su faire

oublier la facilité désespérante du vers octosyllabique, et ce n'est pas le moindre des triomphes de ce génie fécond et puissant. Dans les vers blancs, Milton, Thomson et tous nos dramatiques sont comme des signaux qui brillent dans l'obscurité, mais qui nous avertissent d'éviter les rochers âpres et stériles sur lesquels ils sont allumés. Le couplet héroïque n'est certainement pas la mesure la plus populaire; mais, comme je n'ai pas été conduit à en préférer une autre par le désir de flatter ce qu'on nomme l'opinion publique, je l'abandonnerai sans chercher à me justifier, et je me hasarderai de nouveau dans un rhythme que je n'ai encore adopté que pour des ouvrages que j'ai regrétté et que je regretterai toujours d'avoir publiés.

Je m'estimerais heureux si, dans tous mes poèmes en général, et en particulier dans celui que je vous dédie, j'avais pu réussir à rendre mes héros un peu plus parfaits et plus aimables; car on a souvent critiqué leurs caractères, et l'on a presque voulu me rendre responsable de leurs actions, comme si elles m'étaient personnelles. Si j'ai eu le malheur de me laisser entraîner à la triste va-

nité de tout peindre d'après moi-même, les peintures doivent être ressemblantes, puisqu'elles sont peu flatteuses. S'il n'en est pas ainsi, les personnes qui me connaissent ne peuvent s'y méprendre, et je ne mets pas beaucoup d'intérêt à détromper celles qui ne me connaissent pas. Je n'ai pas le désir de persuader à d'autres qu'à mes amis, que l'auteur est meilleur que les personnages qu'il met en action, mais je ne puis m'empêcher d'être un peu surpris, et de rire en même temps, quand je vois plusieurs poètes (qui sont, à la vérité, bien au-dessus de moi) être tout-à-fait exempts de la responsabilité du caractère des personnages qu'ils peignent dans des ouvrages très-dignes d'éloges : et cependant plusieurs de leurs personnages n'ont guère plus de moralité que le Giaour, et peut-être même que Childe-Harold; mais non, je dois avouer que Childe-Harold est un caractère odieux; et, pour l'identité, ceux qui aiment à en trouver partout sont libres de chercher l'original partout où bon leur semblera.

Si cependant il valait la peine de détruire de semblables impressions, il serait heureux pour moi qu'un homme qui procure tant de jouissances

à ses lecteurs et à ses amis, le poète de tous les cercles et l'idole du sien, me permît, en cette occasion comme toujours, de me dire

Le plus dévoué et le plus respectueux
de ses serviteurs,

BYRON.

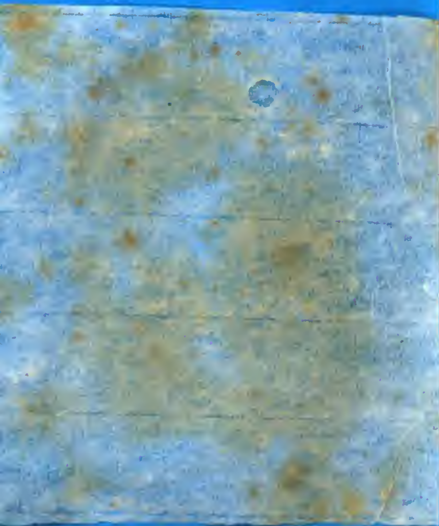
2 janvier 1814.



Dessiné par Richd Westall R.A — Gravé par Adn Godefroy.

LE CORSAIRE.





LE CORSAIRE.

CHANT PREMIER.

. . . . Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria. . . . .
(DANTE.)

I.

—« SUR la plaine riante de la mer azurée, nos ames « sont libres comme elle et nos pensées n'ont point « de limites. Aussi loin que peuvent nous porter la « brise et les vagues écumantes, nous contemplons « notre empire et notre patrie. Voilà nos états « qu'aucun terme ne borne..... Notre pavillon est un « sceptre obéi par tous ceux qui l'aperçoivent. Nous « aimons à nous précipiter dans le tumulte d'une vie « sauvage, passant de la fatigue au repos et du repos « à la fatigue avec la même gaieté. Oh! Qui pourrait « dire combien nous sommes heureux? Ce n'est pas « toi, esclave de la mollesse, que la vague soulevée « ferait défaillir. Ce n'est pas toi, enfant orgueilleux

« de l'indolence et du luxe, que le sommeil ne délasse
« point et pour qui le plaisir n'a plus de charmes !
« Ah! ce n'est qu'à l'homme dont le cœur a palpité
« de joie sur les flots bondissants, qu'il appartient de
« décrire les ravissements et les transports qui agitent
« ceux qui errent sur ces vastes plaines, où les pas
« des mortels ne laissent aucun vestige. Qu'il dise
« comment nous aimons le combat pour le combat
« lui-même, comment nous trouvons nos plaisirs
« dans ce que d'autres appellent des dangers? Avec
« quelle ardeur nous cherchons ce qu'évite le lâche!
« là, où les ames timides tremblent, nous sentons
« avec une nouvelle énergie; et l'espérance réveillée
« au fond de nos cœurs double notre courage.

« Aucune peur de la mort..... si nos ennemis pé-
« rissent avec nous. La mort ne nous paraît guère
« plus triste que l'ennuyeux repos! qu'elle vienne
« quand elle voudra, nous nous hâtons de jouir de
« la vie: si nous devons la perdre, qu'importe que ce
« soit par les maladies ou dans les combats? Que celui
« qui se survit amoureux de ses propres ruines s'at-
« tache à sa couche pendant de longues années d'in-
« firmités, arrachant de son sein un souffle pénible,
« et branlant sa tête paralytique; pour nous, le vert
« gazon est préférable au lit de la fièvre. Pendant que
« le vieillard laisse échapper son ame de soupir en
« soupir la nôtre nous quitte sans effort à la première
« atteinte. Que sa cendre s'énorgueillise de son urne et
« de son étroit monument! que ceux qui maudissaient
« sa vie aillent orner sa tombe. Peu de larmes cou-

« lent pour nous, mais elles sont sincères: quand « l'Océan nous ensevelit dans ses flots, un banquet « sert à l'expression des regrets de nos compagnons; « la coupe s'emplit en notre honneur. Une courte « épitaphe n'est pas oubliée au jour du danger, lors- « que ceux qui survivent pour vaincre se partagent « les dépouilles et s'écrient, un tendre souvenir peint « sur leurs fronts affligés: Ah! que ce moment eût été « beau pour les braves qui ne sont plus! »

II.

Tels étaient les accens qui se faisaient entendre dans l'île des pirates, autour du feu de la garde; tels étaient les sons qui retentissaient le long du rivage, et qui semblaient des chants à des oreilles aussi sauvages que les échos des rochers.

Les corsaires forment des groupes sur le sable doré; ils jouent, ils boivent, parlent entre eux ou aiguisent le fer meurtrier; ils choisissent les armes, donnent à chacun son épée et voient sans émotion le sang qui la ternit: ici, on répare les chaloupes, on replace les mâts et les avirons; plus loin, ceux-ci errent en rêvant sur la plage; ceux-là s'occupent à tendre des pièges aux oiseaux, ou à sécher au soleil des filets humides; et, si quelque point éloigné leur semble une voile, ils le considèrent avec une avidité inquiète: d'autres se racontent les travaux d'une nuit de dangers et se demandent quand ils pourront encore se partager une prise: où la trouveront-ils? peu leur importe, c'est l'affaire de leur chef;

la leur, c'est de ne jamais douter du succès de ses desseins; mais quel est ce CHEF? son nom est fameux et redouté partout, ils n'en demandent pas davantage.

Il ne se mêle avec eux que pour les commander; ses paroles sont rares, mais son œil est perçant et sa main est prompte; il ne porte point sa part de gaieté dans leurs joyeux festins, mais on lui pardonne son silence en faveur de ses succès. On ne verse jamais pour lui le nectar couleur de pourpre, la coupe n'approche jamais de ses lèvres, et, quant à ses mets, les plus durs de sa troupe regrettent qu'il s'en contente : le pain le plus noir, les herbes les plus simples, quelquefois le luxe des fruits de l'été, composent tous ses repas non moins sobres que ceux d'un ermite. Mais tandis qu'il se prive des jouissances grossières des sens, son esprit semble se nourrir par l'abstinence.

« Qu'on vogue vers ce rivage.....» On y vogue..... « Qu'on se prépare au combat..... » On est prêt..... « Qu'on me suive..... » La victoire est à lui!..... Tels sont ces brefs commandements; telle est sa promptitude : tous obéissent; il en est peu qui demandent pourquoi; et ceux-ci..... une courte réponse, un regard de mépris ou de colère, le silence, voilà tout ce qu'ils obtiennent.

III.

« Une voile! une voile!» s'écrie-t-on tout-à-coup: les pirates espèrent déja que c'est une proie! « Quelle « nation? quel pavillon? que dit le télescope? ce

« n'est point une prise; ah ! du moins c'est une voile « amie : le pavillon rouge se déroule au soufle du « zéphyr. Que ce soufle lui soit propice; oui, c'est « un de nos navires qui revient au port. Qu'il rentre « avant la nuit. Déja le cap est doublé; la baie reçoit « la proue qui fend avec fierté l'onde écumeuse. Comme « il s'avance avec grace et majesté! toutes les voiles « sont déployées: ah! jamais elles ne lui servirent à « fuir l'ennemi! Il parcourt le liquide élément comme « un être doué de la vie, et semble défier les flots. « Qui n'affronterait le canon et le naufrage pour plaire « au roi de cette ville flottante?»

IV.

Les voiles sont ployées; le câble glisse avec bruit sur les flancs du vaisseau que la chute de l'ancre fait balancer: il est au mouillage. Les groupes des oisifs de l'île aperçoivent le canot qu'on descend des ouvertures de la proue; il est équipé, vogue sur la terre, et bientôt sa quille creuse le sable frémissant. Les clameurs de la joie accueillent les matelots: on se parle avec amitié, on se serre la main, on se sourit, on s'interroge, on se répond en quelques mots; c'est une fête pour tous les cœurs.

V.

La nouvelle se répand; la foule augmente; le son de la voix se mêle au rire de la gaieté; les accens plus doux de la femme expriment l'inquiétude; les noms d'amis, d'époux, d'amans, sont dans toutes les bouches.

« Sont-ils encore en vie? nous ne demandons pas « s'ils ont vaincu; mais les verrons-nous, les enten- « drons-nous? Ah! sans doute, dans la lutte contre « les flots, dans la mêlée du combat, ils se sont « conduits en braves! Mais vivent-ils? Qu'ils s'em- « pressent de venir jouir de notre surprise et de « notre bonheur; que leurs baisers viennent mettre « un terme à notre incertitude. »

VI.

— « Où est notre chef? Nous lui portons un mes- « sage, et nous craignons que la joie qui nous ac- « cueille ne soit de courte durée; mais encore est-elle « bien douce pour nous, puisqu'elle est sincère. Al- « lons! Juan, conduis-nous à notre chef? Nos devoirs « étant remplis, nous viendrons nous réjouir avec « vous; et chacun apprendra ce qu'il désire. »

Ils suivent un sentier creusé dans la montagne jusqu'à la tour d'observation qui domine la baie.

Là, croît l'arbuste épineux, et fleurit la plante sauvage. Des sources argentées répandent la fraîcheur, et le murmure des ruisseaux, qui s'échappent en pétillant de leurs prisons de granit, semblent inviter la soif. Quel est, auprès de cette grotte, cet homme solitaire dont les regards sont tournés vers la mer? il est penché d'un air rêveur sur la poignée de son cimeterre, qui n'est pas souvent l'immobile appui de sa redoutable main. « C'est lui, c'est Conrad : c'est là « qu'il aime à être seul. Va, Juan, va nous annoncer. « Il considère le vaisseau : apprends-lui que nous

« sommes chargés de nouvelles pressantes ; nous « n'osons pas approcher encore; tu connais son hu- « meur, lorsqu'on vient le surprendre sans son « ordre. »

VII.

Juan l'aborde et le prévient. Conrad ne profère pas un seul mot; mais un geste a exprimé sa volonté. Juan appelle ses camarades: Conrad répond avec indifférence a leur salut; mais sa bouche est muette. « Ces « lettres, disent-ils, sont de l'espion grec qui nous « avertit toutes les fois qu'un danger nous menace « ou qu'une prise nous attend. Quelles que soient « ces nouvelles, nous pouvons bien dire que....... » Silence! Silence! Conrad leur fait signe de se taire: ils reculent, étonnés, confondus, se font part tout bas de leurs conjectures, et épient d'un œil clandestin les regards du chef, pour voir l'impression qu'il recevra des missives; mais, comme s'il eût deviné leur pensée, il a détourné la tête pour lire; soit par fierté, soit pour leur dérober son émotion au besoin.

« Mes tablettes, Juan ?..... Écoute, où est Gonsal- « vo?..... Dans le navire, au mouillage..... Qu'il y « reste; porte-lui ces ordres..... Et vous, retournez « à vos postes; préparez-vous à partir avec moi, « c'est moi qui vous commande cette nuit...... Cette « nuit! Seigneur Conrad..... Oui, au coucher du so- « leil; la brise soufflera avant la fin du jour. Juan, « tiens mon armure prête; mon manteau..... dans « une heure, nous serons en mer. Attache ton cor;

« que ma carabine, dépouillée de la rouille, ne « trompe pas mon attente. Aiguise la lame de mon « cimeterre; que la garde se prête mieux au volume « de ma main; que l'armurier s'en charge et se hâte. « Dans le dernier combat, cette arme a plus fatigué « mon bras que l'ennemi.

« Surtout que le canon fasse entendre exactement « le signal qui doit nous avertir que l'heure qui nous « reste est expirée. »

VIII.

Ils s'inclinent et se retirent sans délai, pour aller déjà braver de nouveau les dangers de la mer; mais point de murmure, Conrad commande! qui oserait hésiter? Cet homme qui s'entoure de la solitude et du mystère, qu'on voit à peine sourire, et rarement soupirer; cet homme dont le nom intimide les plus terribles de sa troupe, et fait pâlir leurs fronts basanés, sait gouverner leurs ames avec cet art de la supériorité qui éblouit, dirige et fait trembler le vulgaire.

Quel est ce charme que ces bandits sans lois reconnaissent, envient et n'osent contredire? Qui peut enchaîner ainsi leur confiance? C'est le pouvoir de la pensée; la magie de l'ame: pouvoir conquis d'abord par le succès, et que conservent la ruse et l'adresse. C'est ce pouvoir qui façonne comme il veut l'esprit des faibles; se sert, sans qu'ils s'en doutent, de leurs propres mains comme de ses instruments, et s'approprie leurs plus beaux exploits.

C'est ainsi que la multitude a travaillé et travaillera toujours pour un seul; c'est l'arrêt de la nature. Mais que le malheureux qui obéit se garde de maudire et de haïr celui qui jouit de ses dépouilles. Ah! s'il connaissait le poids des chaînes dorées, ses peines obscures mises dans la balance lui paraîtraient bien légères.

IX.

Différent des héros d'autrefois qu'on voyait agir comme les démons, mais semblables du moins aux immortels par leur visage, Conrad n'offrait rien de beau dans le sien, quoique son noir sourcil protégeât un œil de feu; sa force n'était pas comparable à celle d'Hercule, et il y avait loin de sa taille à la stature d'un géant; mais, en le considérant avec attention, on distinguait en lui quelque chose qui échappait aux regards de la foule, et commandait le respect sans qu'on pût dire pourquoi. Le soleil avait bruni ses joues; son front large et pâle était ombragé par les boucles nombreuses de ses noirs cheveux. Le mouvement de ses lèvres révélait des pensées d'orgueil qu'il avait peine à contenir; quoique sa voix fût douce et son maintien calme, on croyait y voir quelque chose qu'il eût voulu en retrancher. Le froncement de ses sourcils, les couleurs changeantes de son visage, causaient de la surprise et de l'embarras à ceux qui l'approchaient, comme si cette ame sombre renfermait quelque terreur et des sentiments inexplicables: mais qui eût pu vérifier ce

soupçon? son sévère coup d'œil eût bientôt troublé celui qui eût voulu l'examiner de trop près. Il se fût trouvé peu d'hommes capables de soutenir la fixité de cet œil pénétrant. Lorsque le regard de la curiosité épiait les mouvements de sa physionomie pour y étudier son ame, il comprenait aussitôt l'intention de celui qui l'observait, et il le forçait à se tenir lui-même sur ses gardes, de peur de trahir plutôt ses propres pensées que de découvrir celles de Conrad.

Il y avait dans son dédain le sourire d'un démon qui excitait à la fois des émotions de rage et de crainte; et là où s'adressait le geste farouche de sa colère, l'espérance s'évanouissait, et la pitié fuyait en soupirant [1].

X.

Les signes de la pensée du mal sont légers au dehors: c'est intérieurement que l'impression en est profonde. L'amour trahit tout ce qu'il éprouve; la haine, l'ambition, la perfidie ne laissent voir qu'un sourire amer. Un léger mouvement de la lèvre, une faible pâleur répandue sur le visage qu'elles maîtrisent, indiquent seuls les fortes passions. Pour les étudier et les juger, il faut les voir sans être vu; c'est alors qu'on observe les pas précipités, l'œil levé vers le ciel, les mains jointes, le silence du désespoir qui écoute en sursaut, craignant d'être surpris dans les transes qui l'agitent; alors les traits expriment les mouvements du cœur, dont les souffrances se répandent davantage au dehors, mais ne cessent point

de le tourmenter. La lutte convulsive contre la douleur, le froid qui glace, ou le feu qui consume, impriment tour à tour sur le front une ardeur brûlante ou un abattement profond.

C'est alors, si vous l'osez sans trembler, qu'il faut observer l'ame de celui que vous voulez connaître. Venez voir comment se passent les heures de son repos, comment le souvenir des années qu'il abhorre déchire et flétrit ce cœur solitaire! Mais qui a vu, qui verra jamais un homme comme Conrad donnant un libre cours à ses secrètes pensées?

XI.

La nature n'avait pas destiné Conrad à commander des criminels dernier instrument du crime. Son ame fut changée avant que ses actions l'eussent poussé à faire la guerre à l'homme, et à renier le ciel. Le monde l'avait trompé: il s'y était montré trop sage dans ses discours, mais insensé dans sa conduite; trop ferme pour céder, trop fier pour s'arrêter; ses vertus avaient servi à le rendre dupe: il maudit ses vertus comme la cause de ses maux, plutôt que les perfides qui ne cessaient de le trahir. Il ne songea pas qu'il existait des hommes plus dignes de ses dons, et qui pouvaient lui faire goûter le bonheur! Craint, repoussé, calomnié, avant que sa jeunesse eût perdu sa force, il détesta trop l'homme pour connaître le remords, et crût que les conseils de son ressentiment étaient une inspiration secrète de se venger sur tous des injures de quelques-uns. Il se

sentait coupable; mais les autres n'étaient pas meilleurs selon lui; et il détestait tous ceux qui le paraissaient, comme des hypocrites qui commettaient dans l'ombre ce qu'un esprit audacieux ne craignait pas d'avouer. Il n'ignorait pas qu'il était odieux; mais aussi ceux qui ne l'aimaient pas tremblaient et le redoutaient du moins. Solitaire, farouche et bizarre, si son nom répandait l'effroi, si ses actions étonnaient, ceux qui le craignaient n'osaient le mépriser.

L'homme foule aux pieds le faible vermisseau; mais il hésite avant de réveiller le serpent venimeux. Le premier a beau relever sa tête, il ne peut se venger. L'autre meurt, mais auparavant il a tué son ennemi. On peut l'écraser, mais non le vaincre, et il trouve encore des forces pour enfoncer son dard.

XII.

Il n'est point d'homme complétement méchant. Dans le cœur de Conrad régnait encore un sentiment vif qu'il n'avait pu en arracher. La faiblesse de ceux qui se laissent séduire par une passion digne de l'enfance et de la folie, avait excité plusieurs fois le sourire de sa pitié; et cette passion, c'est en vain qu'il la combattait; chez Conrad lui-même, elle devait porter le nom d'amour. Oui, c'était l'amour; un amour constant, pur et sans partage. Tous les jours de belles captives s'offraient à ses regards: sans les chercher comme sans les fuir, il ne leur témoignait qu'indifférence. Plusieurs femmes pleuraient leur liberté dans les bosquets de son île; aucune

n'avait pu lui surprendre un moment de faiblesse. Oui, c'était l'amour, si ce nom est dû à une tendresse éprouvée par les tentations, à un sentiment à qui le malheur avait donné de nouvelles forces, et que l'absence et le temps n'avaient pu lasser ni ébranler. Ses espérances déçues, ses projets renversés, ne pouvaient l'attrister quand il voyait le sourire de celle qu'il aimait. Devant elle s'apaisait la tempête de sa colère, et la douleur n'eût pu lui arracher une plainte. Il savait l'aborder avec l'air de la joie et la quitter avec calme, de peur que ses chagrins n'allassent se faire sentir à son cœur. Rien n'eût pu altérer cette tendresse, ni menacer de la troubler. Si c'est là de l'amour pour les mortels, Conrad aimait. Il était criminel, il méritait tous les reproches, mais l'amour était pur chez lui et survivait à toutes ses vertus : aimable sentiment que le crime lui-même n'avait pu éteindre!

XIII.

Conrad s'arrêta un moment jusqu'à ce que ses soldats eussent passé le premier détour du sentier qui descendait au vallon.

« Étranges nouvelles! s'écria-t-il; moi qui ai couru « tant de dangers, je ne sais pourquoi celui-ci me « semble le dernier. Mais ce pressentiment ne peut « m'inspirer la crainte, et mes compagnons me trou- « veront encore digne de moi. S'il est imprudent « d'aller au-devant de la mort, ne l'est-il pas encore « plus d'attendre qu'on vienne nous la porter? Ah! si

« la fortune sourit à mes desseins, nous aurons des « pleurs à nos funérailles. Oui! Que nos ennemis se « livrent au sommeil; que leurs rêves soient paisibles; « jamais le matin ne les aura réveillés avec des feux « aussi brillants que ceux que je prépare pour cette « nuit à ces superbes vengeurs des mers. Que le vent « daigne seulement m'être propice!..... Allons em- « brasser Médora..... Quel poids je sens sur mon « cœur! Ah! puisse le sien ne pas en être accablé de « long-temps! Je fus brave!..... Vain orgueil que « celui d'une bravoure dont tous les êtres peuvent se « parer! L'insecte lui-même ose montrer son aiguillon « pour défendre sa proie. Ce courage dont les plus « vils animaux sont doués comme nous, et qui doit « ses plus terribles efforts au désespoir, peut bien « mériter des éloges; mais j'ai osé prétendre à la « gloire plus noble d'apprendre à quelques braves « comment on se mesure avec de nombreux ennemis. « Je les ai guidés long-temps dans les combats où le « sang n'était jamais versé inutilement. Aujourd'hui, « point de milieu!..... périr ou vaincre! Ce n'est pas « la mort qui m'inquiète, c'est de conduire mes com- « pagnons dans des lieux où la fuite sera impossible.

« Jusqu'ici mon sort m'a bien rarement occupé; « mais cette embûche humilie mon orgueil. Que fe- « ront mon adresse et mes ruses? Faut-il risquer d'un « seul coup le pouvoir et la vie? Ah! destinée « cruelle!.... Hélas! accuse ta folie et non la destinée; « Elle peut te sauver encore, et ce n'est jamais trop « tard. »

XIV

C'est ainsi que Conrad s'entretenait avec lui-même, jusqu'à ce qu'il eût atteint le sommet de la montagne où s'élevait sa tour. Il s'arrête près du portail, frappé du son chéri de cette voix qu'il ne pouvait se lasser d'écouter. A travers le treillis du balcon il entend les chants mélodieux de sa bien-aimée :

1.

« Mon tendre secret demeure profondément caché « dans mon ame solitaire, excepté quand mon cœur « palpite pour répondre aux battements du tien : mais « bientôt il tremble seul en silence.

2.

« Ma flamme est comme la faible lumière d'une « lampe sépulchrale, éternelle mais invisible. La « froide obscurité du désespoir ne l'éteindra pas, « quoique ses rayons soient aussi vains que s'ils n'a-« vaient jamais existé.

3.

« Souviens-toi de moi ; ne passe pas auprès de « mon tombeau sans donner une pensée à celle dont « il contient les cendres. Le seul tourment que mon « cœur ne pourrait braver, ce serait d'être oubliée du « tien.

4.

« Écoute les derniers accens de ma voix mourante. « La vertu ne défend pas de plaindre les morts. Ac-« corde-moi la seule grace que je t'aie jamais de-

« mandée: une larme, la première et la dernière ré-
« compense de tant d'amour. »

Conrad franchit le portail, il traverse le corridor et entre dans l'appartement au moment où la voix cesse de chanter.

« Ma Médora, dit-il, ta romance est bien mélan-
« colique!..... » « Quand Conrad est absent, veux-tu
« que j'en choisisse de plus gaies? Quand tu n'es pas
« là pour m'entendre, mes chants doivent trahir les
« pensées de mon ame. Chacun de mes accens doit
« être en harmonie avec elle, mon cœur parlerait si
« ma bouche était muette. Combien de nuits j'ai gémi
« sur cette couche solitaire! mes craintes donnaient
« aux vents les ailes de la tempête; lorsqu'ils en-
« flaient à peine tes voiles, je croyais entendre le
« prélude du souffle plus terrible de l'aquilon, et la
« brise me semblait le son lugubre d'une voix qui
« pleurait mon amant devenu le jouet de la vague
« cruelle. Soudain je me levais en sursaut pour aller
« entretenir les feux du fanal, de peur qu'une main
« moins fidèle laissât mourir cette clarté, amie des
« matelots.

« Combien d'heures j'ai passées a considérer d'un
« œil inquiet les astres du ciel! L'aurore brillait enfin,
« et tu étais encore loin. Comme la bise glaçait alors
« mon cœur! Comme le matin était triste à mes yeux
« troublés, qui ne cessaient de se tourner vers la
« mer! Aucun navire ne paraissait, malgré mes larmes
« et les vœux de mon amour; le soleil avait fourni
« la moitié de sa course, je saluais avec joie un mât

« aperçu de loin au milieu des flots, il s'approchait « et disparaissait, hélas!... un autre lui succédait; « c'était enfin le tien. Quand cesseront des jours si « pénibles? quand consentiras-tu, mon cher Conrad, « à connaître auprès de moi le bonheur et la paix? « N'as-tu pas plus de trésors qu'il n'en faut? Que « d'asiles aussi agréables que celui-ci, où tu pourrais « enfin renoncer à la vie errante! Tu sais que ce n'est « point le danger que je redoute : je ne tremble que « quand tu n'es plus avec moi, et ce n'est pas pour « ma vie, mais pour la tienne cent fois plus chère! « Pourquoi fuir l'amour et ne soupirer que pour les « combats? qui peut forcer un cœur si tendre à contrarier la nature et ses plus doux penchans?»

« — Je l'avoue, mon cœur est bien changé depuis « long-temps! Foulé aux pieds comme le ver timide, « il s'est vengé comme le serpent. Sa seule espérance « sur la terre, c'est ton amour. Aucune lueur de pardon ne brille au ciel pour lui! mais ces sentimens « que tu condamnes, ma haine pour l'homme et mon « amour pour toi, sont tellement inséparables, que je « cesse de t'aimer, si je cesse de haïr. Medora! bannis « toute crainte; le passé est pour toi le garant de la « durée de mon amour. Allons, encore un effort sur « ton cœur; dans une heure, je te quitte, mais ce n'est « pas pour long-temps. »

« — Dans une heure! mon cœur l'avait pressenti. « C'est ainsi que s'évanouissent mes plus beaux rêves « de bonheur. Dans une heure! mais non, cela ne « peut pas être ainsi. Un de tes navires vient à peine

« de mouiller dans la baie, l'autre est encore absent;
« l'équipage a besoin de repos avant de se remettre
« en mer : mon ami, tu t'amuses de ma faiblesse, tu
« voudrais par cette feinte éprouver mon cœur contre
« une séparation véritable; cesse de te faire un jeu de
« ma douleur, ce badinage a trop d'amertume, n'en
« parlons plus. Mon bien-aimé, viens partager le
« repas que mes mains ont préparé : peine légère, que
« d'être chargée du soin de ton repas frugal! Vois
« comme j'ai cueilli les fruits qui m'ont paru les plus
« exquis, et quand j'étais indécise dans le choix, riant
« de mon incertitude, ce sont les plus beaux que j'ai
« crus les meilleurs : j'ai parcouru trois fois le coteau
« pour trouver la source la plus fraîche. Oui, ton
« *sorbet* va, ce soir, couler plus doux que jamais.
« Vois comme il pétille dans ce vase d'albâtre. Le jus
« piquant de la treille ne réjouit jamais ton cœur;
« tu repousses la coupe avec plus d'horreur qu'un
« musulman. Je ne t'en fais aucun reproche; j'aime
« à te voir préférer ce que les autres appellent des
« privations. Mais viens, la table est prête, notre
« lampe d'argent ne risquera rien du siroco humide;
« les femmes qui me servent formeront avec moi des
« danses, ou feront entendre le concert de leurs voix.
« Tu aimes les sons de ma guitare; j'en tirerai des
« accords qui te charmeront; ou bien si tu veux, nous
« lirons dans l'Arioste les amours et les malheurs
« d'Olympie [2]. Tu serais plus coupable que l'infidèle
« qui trahit cette malheureuse princesse, si tu m'a-
« bandonnais en ce moment... plus coupable même

« que ce perfide qui... Je t'ai vu sourire quand le ciel « sans nuage nous découvrait l'île d'Ariadne... que de « fois je me suis plue à la considérer du haut de nos « rochers, et je me disais en souriant, malgré mes « craintes pour l'avenir : C'est ainsi que Conrad me « delaissera et ne reviendra plus. Il me trompait... « en revenant encore. »

« — C'est ainsi, ma tendre amie, que Conrad re« viendra toujours : oui, toujours, tant qu'il lui res« tera un souffle de vie et l'espérance. Mais l'heure « du départ approche rapidement; ne me demande « pas pourquoi je pars, ni où je vais; qu'importe, « puis qu'il faudra finir par le triste mot, adieu. Ah! « si le temps me le permettait, je me plairais à te « dire tout... Ne crains rien, nos ennemis sont peu « redoutables; une garde plus nombreuse veillera dans « notre île, prévenue contre les surprises et en état « de soutenir un long siége. Tu ne demeures pas seule; « si ton ami s'éloigne, il te laisse entourée de com« pagnes; et d'ailleurs, pense que nous nous reverrons « bientôt; je vais conquérir la sécurité qui doit rendre « notre repos plus doux... J'entends le son du cor de « Juan; donne-moi un baiser, un autre, un autre, « encore, et adieu. »

Médora se lève, et s'élançant dans les bras de Conrad, cache son visage sur son sein; le cœur de son amant est accablé... elle n'ose lever ces beaux yeux qui dans leur douleur ne peuvent verser aucune larme; ses longs cheveux flottent en désordre; Conrad sent à peine battre ce cœur si rempli de lui, que l'excès

de l'amour le rend comme insensible. Mais le canon qui tonne annonce la fin du jour qu'il maudit; il embrasse avec fureur sa bien-aimée dont les caresses muettes implorent sa piété; il va la déposer en tremblant sur sa couche, la considère un moment, comme pour la dernière fois; éprouve qu'elle seule l'attache à la terre, baise son front glacé, se détourne..., Conrad est-il parti?

XV.

« Est-il parti! » s'écrie Medora. » Que ces mots cruels troubleront souvent sa solitude! « Il n'y a qu'un instant qu'il était là, et déja...» Elle s'élance sur la porte de la tour: et enfin ses larmes purent couler; jamais elle n'en avait versé avec tant d'abondance et d'amertume; mais ses lèvres refusent encore de prononcer adieu; car, dans ce mot fatal, nous avons beau vouloir exprimer l'espérance, il ne respire que le désespoir.

Déja la douleur a gravé sur le front de la pâle Médora ces traits que le temps ne peut effacer; ces yeux d'azur, que l'amour animait naguère, ont perdu tout leur feu en cherchant celui qu'ils n'espèrent plus revoir. Mais n'est-ce pas Conrad qu'ils aperçoivent encore? Hélas! c'est bien lui; mais qu'il est déja loin! Ces beaux yeux sont noyés dans un torrent de larmes dont la source se renouvelle souvent. «Il est parti!» Médora désolée croise les mains sur son cœur, puis les élève en suppliant vers le ciel; elle regarde les vagues et les voiles blanches du vaisseau

qui se déploient dans les airs; elle n'ose plus regarder et se retourne du côté de la porte accablée de douleur : « Ce n'est point un songe, mon malheur « n'est que trop certain. »

XVI.

De rocher en rocher l'inflexible Conrad hâte ses pas vers le bord de la mer, sans tourner la tête; mais tremblant chaque fois qu'un détour du sentier offre à ses regards les objets qu'il fuit : cette tour solitaire, assise sur le sommet de la montagne, qui frappe la première sa vue quand il rentre au port!.... et cette amie, astre qu'obscurcit un nuage de tristesse et qu'il aimait à reconnaître de loin; il lui faut oublier qu'il peut encore trouver le bonheur auprès d'elle, mais toujours à la veille de tout perdre. Un moment cependant il s'arrête, indécis s'il n'abandonnera pas ses projets aux vagues et son destin à la fortune. Non, non, un chef valeureux s'attendrit, mais ne cède jamais aux pleurs d'une femme. Il considère son vaisseau, remarque combien le vent est propice, rappelle toute la force de son ame et poursuit sa marche. Bientôt ses oreilles sont frappées du tumulte et des cris confus de l'équipage, du bruit des rames et des signaux; il distingue le mousse au haut du mât, l'ancre qu'on enlève, les voiles qui se déploient et les mouchoirs balancés de ceux qui envoient du rivage cet adieu muet à leurs amis; mais surtout il reconnaît son pavillon rouge qui flotte dans les airs, et il s'étonne que son cœur ait éprouvé tant de faiblesse; ses yeux

étincellent et à son sang qui bouillonne il reconnaît qu'il est redevenu lui-même. Il franchit d'un pas rapide la distance qui lui reste à parcourir de la montagne à la plage ; là, il s'arrête pour respirer la fraîcheur de la brise, ou plutôt pour reprendre sa dignité accoutumée, de peur que la précipitation ne le fît paraître troublé aux yeux du vulgaire.... Conrad avait appris à gouverner par ces artifices qui sont souvent le voile et la sauve-garde des grands. Sa démarche était fière, et son maintien, qui semblait éviter les yeux, ne manquait jamais d'inspirer le respect ; la gravité de son front et la fierté de son regard repoussaient la familiarité indiscrète, sans manquer de courtoisie. C'est par-là qu'il savait se faire obéir.

Voulait-il se concilier l'amitié de quelqu'un, sa douceur dissipait la crainte de celui qui l'écoutait, et les dons d'un autre n'étaient rien au prix d'une de ses paroles, qui s'insinuait dans le cœur avec l'accent de la bonté. Mais ce moyen s'accordait peu avec son humeur sauvage ; il aimait mieux dominer par la force que par la persuasion, les passions malheureuses de sa jeunesse lui avaient fait préférer l'obéissance à l'affection.

XVII.

Sa garde se range en ordre à ses côtés ; Juan est devant lui : « Tout le monde est-il prêt ?... Nos camarades sont tous embarqués ; la dernière chaloupe « n'attend plus que notre chef..... Mon épée et mon « manteau ! » A peine a-t-il parlé, que déjà son man-

teau est sur ses épaules et son épée pend à sa ceinture: « Qu'on appelle Pedro..... « Le voilà ! » Conrad le reçoit avec les égards qu'il accorde à ses amis: « reçois « ces tablettes, lui dit-il, elles contiennent des in-« structions importantes..... Fais doubler la garde, et « quand Anselme arrivera sur l'autre vaisseau, qu'il « prenne aussi connaissance de mes ordres. Dans trois « jours, si le vent nous sert, le soleil éclairera notre « retour: jusques-là tu peux rester en paix. » Il dit, serre la main à son compagnon et s'avance fièrement vers la chaloupe. Les rames fatiguent les vagues qui répandent à l'entour une lueur phosphorique [3]. On aborde le vaisseau, Conrad est sur le pont; le son aigu du sifflet se fait entendre, des mains exercées exécutent promptement les manœuvres; il admire l'agilité docile de son navire, ainsi que la bonne tenue de ses gens, et daigne leur en marquer son approbation; il tourne vers le jeune Gonsalvo des yeux satisfaits. Mais pourquoi s'arrête-t-il soudain, et semble-t-il rongé d'un chagrin intérieur? Hélas! ses yeux avaient rencontré sa tour sur le rocher, et la pensée des adieux s'était un instant réveillée dans son ame. Peut-être en ce moment Médora contemple-t-elle le vaisseau? Ah! jamais Conrad n'avait tant aimé!

Mais il lui reste beaucoup à faire avant le jour; il rappelle toutefois son courage, détourne la vue et descend avec Gonsalvo pour lui communiquer ses plans. Une lampe leur prête sa clarté; devant eux est une carte marine avec tous les instruments nécessaires à la navigation. Leur entretien se prolonge

jusqu'à minuit. Quel est l'homme inquiet qui s'aperçoit de la fuite des heures?

Cependant, poussé par le vent propice, le navire fend les flots avec la rapidité du faucon. Il double les îles groupées dans la mer et il arrive près du port avant le jour. C'est là que les corsaires découvrent la baie étroite où se tient la flotte du pacha. Ils comptent ses galères, et remarquent la négligence avec laquelle les turcs imprudents font la garde de la nuit. Conrad passe sans être aperçu, et va jeter l'ancre dans le lieu où il a résolu de se tenir en embuscade. Un énorme rocher, qui s'avance au loin dans la mer, est pour lui un abri derrière lequel il ne peut être vu. Il n'a pas besoin de réveiller sa troupe toujours prête à braver les hasards sur la terre comme sur les flots; lui-même cependant traverse la mer en s'entretenant avec calme, et c'est du sang qui va se répandre qu'il parle à ses compagnons.

FIN DU CHANT PREMIER.

LE CORSAIRE.

CHANT SECOND.

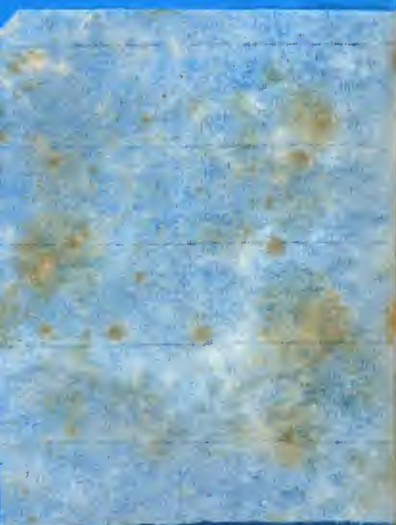


Dessiné par Richd Westall R.A. Gravé par Aline B...

LE CORSAIRE.







LE CORSAIRE.

CHANT SECOND.

Conoscete i dubbiosi desiri?
(DANTE.)

1.

De nombreuses galères sont mouillées dans la baie de Coron; les lampes brillent à travers les treillis de la ville; Seïde, le pacha donne une fête à l'occasion de sa victoire prochaine sur les pirates qu'il doit charger de fers; il l'a juré par Allah et son épée. Fidèle à sa parole et à son firman, il a réuni tous ses vaisseaux et rassemblé tous ses soldats: enflés comme lui d'un orgueilleux espoir, ils se partagent déja les captifs et le butin, quoique éloignés encore de l'ennemi qu'ils méprisent. Ils n'ont qu'à mettre à la voile, demain les pirates seront enchaînés et leur repaire détruit. Que les sentinelles se livrent si elles veulent au sommeil; elles peuvent déja rêver la défaite de leurs ennemis. Cependant la plupart des Turcs se débandent et vont essayer leur bouillante valeur sur les Grecs. Dignes exploits des enfants de Mahomet!.... Ils font luire leurs sabres aux yeux d'un esclave, ils

3.

pillent sa maison, mais épargnent le sang : ils sentent leur force et se piquent de clémence, dédaignant de frapper, parce qu'ils le pourraient impunément; à moins qu'un joyeux caprice ne dirige leurs bras, pour l'exercer à frapper l'ennemi.

La nuit s'écoule au milieu de la débauche. Que ceux qui veulent conserver leurs têtes sur leurs épaules montrent un visage riant, car les musulmans se livrent à toute la gaieté dont ils sont capables, et attendent pour maudire que la côte soit délivrée.

II.

Mollement étendu dans son palais, Seïde est entouré des officiers de son armée. Le banquet terminé, il fait apporter pour lui le breuvage que Mahomet a proscrit; mais ses esclaves distribuent aux autres chefs plus rigides la liqueur de la fève de Moka. Des nuages de fumée s'échappent des longues *chibouques* [4], et les *Almas* [5] dansent au son d'une musique sauvage. Le matin verra embarquer tous ces guerriers; mais ils se défient des vagues pendant la nuit, et le sommeil après la débauche est plus doux sur des coussins de soie que sur le perfide élément. Il est permis à tous de jouir de la fête. Jusqu'au lendemain ils peuvent oublier le combat; qu'ils se fient au Koran plutôt qu'à leurs armes. Cependant le pacha a une armée si puissante, qu'il pourrait se promettre des exploits plus difficiles.

III [6].

Soudain on voit s'avancer avec une crainte respectueuse l'esclave chargé de veiller à la porte. Sa tête s'incline profondément, et sa main va toucher le sol avant qu'il ose délivrer son message en ces termes: « Seigneur, un derviche échappé de l'isle des corsaires « s'est présenté au palais; lui-même demande à vous « dire le reste. » Le pacha fait un signe à l'esclave, qui introduit en silence le saint personnage. Ses bras se croisent sur la robe d'un vert foncé; sa marche est lente et mal assurée; son regard est humble, mais il est plutôt usé par les austérités que par les années; sa pâleur semble l'effet de la pénitence et non de la crainte. Son front est orné d'une chevelure touffue, consacrée à son Dieu, et qui tient soulevé un haut capuchon. Une longue robe couvre son sein, où son cœur ne bat que pour l'amour du ciel. Modeste, mais non timide, il rencontre, sans embarras, les regards curieux de ceux qui l'examinent, pour deviner le but de sa mission, avant que le pacha lui ait permis de parler.

IV.

« D'où viens-tu, derviche? — J'ai fui de l'isle des « pirates. — Depuis quand? dans quels lieux avais« tu été pris? — Je m'étais embarqué au port de « *Scalanova*, sur un vaisseau marchand qui faisait « voile pour Scio; mais Allah ne nous fut pas favo« rable; les corsaires s'emparèrent de notre navire, « et nous emmenèrent prisonniers. Je ne craignais

« pas la mort ; je n'avais point de richesses à perdre;
« ma liberté était tout ce qu'on pouvait me ravir.
« Enfin la barque d'un pauvre pêcheur que je décou-
« vris pendant la nuit me rendit l'espérance. J'ai fui,
« et je trouve ici la sécurité. Auprès de toi, puissant
« pacha, qui pourrait connaître la crainte! »

« — Que font les pirates? Se préparent-ils à dé-
« fendre leurs rochers et leur butin? Sont-ils prévenus
« de cette expédition qui doit livrer aux flammes
« leur repaire de serpents? »

« — Pacha, les yeux d'un captif, occupés à pleu-
« rer sa liberté, ne peuvent guère épier ceux qui le
« retiennent dans les fers; et le seul bruit qu'écou-
« taient mes oreilles, c'était le frémissement des va-
« gues qui refusaient de me transporter loin de ma
« prison. Je ne contemplais que l'azur des cieux,
« qu'éclairait un soleil toujours trop brillant pour
« celui qui gémit dans les chaînes. Je sentais que le
« jour où je pourrais les briser tarirait seul la source
« de mes pleurs. Cependant ma fuite doit te prouver
« que les pirates songent peu au danger qui les me-
« nace. Si l'œil de la vigilance eût été ouvert sur moi,
« aurais-je osé chercher l'heureux hasard qui m'a-
« mène dans ces lieux? La garde négligente, qui n'a
« pas prévenu mon évasion, se laissera surprendre
« par tes soldats. Mais, illustre pacha, mon corps
« affaibli souffre de la faim et de la fatigue; permets
« que je me retire. Que la paix soit avec toi et avec
« tous les tiens. Je dois obéir à la voix de la nature
« qui me demande des aliments et du repos. »

« — Demeure, derviche; je veux encore t'interro« ger; assieds-toi et écoute mes questions, je l'or« donne: mes esclaves vont te chercher de quoi satis« faire la faim qui te presse: il n'est pas juste que tu « jeûnes ici au milieu d'un banquet; mais, ton repas « fini, tiens-toi prêt à répondre sans rien taire, et « avec clarté. Je n'aime pas le mystère. »

On cherche envain à deviner ce qui se passe dans l'esprit du derviche: il semble regarder ce divan avec déplaisir, montre peu de goût pour les mets qu'on lui offre, et encore moins d'égards pour les convives. Un mouvement de dépit et d'impatience altère un moment ses traits, mais est aussitôt réprimé. Il s'assied en silence, et son front a repris sa sérénité. On lui apporte des mets somptueux; il évite d'y toucher, comme si on y avait mêlé un poison. Après un si long jeûne et tant de fatigues, cette indifférence a droit de surprendre. « Qu'as-tu donc? derviche; crois-tu « qu'on te présente un repas de chrétien? Mes amis « te déplaisent-ils? Pourquoi dédaigner ce sel, ce « symbole sacré qui, une fois accepté, émousse le « tranchant du sabre, réunit les peuples divisés, et « change les ennemis en frères? »

« — Le sel, seigneur, entre dans les assaisonne« ments des mets recherchés par la sensualité: je ne « vis que de racines sauvages; je ne bois que l'eau « des ruisseaux. Mes vœux sévères et la régle de mon « ordre me défendent de prendre aucun repas avec « mes amis comme avec mes ennemis [7]. Cela peut te « surprendre; mais je n'expose que ma tête au danger,

« et je déclare, pacha, que, pour toute ta puissance, « et pour le trône même du sultan, je ne consentirai « jamais à manger, si l'on ne me laisse seul. Si j'o- « sais enfreindre mes serments, la colère du prophète « pourrait s'opposer à mon pélerinage à la Mecque. »

« — Eh bien! je ne contrarierai pas tes pieux « scrupules; réponds encore à une question, et tu te « retireras en paix. Combien sont les pirates?.... Mais « ce ne peut-être encore la lueur du jour. Quel astre, « quel soleil éclatant brille ainsi dans la baie qui pa- « raît un lac de feu! Aux armes! aux armes! nous « sommes trahis! Gardes, accourez! mon cimeterre! « les galères sont la proie des flammes, et je suis ici! « Derviche maudit! voilà donc tes nouvelles! C'est un « espion sans doute; qu'il soit saisi et mis à mort! » A l'éclat subit de cette lumière, le derviche s'est relevé; son changement de forme excite une nouvelle surprise. Ce n'est plus un prêtre de Mahomet; c'est un guerrier qui se montre fièrement; il a déchiré sa robe traînante, qui laisse voir sa cotte de maille. La lame de son sabre luit comme l'éclair; le casque étroit, mais brillant, qui couvre son front et qu'ombrage un noir panache; son œil plus brillant encore, et son épais sourcil; tout le fait apparaître aux yeux des musulmans comme un mauvais génie dont les coups ne menaceront pas en vain. Le tumulte, les nuages obscurs de fumée que produisent l'incendie et les torches, les cris de l'effroi, le cliquetis des fers qui commencent à se croiser, les hurlements de ceux qui combattent donnent à ce rivage l'aspect d'une scène de l'enfer.

Troublés et fuyant en désordre, les esclaves débandés ne voient partout que sang et flammes; en vain le pacha s'écrie: « qu'on s'empare de ce Derviche, « de ce démon déchaîné; » il profite de leur lâcheté pour réprimer le premier mouvement de désespoir qui ne lui offrait que le choix de la mort, puisque, trop tôt et trop bien obéi, la flamme n'avait pas attendu son signal; il porte la main sur le cor qui pendait à son baudrier, et en tire aussitôt un son aigu: on y répond: « Courage! s'écrie-t-il, mes braves « compagnons. Ai-je pu douter de leur prompt secours, « et croire un moment qu'ils m'avaient abandonné! » Son bras terrible fait décrire un cercle à son cimeterre dont les coups reparent bien le temps qu'il a tardé à frapper. La terreur s'empare de ses lâches ennemis. Le sol est jonché de turbans mis en pièces; tous les musulmans ont disparu devant lui. A peine un seul ose-t-il lever le bras pour défendre sa tête.

Seïde lui-même, troublé par la rage et la surprise, se décide à fuir sans cesser de menacer. Seïde n'a pas l'ame timide; mais il n'ose affronter les coups de Conrad; tant au milieu de ce désordre, celui-ci paraît redoutable. La vue de ses galères enflammées met le pacha hors de lui; il s'arrache la barbe [8] et en écumant, se retire, pour éviter la mort; car déja les pirates ont franchi les portes du harem, et vont fondre sur lui. En vain ses gens épouvantés s'agenouillent pour demander quartier et jettent leurs épées, le sang ne cesse de couler. Les compagnons de Conrad accourent partout où le son du cor et les

gémissements des victimes qu'il égorge les avertissent que leur chef répand le carnage; ils arrivent et le saluent avec acclamation en le voyant seul, lançant des regards farouches, semblable à un tigre au milieu de son repaire ensanglanté; leurs clameurs sont courtes; la réponse de Conrad l'est encore plus.

« Bien! mes amis; mais Seïde nous échappe, et « nous avons juré sa mort; il reste encore plus à « faire: l'incendie dévore les galères, qu'il consume « aussi la ville. »

V.

Il dit, et déja chacun a saisi une torche. Les minarets et les palais sont la proie des flammes. Une joie féroce anime les yeux de Conrad; mais qui l'émeut soudain? C'est le gémissement des femmes qui, comme un son lugubre, vient attrister ce cœur que les cris des mourans n'ont pu toucher. « Qu'on « enfonce le harem: qu'on n'outrage aucune femme « sous peine de la mort. Souvenez-vous que nous « sommes époux, et que la vengeance atteindrait le « coupable. Notre ennemi, c'est l'homme; c'est « l'homme qu'il faut frapper; mais respectons la femme « timide. J'ai pu oublier cet ordre; mais que je sois « maudit à jamais, si j'osais condamner au trépas « un sexe sans défense. Me suive qui voudra; nous « avons encore le temps de nous épargner un crime. »

Il franchit l'escalier qui commence à s'écrouler; il enfonce les portes. Ses pieds ne sentent pas le plancher brûlant, il respire à peine au milieu des

tourbillons de fumée, et traverse tous les appartements: on le suit, on cherche avec lui, on trouve l'asile des femmes. Chacun saisit d'un bras robuste une belle éplorée, sans considérer ses charmes, et, calmant son effroi et ses cris, la transporte avec tous les soins dus à la beauté malheureuse: tant Conrad pouvait réduire ces cœurs sauvages, et diriger ces mains couvertes de sang!

Mais quel est celle que Conrad enlève dans ses bras au milieu des décombres fumans et des débris du combat? C'est la bien-aimée de l'homme dont il a juré le trépas, c'est la reine du harem, et l'esclave de Seïde.

VI.

A peine Conrad eut-il le temps d'adresser quelques mots à la tremblante Gulnare 9 pour la rassurer. Pendant les moments de relâche que son humanité accorde aux vaincus, ceux-ci s'étonnent de n'être pas poursuivis dans leur fuite précipitée, ils ralentissent leurs pas, ils se rallient et se rangent en bataille. Seïde, qui le premier reconnaît le petit nombre des corsaires, rougit d'une déroute causée par la surprise et la peur.

« *Alla il,alla*, » tel est le cri de la vengeance. A la honte succède la rage; vaincre ou périr! de nouvelles flammes, de nouveaux flots de sang vont reconquérir la victoire. La fureur des vaincus va rallumer le combat; c'est leur vie que les vainqueurs vont avoir à défendre.

Conrad voit le danger ; il voit ses compagnons affaiblis attaqués par des troupes fraiches.

« Un effort, s'écrie-t-il, pour nous ouvrir le passage. » Ses soldats se serrent, chargent, reculent ; tout est perdu. Repoussés dans un cercle étroit, pressés de toutes parts, perdant l'espoir, mais non le courage, ils savent se rendre encore redoutables. Hélas ! ce n'est plus qu'en désordre qu'ils se défendent : investis, coupés, criblés de coups et culbutés, aucun ne cesse de combattre en silence ; ils tombent plutôt épuisés que vaincus, et frappent encore un dernier coup, jusqu'à ce que le cimeterre échappe à leurs mains glacées.

VII.

Avant qu'on recommençât le combat, Gulnare et les femmes du harem avaient été mises en sûreté par les ordres de Conrad dans une maison de la ville, où elles essuyèrent ces larmes que la crainte de la mort et des outrages leur avait fait répandre ; ce fut alors que la jeune Gulnare aux beaux yeux noirs, se rappelant les pensées qui l'avaient agitée dans son effroi, s'étonna de la courtoisie et des doux accents de Conrad. Il lui sembla étrange que ce pirate tout couvert de sang, eût un aspect plus aimable que Séïde dans les transports les plus tendres. Le pacha aimait comme si son esclave devait s'estimer heureuse du don de son cœur. Le corsaire s'était offert en protecteur, et avait cherché à calmer ses craintes, comme si son hommage était un des droits

de la beauté. « Ce désir est coupable sans doute, et « ce qui est pire pour une femme, c'est un inutile « désir; cependant je voudrais revoir ce chef valeu- « reux pour réparer du moins ce que la crainte m'a « fait oublier, en le remerciant de m'avoir conservé une « vie dont le pacha, mon amant, s'est si peu soucié! »

VIII.

Soudain elle l'aperçoit au plus fort de la mêlée, entouré de cadavres sanglants, écarté des siens, vendant cher sa défaite à l'ennemi, perdant son sang par ses blessures, ne pouvant trouver la mort, et pris enfin pour expier tous les maux qu'il a faits.

On épargne sa vie, mais c'est pour le faire languir, pendant que la vengeance inventera des tortures: on étanche son sang; c'est pour le répandre goutte à goutte, car Séide voudrait prolonger ses jours pour prolonger son agonie. Est-ce bien le même homme qui marchait tout-à-l'heure triomphant et se faisait obéir par le seul geste de sa main sanglante? C'est lui-même, désarmé, mais non abattu, ne regrettant que d'avoir conservé la vie. Ses blessures..... elles ne sont que trop légères, quoiqu'il eût volontiers baisé la main qui lui en eût fait de mortelles. Faut-il qu'aucun coup n'ait terminé ses jours, quand tous les siens ont donné la mort? Ah! qu'il sent amèrement les rigueurs de son inconstante fortune, lorsque les menaces du vainqueur annoncent les supplices affreux dans lesquels ses crimes vont s'expier! mais l'orgueil qui a guidé son bras l'aide à dissimuler. Le

farouche recueillement de son visage lui donne plutôt l'air du vainqueur que du captif. Tout épuisé qu'il est par les travaux de ce jour et le sang qu'il a perdu, il en est peu parmi ceux qui le considèrent, dont le regard soit aussi calme que le sien. Ceux que son bras avait tenus à distance commencent à se rassurer et à faire entendre leurs lâches clameurs; mais les braves qui l'ont vu de près n'insultent pas celui qui les a fait trembler, et les gardes féroces qui le conduisent l'admirent en silence, pénétrés d'une secrète terreur.

IX.

On demande un médecin ; ce n'est pas la pitié qui l'appelle : on veut savoir ce que peut supporter le reste de vie dont jouit encore Conrad. On lui en trouve assez pour le charger de fers, et espérer qu'il ne sera pas insensible aux douleurs. Demain, oui, c'est demain qu'au coucher du soleil doit commencer le supplice du pal, et au retour de l'aurore ses bourreaux accourront pour voir l'effet de ses souffrances. De tous les tourments, on choisit le plus long et le plus cruel, celui qui réunit à toutes les angoisses celle d'une soif que la mort retarde chaque jour de venir éteindre, pendant que les vautours affamés voltigent autour du pieu fatal : « de l'eau! de l'eau! s'écrie le malheureux. » La haine refuse, car s'il boit, il meurt à l'instant.

Tel est le sort qu'on destine au fier Conrad. Le médecin, les gardes sont partis, il est seul avec ses chaînes.

X.

Comment peindre les sentiments qui l'agitent! lui-même aurait eu peine à les définir.

Il est un chaos obscur, une guerre intérieure de l'ame, dont tous les éléments se mêlent et se combattent confusément, lorsque soudain on entend le bruit tardif du remords qui s'écrie, semblable à une furie infernale: « je t'avais prévenu!..... » Ah! c'est lorsqu'il n'est plus temps. Vains reproches! une ame indomptable, qui sait souffrir avec audace, laisse le repentir à la faiblesse; rien ne peut l'ébranler, même à l'heure terrible où elle se découvre toute entière au milieu des souvenirs qui l'assaillent de toutes parts, sans qu'une passion ou une pensée dominante puisse s'emparer d'elle et lui dérober les autres. Les rêves de l'ambition s'évanouissent; l'amour reconnaît les regrets; la gloire et la vie sont menacées à la fois; il faut renoncer à la joie qu'on s'était promise, on ne peut satisfaire sa haine et son mépris contre ceux pour qui nos malheurs sont une fête; le passé est sans espérance, l'avenir accourt trop rapidement pour songer au ciel ou à l'enfer. Que de pensées, que de paroles qui, sans avoir été jamais oubliées, ne se sont jamais offertes à la mémoire avec tant d'importunité! que d'actions, qui jadis nous semblaient insignifiantes ou louables, et dont la reflexion sévère nous accuse comme d'autant de crimes! Le sentiment du mal n'en a pas moins d'amertume pour avoir été long-temps caché. Tout en un mot nous présente l'horrible ta-

bleau du cœur mis à découvert, véritable tombe où nous retrouvons tous nos maux ensevelis, lorsqu'enfin l'orgueil révolté arrache le miroir dans lequel l'ame se considère et le brise.

L'orgueil peut tout voiler, et le courage peut braver tout ce qu'il y a d'affreux dans ce qui précède et suit une défaite.

Aucun mortel n'est exempt de quelques craintes; l'hypocrisie seule peut les masquer pour mériter la louange.

Le lâche aussi vante son courage et fuit; le brave sait envisager la mort de sang-froid et mourir en silence; il a prévu la fin de sa course et il a préparé si bien son cœur, que, quand la mort approche, il lui en coûte peu d'aller au-devant d'elle.

XI.

C'est une tour élevée, que Séïde a choisi pour enfermer Conrad. Son palais est en cendres: cette tour sert à la fois d'asile à sa cour et de prison au captif. Le corsaire n'a point à murmurer contre la sentence du pacha; s'il eût été vaincu, celui-ci eût éprouvé le même sort. Dans son cachot solitaire, il osé descendre au fond de son cœur coupable; il n'est qu'une seule pensée qu'il tremble d'affronter: Que deviendra Médora à ces tristes nouvelles?» A cette idée, il soulève ses mains et presse avec rage les fers dont elles sont chargées; puis tout à coup, cherchant à s'abuser ou à s'étourdir par de fausses espérances, il s'efforce de sourire en pensant à son

malheur : « Eh bien ! s'écrie-t-il, que Séide ordonne « mon supplice quand il voudra, ou quand il pourra ; « prenons le repos dont j'ai besoin pour ce jour « fatal ! » A ces mots, il se traîne péniblement vers sa natte, et, quels que soient ses rêves, il est bientôt endormi.

Il était à peine minuit quand le combat avait commencé ; les projets que méditait Conrad étaient promptement exécutés, et le démon du carnage met si bien le temps à profit, qu'il y avait peu de crimes qui n'eussent été commis dans cette nuit funeste : une heure avait suffi à Conrad pour se déguiser, se découvrir, vaincre, être vaincu, pris et condamné ; tour à tour corsaire sur les flots, général sur terre, ennemi terrible et humain, plongé dans un cachot et se livrant au sommeil.

XII.

Ce sommeil paraît si profond, qu'on l'eût à peine entendu respirer : trop heureux si c'était le sommeil de la mort. Mais qui s'avance dans le silence de sa prison ? ses ennemis se sont retirés, il n'a pas d'amis dans ces lieux. Est-ce un ange envoyé du ciel pour lui annoncer sa grace ? non, c'est une mortelle sous les traits d'une divinité. Sa main d'albâtre porte une lampe qu'elle a soin de tenir à l'écart, de peur que l'éclat soudain de la clarté n'aille frapper la paupière de celui qui ne doit ouvrir les yeux qu'à la douleur, pour les refermer ensuite à jamais.

Quelle est donc cette beauté aux yeux si noirs, au

front si beau, protégé par les tresses d'une chevelure qu'attachent des nœuds de diamans? Quelle est cette beauté aérienne dont le pied nu a la blancheur de la neige, et, comme elle, tombe en silence sur la terre? Comment a-t-elle pénétré jusqu'ici malgré les gardes et la nuit? Ah! demandez plutôt ce que ne peut une femme que la jeunesse et la pitié inspirent comme toi, belle Gulnare?

Pendant que le pacha sommeille, occupé encore dans ses songes de son terrible prisonnier, Gulnare s'est échappée de ses côtés, après avoir enlevé la bague qui lui sert de sceau, et dont elle a souvent paré son doigt en riant.

Munie de ce signe précieux que les gardes doivent respecter, elle traverse leurs rangs endormis sans être à peine interrogée. Ces soldats, épuisés par la fatigue du combat, ont envié le repos de Conrad; leur tête appesantie chancelle et tombe à tous momens sur leur sein; leurs membres sont nonchalamment étendus; ils ont cessé de veiller et se contentent de lever un moment les yeux sur la bague qu'on leur présente, sans s'inquiéter de la main qui la porte.

XIII.

Gulnare s'étonne : « Il dort, dit-elle, tandis que les « uns pleurent sa défaite, d'autres les coups qu'il a « frappés, et que mon inquiétude guide auprès de lui « mes pas errans. Quel charme soudain m'a rendu « cet homme si cher?.... Il est vrai que je lui dois « plus que la vie, et qu'il nous a toutes sauvées de

« l'incendie. Réflexions tardives!... mais silence; son « sommeil s'interrompt; qu'il soupire péniblement! « le voilà réveillé! »

Conrad soulève la tête, et son œil ébloui par la clarté doute de ce qu'il voit. Sa main fait un mouvement; et le bruit de ses chaînes l'avertit tristement qu'il vit encore.

« Que vois-je? dit-il; c'est une divinité aérienne, ou mon geôlier est doué d'une merveilleuse beauté. »

« Pirate! je ne te suis pas inconnue; tu vois une « femme reconnaissante d'une action trop rarement « répétée dans ta vie. Regarde-moi et souviens-toi de « celle que tu as sauvée des flammes et de tes soldats « plus terribles qu'elles; je viens te voir au milieu des « ténèbres; dans quel dessein? je crois que je l'ignore « moi-même; mais ce n'est pas dans de funestes in- « tentions; non, ce n'est pas moi qui voudrais ton « trépas. »

« — S'il en est ainsi, femme céleste, répond Con- « rad, tu es ici la seule qui ne se fasse pas une fête de « l'idée de mon supplice. Mes ennemis ont eu la for- « tune pour eux; qu'ils usent du droit qu'elle leur « donne; mais quoi qu'il puisse arriver, je leur « dois des remercîments pour le soin qu'ils ont pris de « m'envoyer un tel confesseur à ma dernière heure. »

Quelque étrange que puisse paraître ce sentiment, il existe une espèce de gaieté dans l'extrême infortune, une gaieté qui ne soulage pas, il est vrai, car la douleur ne prend guère le change; mais son sourire, tout amer qu'il est, est encore un sourire. Les hommes

les plus sages et les plus vertueux ont par fois plaisanté sur l'échafaud [10]. Tout le monde peut y être trompé, excepté le cœur de celui qui souffre. Quel que fût le sentiment qu'éprouva Conrad en ce moment, un sourire sauvage éclaircit à demi son noir sourcil, et ses accents exprimèrent la gaieté comme pour la dernière fois.

Mais rien n'était plus éloigné de son caractère; et ce n'était que bien rarement qu'il interrompait le cours de ses noires pensées.

XIV.

« Corsaire! ta sentence est prononcée; mais je « puis encore adoucir le courroux du pacha; je veux « te sauver. Je le ferais dès à présent; mais ni le « temps qui presse, ni l'épuisement de tes forces ne « peuvent m'en laisser l'espérance. Je ferai tout pour « retarder au moins l'exécution d'une sentence qui « t'accorde à peine un jour. Tenter cette nuit davan- « tage nous serait fatal. Toi-même tu refuserais de « courir le risque d'une perte commune. »

« — Oui, je le refuserais! mon ame est prête à « tout : je suis tombé trop bas pour craindre une autre « chute. Renonce à tout projet périlleux, et cesse de « me flatter de l'espoir d'échapper à des ennemis avec « lesquels je ne pourrais me mesurer. Incapable de « vaincre, irai-je fuir lâchement, et serai-je le seul de « ma troupe qui n'oserait mourir? Cependant j'avais « une amie dont le souvenir m'afflige jusqu'à faire ver- « ser des larmes à ces yeux devenus aussi sensibles que

« les siens. Mes seules ressources dans la vie étaient « mon vaisseau, mon épée, mon amie et mon Dieu. « J'ai abandonné mon Dieu dans ma jeunesse, il m'a« bandonne aujourd'hui: l'homme qui m'opprime « n'est que l'instrument de ses vengeances. Loin de « moi la pensée de railler le ciel en lui adressant les « rampantes prières d'un timide désespoir; je respire « et je puis tout supporter, c'est assez pour moi. Mon « épée, elle a été ravie à ce bras qui eût dû mieux « répondre à la confiance des braves qu'il guidait; « mon vaisseau doit être la proie des vagues ou au « pouvoir de Séïde. Mais, mon amie, je l'avoue, pour « elle encore je pourrais implorer le ciel. Ma mort « va briser ce cœur si tendre et flétrir des appas « qu'avant d'avoir vu les tiens, belle Gulnare, j'avais « cru sans pareils. »

« — Tu en aimes donc un autre! Mais que m'im« porte? oui, sans doute, il m'importe peu; cepen« dant tu aimes! Combien je porte envie à ceux qui « trouvent des cœurs fidèles, et qui, plus heureux que « moi, n'éprouvent pas cette vague inquiétude, et « ce besoin d'illusions qui me tourmente!

« — Gulnare, j'avais cru que tu aimais celui pour « qui mon bras t'a arrachée aux flammes et à la « mort!...

« Moi! aimer le farouche Séïde! non, non, ja« mais! vainement ai-je essayé de répondre à sa « passion, l'amour n'habite qu'avec la liberté; je suis « esclave, esclave en faveur, il est vrai, destinée à « partager la splendeur qui entoure Séïde et à pa-

« raître heureuse. Souvent j'ai la douleur de m'en-
« tendre demander si j'aime, et je brûle de répondre
« non. Qu'il est dur d'être l'objet d'une semblable
« tendresse, et de faire de vains efforts pour la payer
« de retour! mais sans doute il est plus cruel encore
« de dissimuler un sentiment d'une autre espèce à
« celui qui l'inspire. Séïde prend cette main que je
« ne donne ni ne refuse; le froid battement de mon
« cœur n'en devient ni plus lent ni plus rapide; et
« quand elle m'est rendue, cette main tombe comme
« un corps privé de la vie, en s'éloignant de l'homme
« qui n'a jamais été assez aimé pour pouvoir être
« haï. L'impression de ses lèvres trouve les miennes
« sans chaleur, et, ses caresses me font frissonner et
« me glacent. Oui sans doute, si j'avais éprouvé les
« feux de l'amour, j'aurais pu leur faire succéder la
« haine, mais c'est avec la même indifférence que je
« vois Séide et me quitter et revenir auprès de moi;
« souvent il soupire, et il est bien loin de ma pensée.
« L'avenir, je le crains, ne m'apportera que de nou-
« veaux dégoûts. Je suis l'esclave du pacha; mais,
« malgré l'orgueil de son rang, il serait plus funeste
« pour moi de l'avoir pour époux que de l'avoir pour
« maître. Que ne peut-il oublier le caprice qui l'at-
« tache à moi! Ah! s'il voulait l'éprouver pour un
« autre, s'il voulait m'abandonner!...... hier encore
« j'aurais dit à mon indifférence!..... oui; mais si je
« feins aujourd'hui une tendresse qui ne m'est pas
« ordinaire, souviens-toi, malheureux prisonnier,
« que c'est pour briser tes fers, pour acquitter la

« dette de la vie que tu m'as sauvée, pour te rendre « enfin à cette amie qui partage un amour que je ne « connaîtrai jamais. Adieu, le jour va paraître, ne « crains pas la mort d'aujourd'hui. »

XV.

Elle presse ses mains enchaînées contre son cœur, baisse la tête, puis tout-à-coup disparaît en silence comme un songe de bonheur.... Était-ce bien Gulnare qui était là? ou Conrad était-il seul? Quelle est cette perle brillante qui est tombée sur ses fers? C'est une larme sacrée versée sur les maux du malheureux, et que la pitié laisse échapper comme une perle pure, et déja polie par une main céleste. O larme trop persuasive que répand l'œil de la femme! tu es une arme avec laquelle la faiblesse sait attendrir et subjuguer, et qui lui sert à la fois de lance et de bouclier! Mortels, défiez-vous de la vue d'une femme éplorée. Qui a pu faire fuir un héros et lui enlever l'empire du monde? une larme de Cléopâtre timide. Ah! qu'on excuse la faute d'Antoine! Combien perdent encore le ciel comme il perdit la terre! Combien livrent leurs ames à l'ennemi éternel de l'homme, et mettent le comble à leur misère, pour sécher les pleurs d'une beauté volage!

L'aurore renaît, et ses rayons viennent briller sur les traits altérés de Conrad sans lui ramener l'espérance de la veille. Que deviendra-t-il cette nuit? Peut-être un corps inanimé, sur lequel planera le vautour

à l'aile funèbre; ses yeux fermés n'apercevront plus rien, et, pendant l'absence du soleil, les vapeurs humides du soir répandront la fraîcheur autour de lui pour tout ranimer dans la nature, excepté son cadavre torturé.

FIN DU CHANT SECOND.

LE CORSAIRE.

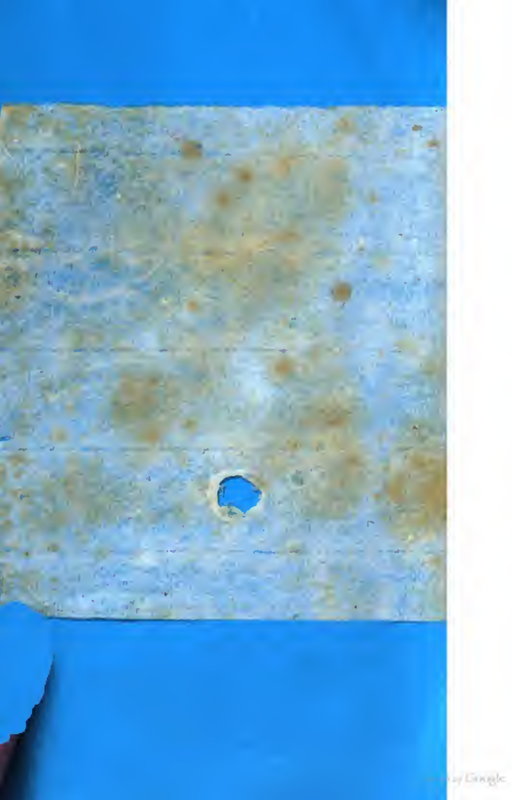
CHANT TROISIEME.



Dessiné par Richd Westall R.A. — Gravé par Mougeot

LE CORSAIRE.





LE CORSAIRE.

CHANT TROISIÈME.

Come vedi, ancor non m'abbandona.
(Dante.)

I.

Le soleil couchant, plus beau près du terme de sa carrière, s'abaisse lentement, le long des collines de la Morée; il n'est pas, comme dans les climats du Nord, d'un éclat obscurci; c'est la flamme d'une lumière vivante que n'approche aucun nuage. Il jette un brillant rayon sur l'abyme silencieux des flots, et dore la vague d'azur qui tremble en étincelant. C'est sur l'antique rocher d'Égine, et sur l'île d'Idra que le dieu de la beauté arrête le sourire de ses adieux. Il aime à éclairer ses propres domaines qu'il quitte à regret quoique ses autels n'y soient plus consacrés à sa divinité. Les ombres des montagnes descendent, plus rapides, sur ton golfe glorieux, Salamine, aimée de la victoire. Leurs arches d'azur rencontrent le regard du roi des astres dans la vaste

étendue des airs que colore un pourpre plus foncé; les couleurs nuancées qui se succèdent sur leurs augustes cîmes marquent sa course triomphante, et sont empreintes des couleurs du ciel, jusqu'à ce que, séparé peu à peu de la terre et des flots, il disparaisse dans les bras de la Nuit derrière son rocher de Delphes.

Ce fut à la fin d'un semblable jour, que ton sage, ô Athènes, le vit pour la dernière fois. Avec quelle inquiétude, tes vertueux citoyens épiaient cette flamme prête à s'éteindre sur le déclin de ce dernier jour de Socrate condamné! pas encore, pas encore! le soleil s'arrête sur la colline.... L'heure précieuse des adieux n'est pas écoulée; mais sa lumière est triste aux yeux d'un mourant, et les teintes jadis si douces des montagnes lui paraissent sombres. Phébus semble couvrir d'une lugubre clarté la terre, qui ne connut jamais que ses aimables sourires, mais avant qu'il se fût éclipsé derrière la crête du Cythéron, la coupe de poison était vidée, l'ame avait pris son essor, l'ame de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, de celui qui vécut et mourut comme nul mortel ne saurait vivre et mourir!

Mais voici! depuis les hauteurs de l'Hymette jusqu'à la plaine la reine de la nuit commence son règne silencieux. Aucune sombre vapeur, précurseur de l'orage, ne cache son chaste front, aucune n'entoure son disque lumineux. La blanche colonne reçoit ses reflets sur les inégalités brillantes de sa corniche; et, couronné de ses mobiles rayons, l'emblême de la

déesse étincelle sur le minaret. Les bosquets d'oliviers épars au loin, le gracieux Céphise à l'onde épuisée, le cyprès mélancolique près de la mosquée-sainte, la tour élégante du joyeux Kiosque, dont l'aspect est bien plus solennel dans le calme religieux, le palmier solitaire près du temple de Thésée, tous ces objets empreints de diverses couleurs arrêtent mes regards, et insensible serait celui qui passerait ici sans en être ému. Plus loin, la mer Égée, qu'on entend encore, assoupit le courroux de son vaste sein, et déploie ses vagues de saphir et d'or; à leurs teintes plus douces se mêlent les ombres de mainte île plus lointaine dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'océan.

II.

Il est temps de revenir au sujet de mes chants: mais qui peut voir les mers qui baignent ton rivage, ô Athènes, et ne pas oublier la muse qui l'inspire? tant la magie de ton nom l'emporte sur tout autre souvenir! Qui peut admirer trop long-temps le tableau qu'offre ton antique cité au coucher du soleil? Ce ne sera pas celui dont le cœur ne connaît ni temps, ni distance, et qu'un charme irrésistible ramène toujours au milieu du groupe des Cyclades. Cet hommage n'est point étranger à mes chants: tu étais jadis maîtresse de l'île de mon corsaire; libre un jour, puisses-tu lui donner encore des lois!

III.

Le soleil a disparu: Médora, assise sur la hauteur où est placé le signal, sent défaillir son cœur.

Le troisième jour s'est écoulé: Conrad, infidèle à sa promesse, n'arrive pas; personne ne vient de sa part; le vent lui serait propice, quoique son souffle soit faible, et aucun orage n'a grondé.

Le navire d'Anselme entre dans la baie; quelles nouvelles apporte-t-il? Il n'a point rencontré Conrad. Ah! sans doute, s'il eût attendu ce navire, son sort serait bien différent. La brise du soir commence à souffler; Médora a passé le jour à épier tous les objets que son espoir lui a peints au loin comme une voile. Enfin, son impatience l'entraîne au bord de la mer où elle erre désolée, sans sentir l'écume des flots qui jaillit sur ses vêtements et l'avertit de s'éloigner; elle ne sent rien, ne voit rien et demeure; son cœur seul éprouve les transes du froid. Cette inquiétude prolongée lui peint son malheur comme si peu douteux, que la vue de Conrad lui eût coûté la vie ou la raison.

Arrive enfin un bâteau à demi brisé. Ceux qu'il ramène ont rencontré d'abord celle qu'ils cherchent. Quelques-uns ont des blessures; tous ont l'air bien maltraité. Comment ont-ils pu s'échapper? à peine s'ils le savent; tout ce qu'ils peuvent dire, c'est qu'ils ont fui. N'osant se montrer, chacun attend que son compagnon fasse entendre le premier ses tristes conjectures sur le sort de Conrad. Ils auraient peut-être

hasardé quelques mots ; ils semblent craindre que Médora ne les écoute. Elle les comprend ; elle ne tremble pas, ne succombe pas sous le poids de sa douleur.

Sous des traits délicats, Médora cachait des sentiments pleins de force qui n'éclataient qu'après avoir recueilli toute leur énergie. Tant que l'espérance survivait, elle donnait un libre cours à son attendrissement et à ses larmes ; quand tout était perdu, sa sensibilité ne s'éteignait pas ; elle dormait, et de ce calme passager naissait cette force qui lui disait : « Puisque tu n'as plus rien à aimer, tu n'as plus rien « à craindre. » Cette force était plus que naturelle et semblable à celle que le délire puise dans l'accès d'une fièvre brûlante.

« Vous vous taisez, dit-elle, mais je ne vous de« mande rien..... pourquoi n'osez-vous ni parler, ni « respirer ? Je sais tout..... ah ! pourtant je voudrais « vous interroger..... ma bouche s'y refuse presque.... « Allons, répondez en peu de mots, qu'est devenu « Conrad ? — Nous l'ignorons, madame ; nous avons « eu peine à fuir pour sauver notre vie...... mais, « voici un camarade qui prétend qu'il n'est pas mort ; « il l'a vu blessé, prisonnier et vivant encore. »

Elle n'en entend pas davantage ; toutes les pensées qu'elle a écartées jusqu'alors accourent en foule. Ces tristes paroles ont accablé son âme ; elle chancelle et tombe presque sans vie. Les vagues allaient s'emparer de ce corps que réclamera bientôt un autre tombeau ; les mains rudes de ceux qui l'entourent s'empressent

de la soutenir; leurs yeux laissent échapper les larmes de la pitié. Ils arrosent avec l'onde amère ces joues décolorées; ils relèvent Médora, agitent l'air autour d'elle jusqu'à ce qu'elle revienne à la vie, et appelant ses femmes, laissent entre leurs bras celle dont la vue leur fend le cœur. Ils vont trouver Anselme dans sa caverne, pour lui faire le triste récit de leur trop courte victoire.

IV.

Dans cette assemblée sauvage retentissent des cris de colère et de terreur, de guerre et de vengeance; les seuls mots de paix et de fuite ne sont pas prononcés: l'esprit de Conrad règne encore parmi ses compagnons et leur défend le désespoir. Quel que soit son destin, mort ou vif, les cœurs qu'il a formés et commandés jurent de le délivrer ou de le venger. Malheur à ses ennemis! il est encore un petit nombre de braves dont l'audace égalera le dévouement.

V.

Dans l'appartement secret du harem, Séïde rêve au supplice de son prisonnier. Ses pensées, que l'amour et la haine se partagent, sont tour-à-tour occupées de Gulnare et de Conrad. La belle esclave est à ses pieds, épiant l'instant favorable où son front s'éclaircira. Ses yeux noirs cherchent à attirer ceux de Séïde pour l'attendrir; mais le pacha feint de parcourir attentivement les grains de son rosaire [15],

pendant que c'est le tableau des tortures de sa victime qui l'occupe.

« Illustre pacha, dit-elle enfin, la fortune t'a souri, « la victoire s'est fixée sur ton cimier. Conrad est « pris, et les corsaires n'existent plus. Tu as prononcé sa sentence, il va mourir, et l'a bien mérité. « Mais son supplice suffit-il à ta haine? En le délivrant un moment, ne serait-il pas plus sage de « recevoir ses trésors pour prix de sa rançon? On « vante ses immenses richesses, plût au ciel que tu « en devinsses le maître! Cependant Conrad abattu, « affaibli par ce fatal combat, surveillé, suivi partout; serait une proie facile; mais s'il meurt, le « reste de sa troupe embarquera son butin pour chercher un refuge sous un autre climat. »

« — Gulnare, si on m'offrait pour chaque goutte « de son sang un diamant aussi riche que celui de « Stamboul; si pour chacun de ses cheveux on me « promettait une mine d'or encore vierge; si tous les « trésors vantés dans nos contes arabes étaient étalés « devant moi, toutes ces richesses ne pourraient racheter le corsaire. Son supplice même ne serait « pas retardé d'une heure, si je ne le savais en mon « pouvoir et chargé de chaînes, si dans ma soif de « vengeance je ne cherchais à imaginer les tortures « les plus longues et les plus cruelles. »

« — Tu as raison, Seïde, je ne cherche point à « retenir ton courroux; il est trop juste pour écouter « la pitié. Ma pensée seulement était de te voir acquérir les richesses de notre ennemi; ensuite racheté,

« privé de la moitié de sa troupe et de ses ressources,
« il tomberait entre tes mains à ton premier désir. »

« — A mon premier désir! et je relâcherais ce brigand pour un jour, quand il est déja dans mes fers! Je laisserais échapper mon ennemi! et à la prière de qui? à la tienne, belle suppliante? Voilà la reconnaissance que t'inspire un moment d'humanité auquel mes femmes doivent la vie..... ah! sans doute, il ignorait le prix de ce qu'il conservait. Il mérite aussi mes éloges et mes remercîments; mais écoute un conseil que je veux te donner : je me méfie de toi, femme perfide; chacune de tes paroles confirme les soupçons que j'ai conçus. Quand les bras du corsaire t'enlevaient au milieu des flammes, était-ce à regret que tu fuyais avec lui le sérail?... Tu n'as pas besoin de répondre, la rougeur de ton front trahit ton cœur coupable; eh bien! beauté charmante, prends-garde à toi? ce n'est pas à la seule vie de Conrad qu'il faut s'intéresser.... Encore un mot, et je me tais : maudit soit l'instant où il t'a préservée de l'incendie! il eût mieux valu pour toi.... mais non, je t'eusse pleurée alors avec la douleur d'un amant; en ce moment, c'est ton maître qui parle. Ignores-tu, perfide, que je sais comment on pourrait t'empêcher de fuir? Ce n'est pas en menaces que je punis qui m'outrage? Observe-toi bien et redoute le châtiment de la fausseté. »

Seïde se lève et s'éloigne à pas lents, ne cessant de lancer des regards menaçants et terribles. Ah! peu s'en émeut cette femme intrépide. Un visage irrité n'a

rien qui l'effraie ; les menaces ne suffisent pas pour la subjuguer. Seïde connaissait mal ce que pouvait l'amour sur ce tendre cœur, et de quelle audace pouvait l'animer le ressentiment. Les soupçons du pacha semblent l'offenser; elle ignorait encore combien le sentiment, d'où naît sa compassion, avait jeté de profondes racines dans son cœur. Elle était esclave, un captif a des droits à l'intérêt de tous ceux qui sont privés de la liberté. Sans trop démêler le trouble qui l'agite, elle courut s'exposer de nouveau à la colère du pacha, et parvint à le calmer, lorsqu'enfin elle sentit s'élever dans son esprit ce désordre d'idées, source des malheurs de la femme.

VI.

Cependant les jours et les nuits s'écoulent lentement pour Conrad, toujours assiégé par les mêmes inquiétudes. Ah! si son ame n'avait su dompter la terreur, comment eût-il supporté des heures partagées entre la crainte et le doute, lorsqu'à tous les moments pouvait commencer pour lui un supplice pire que la mort; lorsque tous les pas que répétait l'écho de sa prison pouvaient être ceux des bourreaux qui l'allaient conduire au pieu fatal, et chaque son de voix qu'il entendait, le dernier qui dût frapper son oreille? Cette ame altière, malgré les douleurs qui l'accablent, a perdu de son énergie, mais elle sait encore supporter ce conflit de pensées plus redoutables que tous les combats où Conrad s'est trouvé.

La chaleur de l'action, le fracas des tempêtes ne

laissent languir aucune idée; mais être chargé de fers dans un cachot solitaire, en proie à mille souvenirs déchirants; descendre dans les replis de son cœur, se reprocher des fautes irréparables, et voir approcher l'inévitable avenir; compter les heures qui nous séparent encore du trépas, sans avoir un ami pour nous crier, courage! ou qui puisse attester combien la vie nous coûta peu de regrets; être entouré d'ennemis toujours prêts à calomnier et à noircir les derniers instants de notre existence; être menacé de tortures, que l'ame se sent bien capable de braver, mais qui peut-être, au-dessus des forces de la chair, nous font craindre qu'un cri, échappé à la douleur, ne ravisse au courage la dernière gloire qui lui reste, celle de savoir souffrir; quitter cette vie sans pouvoir se flatter de celle du ciel qui n'est accordée qu'à ses élus; mais surtout se voir enlever un bonheur plus certain que celui d'un paradis douteux, la tendre amie qui nous fit un Éden de la terre..... voilà les pensées dont le captif est tourmenté; telles sont ses angoisses plus affreuses qu'aucune douleur mortelle!

Tel était le destin de Conrad; comment le supporta-t-il? qu'importe! c'est déja beaucoup que de n'y pas succomber.

VII.

Le premier jour se passe, et Gulnare ne paraît pas; le second, le troisième sont déja loin; elle n'est pas encore revenue; mais ce qu'elle a promis, ses charmes l'ont obtenu. Sans elle Conrad n'eût pas vu luire un autre soleil.

Le quatrième jour s'écoule ; une tempête vient mêler son horreur à l'obscurité de la nuit. Comme Conrad écoute avidement le choc bruyant des flots qui jusqu'alors n'avaient jamais interrompu son sommeil! son imagination sauvage s'égare, inspirée par l'élément qu'il chérit. Combien de fois il a volé sur le dos de ces vagues rapides! qu'il aimait leur agitation qui rendait sa course plus prompte! Maintenant le mugissement de l'Océan est pour lui une voix bien connue qui lui dit en vain qu'il n'en est séparé que par une courte distance.

Le vent fait entendre de longs sifflements, et la voûte du cachot retentit des roulements de la foudre. A travers les barreaux brille l'éclair dont la lumière réjouit plus Conrad que celle de l'astre des nuits : il traîne ses lourdes chaînes pour attirer le tonnerre, et soulevant ses bras chargés de fers, prie le ciel dans sa pitié de lancer un de ses carreaux pour l'anéantir. Le métal qui l'enchaîne et ses vœux impies appellent également la foudre. L'orage passe et dédaigne de frapper. Conrad gémit, comme si un ami infidèle eût méprisé sa prière.

VIII.

Minuit a sonné; un pas léger s'approche de la porte massive; il s'arrête. Conrad entend crier le verrou bruyant et tourner la clef au son triste. Son cœur l'a deviné, c'est la belle Gulnare; elle est pour lui un ange protecteur, et belle comme un prisonnier peint l'Espérance. Elle est changée cependant, depuis

qu'elle est venue pour la première fois : la pâleur règne sur ses joues, et un frisson agite tous ses membres. Elle jette sur Conrad un œil inquiet et affligé qui eût dit, au défaut de ses lèvres : « Il te faut « mourir, oui, mourir! une ressource te reste, la « seule, la plus terrible; mais la torture l'est encore « davantage. »

« Gulnare! je n'en cherche aucune; je l'ai dit, je « le répète, Conrad est toujours le même. Pourquoi « vouloir sauver la vie d'un proscrit et l'arracher au « supplice qui l'attend et qu'il a bien mérité? Oui, « et je ne suis pas le seul peut-être, je l'ai bien mé- « ritée, la vengeance que prépare Seïde. »

« — Pourquoi! tu veux savoir pourquoi! et n'as-tu « pas garanti Gulnare d'un sort pire que l'esclavage?... « Pourquoi! le malheur t'a-t-il fermé les yeux sur les « tendres projets d'une femme? L'avouerai-je? quoique « mon sexe doive cacher ce que je sens, en dépit de « tes crimes, mon cœur s'est ému pour toi; tu m'as « inspiré la crainte, la reconnaissance, la pitié, la « rage et l'amour.... Ne réponds rien.... ne me dis plus « que tu en aimes une autre, et que j'aime en vain. Je « veux qu'elle m'égale en tendresse comme en beauté; « moi, j'affronte un danger qui la ferait trembler. « Son cœur est-il bien digne du tien? Ah! si j'étais ton « amie, tu ne serais pas seul ici! épouse d'un proscrit, « pourquoi laisse-t-elle son époux errer sans elle sur « les flots? quel soin l'attache dans ton île? Mais « cessons ce discours.... sur ta tête et la mienne une « épée tranchante n'est suspendue que par un fil. As-tu

« encore du courage? veux-tu être libre? reçois ce « poignard, viens et suis-moi. »

« — Te suivre! et mes chaînes! Chargé d'un semblable ornement, pourrai-je sans bruit traverser les « gardes endormis? l'as-tu donc oublié? est-ce là l'équipage d'un homme qui veut fuir? ce poignard est-il une arme bien redoutable au combat? »

« — Homme défiant! les gardes sont gagnés, toujours prêts à se révolter par l'appât de l'or; un mot « de ma bouche, et les chaînes tombent. Sans aucun « secours, comment serais-je auprès de toi? Depuis « que je t'ai vu, j'ai mis le temps à profit, et si je me « suis rendue coupable, c'est pour toi! Coupable! est-ce l'être que de punir Seïde? il doit mourir ce tyran « détesté. Je te vois frémir; mais mon ame est bien « changée. On lui a prodigué l'outrage et le mépris: « elle sera vengée. On l'a soupçonnée d'une trahison « que jusqu'ici elle avait dédaignée, trop fidèle, hélas! « quoiqu'abreuvée d'une amère servitude... Tu souris; « mais tu peux le croire: Seïde avait tort de se plaindre. « Je n'étais point perfide alors, et tu ne m'étais pas « encore si cher. Mais Seïde l'a prétendu; et les jaloux, ces tyrans qui, en nous tourmentant sans « cesse, nous donnent l'idée de la trahison, méritent « bien le sort que prédisent leurs lèvres chagrines. « Je n'ai jamais aimé le pacha; il m'avait achetée... un « peu cher, peut-être, puisque mon cœur n'a pu lui « être vendu. J'étais une esclave docile; il dit que « j'aurais fui volontiers avec toi. Il ment, tu le sais; « mais malheur aux prophètes comme lui! Leurs in-

« jures rendent leurs prédictions véritables: et crois-
« tu que c'est à ma prière qu'il a suspendu ton sup-
« plice? Non, cette grace passagère lui donne le temps
« de préparer des tortures plus terribles pour toi, et
« pour Gulnare un désespoir plus cruel. Ma vie aussi
« a été menacée; mais son fol amour a retardé sa
« vengeance. Elle attendra que mes appas cessent de
« plaire. Alors s'ouvrira pour moi le sac fatal, et la
« mer est à deux pas. Permettrai-je à son caprice
« de me traiter comme le jouet qu'un enfant rejette
« dès qu'il a perdu sa dorure? Je t'ai vu, je t'aime,
« je te dois tout, je veux te sauver, ne serait-ce que
« pour te prouver ce que peut la reconnaissance d'une
« esclave. Les serments que le pacha prononce dans
« sa colère sont religieusement accomplis; mais n'eût-
« il pas menacé ma vie et mon honneur, je t'aurais
« encore délivré, en épargnant Seïde, il est vrai. Me
« voici toute à toi, préparée à tout; tu ne m'aimes
« pas, tu ne connais pas Gulnare, tu la hais peut-être.
« Hélas! l'amour, la haine m'étaient également incon-
« nus! Que ne peux-tu m'éprouver? tu ne repousserais
« pas avec crainte le feu dont brûle un cœur né dans
« ces climats! Ce feu devient le phare de ton salut.
« Il te montre dans le port la barque d'un Maïnote;
« mais dans un appartement qu'il nous faut traverser,
« le tyran dort...; il ne doit plus se réveiller! »

« — Gulnare! Gulnare! je n'avais jamais senti,
« comme en ce moment, mon abjecte fortune. Seïde
« est mon ennemi; il nous eût détruits sans pitié,
« mais en nous déclarant la guerre. J'accourus sur

« mon vaisseau pour le prévenir et croiser mon cime-« terre avec le sien ; voilà mon arme, et non le per-« fide poignard. Qui respecte la vie d'une femme « respecte celle d'un ennemi qui dort. C'est avec joie « que je t'ai sauvée, ne me laisse pas croire que mon « humanité s'est exercée sur un objet qui n'en était « pas digne. Adieu donc, rends le calme à ton cœur. « La nuit s'écoule, c'est la dernière accordée à mon « repos sur la terre. »

« — Eh bien! repose, malheureux! le soleil levant « verra commencer tes souffrances, et tes membres « palpiter sur le pieu qui t'attend. J'ai entendu donner « les ordres. J'ai vu préparer ton supplice; mais je n'y « assisterai pas. Tu veux périr, je périrai avec toi. »

« Ma vie, mon amour, ma haine, tout ce qui m'at-« tache à la terre, dépend d'un seul coup, et sans ce « coup la fuite est inutile. Comment éviter les pour-« suites de Seïde ?... Oublierai-je d'ailleurs mes injures, « ma jeunesse déshonorée, les longues années que j'ai « consumées dans les larmes ?... Ma vengeance fait « notre sûreté. Mais puisque le poignard n'est point « une arme digne de ta main, j'essaierai celle d'une « femme. Les gardes sont gagnés : encore un moment, « Conrad, nous sommes sauvés ou perdus; si mon « faible bras me trahit, l'aurore éclaire ton supplice « et mes funérailles. »

IX.

Elle détourne la tête à ces mots, et disparaît avant que Conrad ait pu répondre. Il la suit avec l'œil étonné

de l'inquiétude; et repliant, comme il peut, les anneaux de ses chaînes pesantes, pour diminuer le bruit de sa marche, il se hâte de se traîner sur les pas de Gulnare, puisque les verroux ne s'opposent plus à son évasion. L'obscurité et les détours d'un passage inconnu l'embarrassent. Il ne trouve ni lampes, ni gardes; tout à coup une sombre lueur vient le frapper. Approchera-t-il? fuira-t-il cette lumière qu'il distingue à peine? le hasard guide ses pas. Son front reçoit l'impression d'une fraîcheur soudaine qui semble celle du matin; il est parvenu dans une galerie découverte. Le ciel offre encore à ses regards la dernière étoile de la nuit; Conrad y fait peu d'attention; c'est une autre clarté dans un appartement solitaire qui attire sa vue. Une porte entr'ouverte lui permet de voir une lampe et rien de plus. Quelqu'un survient d'un pas précipité, s'arrête, se détourne, s'arrête encore. C'est Gulnare enfin. Plus de poignard dans sa main, aucun indice de crime. « Béni soit, dit-il, ce cœur rendu au calme! « elle n'a pu frapper! » — Il la considère de nouveau; son œil effaré semble frappé d'épouvante aux rayons soudains du jour. Elle fait un mouvement pour rejeter derrière elle les flots de ses cheveux épars qui voilaient presque tout son visage et l'albâtre de son sein; elle paraît sortir d'un moment de rêverie, de doute ou de terreur. Conrad s'approche: la main trop pressée de Gulnare a oublié d'effacer sur son front une légère tache; Conrad en observe la couleur, et devine....; c'est un témoin bien faible, mais irrécusable du crime....., c'est une goutte de sang.

X.

Conrad avait vu les fureurs des combats; il avait senti dans la solitude de son cachot tout ce qu'a d'affreux pour le coupable l'attente du plus cruel supplice; il avait été criminel et puni. Ses bras étaient encore chargés d'une chaîne qu'ils pouvaient porter à jamais. Eh bien! les combats, la perte de la liberté, le remords, rien de tout ce qu'il a éprouvé de plus terrible n'a pu le faire frissonner comme cette tache qui le glace d'horreur. Cette goutte de sang a suffi pour ternir tous les charmes de Gulnare. Conrad a vu couler le sang; il peut le voir répandre encore sans émotion, mais c'est dans le feu d'une bataille, et par la main des hommes.

XI.

« C'en est fait, dit Gulnare; il allait se réveiller; « il a péri. C'en est fait; que tu me coûtes cher! Tout « discours serait vain en ce moment; fuyons, la barque « nous attend, et le jour paraît. Ceux que j'ai séduits « me sont tous dévoués, et viendront se joindre aux dé- « bris de ta troupe. Ma voix fera l'apologie de mon bras « quand nous voguerons loin de ce rivage abhorré. »

XII.

Elle frappe des mains. [16] A ce signal, ceux qui ont juré de lui obéir, Grecs ou Mores, accourent dans la galerie, et s'arrêtent devant elle. Conrad est délivré de ses chaînes. Le voilà redevenu libre comme

le vent des montagnes; mais une telle tristesse l'accable, qu'il semble que le poids de ses fers ait passé sur son cœur.

On observe un profond silence. A un signe de Gulnare s'ouvre une porte qui conduit au rivage par une secrète issue. On s'éloigne de la ville, on s'empresse d'arriver sur le sable où vient expirer la vague bondissante. Conrad se laisse guider. Docile aux volontés de Gulnare, il lui était comme indifférent d'être sauvé ou trahi. Toute résistance lui semblait aussi inutile que si Seïde eût encore vécu pour assouvir sa vengeance par son supplice.

XIII.

On s'embarque; la voile se déploie au souffle d'un vent propice. Que de souvenirs divers s'offrent à la pensée de Conrad! il demeure absorbé dans ses méditations jusqu'au détroit où s'avance comme un géant le rocher à l'abri duquel il avait jeté l'ancre. Depuis cette funeste nuit, quelques jours avaient valu pour lui un siècle de terreur, de peines et de crimes. Au moment où l'ombre du rocher passa sur le mât de la barque, Conrad se voila la tête, et éprouva une amère douleur; il se rappelait Gonsalve et ses compagnons, son triomphe passager et sa cruelle défaite; il pense aussi à son amie abandonnée, et, en tournant les yeux, il aperçoit près de lui l'homicide Gulnare.

XIV.

Elle observait les traits de son visage, et ne put

supporter cet aspect glacé qui la repoussait. Des larmes tardives vinrent bannir de ses yeux un regard sombre et féroce qui leur était étranger. Elle fléchit le genou devant Conrad, et lui presse la main. « Allah « m'accablerait de son courroux, que tu devrais me « pardonner, lui dit-elle! Sans ce noir attentat, que « devenais-tu? Prodigue-moi tes reproches; mais daigne « m'épargner encore pour le moment; je ne suis point « ce que je parais. Cette nuit de terreur a égaré ma « raison; modère ton ame irritée. Si je n'eusse jamais « aimé, j'aurais été moins criminelle; mais, quand « même tu l'aurais voulu, tu n'aurais pas vécu pour « me haïr. »

XV.

Gulnare n'a pas compris la pensée de Conrad; il s'accuse plutôt qu'elle, et gémit d'être la cause involontaire de ses malheurs; mais un silence profond et sombre témoigne seul les chagrins secrets qui le dévorent. Cependant le vent est favorable, la mer n'est point agitée; les vagues azurées bouillonnent devant la proue du petit navire.

Un point est aperçu dans l'horizon lointain; bientôt on distingue un mât, une voile et un vaisseau armé. Les hommes de quart paraissent sur le tillac, et une voile plus ample, qui s'arrondit au souffle du vent, rend sa course plus rapide. Il s'avance avec majesté, et ses flancs présentent la terreur.

Un éclat subit de lumière frappe la vue; un boulet dépasse la barque, et glisse en sifflant sous les flots.

Conrad sort tout à coup de sa rêverie; une joie absente depuis long-temps brille dans ses yeux. « C'est bien « lui, s'écrie-t-il, voilà mon pavillon rouge; allons! j'ai « encore des amis sur l'Océan. » Les pirates reconnaissent le signal de leur chef, et le saluent par leurs acclamations. En un instant la chaloupe est mise à la mer, et les voiles sont baissées. « C'est Conrad! c'est Conrad! » répètent-ils. Aucun ordre ne peut réprimer leurs transports: c'est avec joie et orgueil qu'ils le voient monter de nouveau sur le pont de son vaisseau. Un sourire adoucit leurs physionomies sauvages, leurs bras résistent à peine au désir de l'embrasser.

Pour lui, oubliant à demi ses dangers et sa défaite, il répond, comme le doit un chef, à l'accueil qu'il reçoit, serre la main d'Anselme, et sent qu'il peut encore commander et vaincre.

XVI.

Les premiers moments d'allégresse passés, un regret afflige les corsaires, c'est de ramener Conrad sans avoir frappé un seul coup; ils ont mis à la voile en jurant de le venger; s'ils eussent appris que c'était la main d'une femme qui leur avait enlevé la gloire de reconquérir leur chef, moins scrupuleux que lui, ils l'eussent proclamée leur reine. Ils se communiquent tout bas leur surprise et leur admiration avec le sourire de la curiosité, et considèrent attentivement Gulnare. Femme à la fois au-dessus et au-dessous de son sexe, elle est troublée par leurs regards, elle que le sang n'a pas épouvantée. Elle tourne vers Conrad un

œil faible et suppliant, puis baisse son voile, et se tient en silence à ses côtés. Ses bras se croisent sur ce cœur qui, depuis que Conrad est hors de danger, abandonne le reste au destin. Malgré le coup qu'elle a frappé, capable de l'extrême amour comme de l'excès de la haine, du crime comme de la vertu, elle est restée femme après avoir commis le plus noir des forfaits.

XVII.

Conrad s'en aperçoit, et éprouve à la fois (pouvait-il faire moins!) l'horreur pour son crime et la pitié pour son malheur. Des torrents de larmes n'effaceront pas ce qu'elle a fait; le ciel la punira au jour de sa colère. Mais il n'ignore pas que c'est pour lui que le poignard a frappé, et pour lui qu'a coulé le sang; c'est à la coupable qu'il doit sa liberté; elle a sacrifié pour lui toutes espérances de la terre et du ciel. Il s'approche de cette belle esclave. Son regard lui fait baisser les yeux. Qu'elle lui paraît changée et humiliée, faible et timide! La rougeur de ses joues est remplacée à tous moments par une pâleur mortelle; il ne reste de leur vif incarnat que cette tache d'un sang qu'a fait couler le poignard. Conrad saisit sa main; elle tremble.... Ah! c'est trop tard! Il serre cette main si douce au toucher de l'amour, si terrible dans les inspirations de la haine; elle tremble; la sienne a perdu sa fermeté et l'accent de sa voix est altéré. Il l'appelle: « Gulnare! » Elle ne répond rien. « Chère « Gulnare! » Elle relève ses yeux, dans lesquels on lit

sa réponse, et se précipite dans ses bras. Si Conrad l'eût repoussée de cet asile, son cœur eût été trop grand ou trop vil pour le cœur d'un mortel; peut-être, sans les pressentiments dont il croit entendre la voix, la dernière vertu de Conrad serait allée joindre les autres; mais Médora elle-même pouvait pardonner un baiser qui n'exigeait rien de plus d'une femme si belle ; le premier et le dernier que la fragilité dérobât à la constance sur des lèvres où l'amour avait exhalé son souffle le plus pur; sur des lèvres dont les soupirs interrompus répandaient un parfum que ce dieu venait de rafraîchir par l'agitation de ses ailes.

XVIII.

Ils aperçoivent, avec le crépuscule, l'île des corsaires; les rochers semblent leur sourire; un murmure joyeux se fit entendre dans le port; la flamme des signaux brille sur les hauteurs; les chaloupes plongent dans la baie; les dauphins les poussent en se jouant à travers l'écume des flots; l'oiseau de mer, à la voix discordante, les salue de son cri rauque et aigu; leur imagination leur peint auprès des flambeaux les amis qui en entretiennent la clarté.

Ah! qui peut embellir le bonheur d'un retour, comme le sourire de l'espérance au milieu de l'Océan!

XIX.

Parmi les feux qui brillent sur la montagne et dans l'île, Conrad cherche la tour de Médora; mais c'est

en vain; tous remarquent avec surprise que seule elle est plongée dans l'obscurité; une lumière amie y était aperçue de loin; peut-être est-elle voilée et non éteinte. Conrad se précipite dans la première chaloupe et accuse dans son impatience la lenteur de la rame. Que n'a-t-il les ailes rapides du faucon, pour voler sur le sommet de la montagne! Les rameurs se reposent un moment: Conrad ne peut attendre, il se jette dans les flots, il achève le trajet à la nage et monte par le sentier qui lui est familier.

Il arrive et s'arrête à la porte de la tour; aucun bruit n'interrompt le silence qui y règne, les ténèbres l'entourent: il frappe avec force, personne ne répond; rien n'annonce qu'on l'ait entendu, ou qu'on le croie si près. Il frappe de nouveau, mais c'est bien faiblement, sa main tremblante refuse d'aider le désir troublé de son cœur. On ouvre: c'est un visage connu, mais non celle qu'il brûle de presser sur son cœur; on ne lui dit rien; lui-même sent expirer deux fois ses questions sur ses lèvres; il saisit le flambeau qui échappe à sa main et s'éteint en tombant. Attendra-t-il qu'il soit rallumé? il lui en coûterait autant d'attendre la clarté du jour. La lueur vacillante d'un autre flambeau jette par intervalles quelques rayons dans l'ombre du corridor; il se précipite dans l'appartement: il aperçoit ce que son cœur ne pouvait croire, et ce que pourtant il avait pressenti.

XX.

Conrad reste immobile et sans voix; son morne

regard se fixe sur celle qu'il aimait. Il en coûte à la douleur de s'éloigner de l'objet de ses regrets; elle n'ose s'avouer que c'est en vain qu'elle les contemple. Médora avait été si calme et si belle, que la mort s'offrait chez elle sous un aspect plus doux; ses mains glacées tenaient des fleurs qu'elle semblait presser encore, comme si elle eût feint de dormir [17]. On eût douté un moment qu'il fût encore temps de verser des larmes. Ses longues paupières, blanches comme la neige, voilaient ses prunelles privées du feu qui les animait. Ah! comme la mort imprime surtout son cachet sur les yeux en bannissant l'ame de ce trône de lumière!

Ils sont ternis et affaissés ces cercles d'azur; mais la fraîcheur des lèvres de Médora est encore respectée, le sourire semble ne les avoir quittées que pour un moment. Hélas! le drap funèbre, les tresses tombantes de ces beaux cheveux qui s'échappaient jadis des guirlandes qui les couronnaient, pour flotter au gré des zéphyrs, la pâleur de ses joues, tout annonce que la tombe la réclame. Elle n'est plus; que fait Conrad auprès d'elle?

XXI.

Conrad n'a plus rien à demander. Le premier regard qu'il a jeté sur ce front inanimé lui a tout appris. Elle est morte; qu'importe comment; c'est assez. L'amour de sa jeunesse, l'espoir d'un avenir plus heureux, la source de ses désirs les plus doux et de sa plus tendre sollicitude; le seul être vivant qu'il n'a

pu haïr, tout lui est ravi! Conrad mérite son sort, mais il n'en sent pas moins l'amertume. L'homme vertueux se tourne dans ses disgraces vers ces régions d'où le crime est à jamais repoussé; l'orgueilleux et le méchant, qui ont fondé tout leur bonheur sur les objets d'ici-bas et ne voient aucune douleur au-delà de la tombe, perdent tout en perdant ce qui les attache à la terre; c'est peu de chose peut-être; mais qui peut se voir arracher avec résignation ce qui faisait son unique délice?

Que de fronts stoïques et sévères servent de masque à des cœurs qui ont épuisé toutes les infortunes! Que de tristes pensées sont dissimulées, mais non perdues dans le sourire de ceux à qui un air chagrin conviendrait davantage!

XXII.

Ceux qui sentent le plus vivement expriment mal le désordre d'un cœur souffrant qui cherche dans toutes ses pensées un refuge qu'il ne trouve dans aucune. Il n'est point de mots qui suffisent pour peindre l'état secret de l'ame. Les véritables douleurs sont sans éloquence; celles de Conrad ont comblé la mesure. Immobile de stupeur, il est devenu si faible, que ses yeux attendris se remplissent de larmes comme ceux d'une femme: aveu d'un malheur irréparable! Personne ne vit les pleurs qui inondaient ses joues; devant des témoins peut-être ils n'auraient pas coulé. Mais bientôt sa main les essuie, et il s'éloigne, le cœur brisé et inconsolable... Le soleil paraît; le jour est

sombre pour Conrad. La nuit vient; ses ténèbres ne le quitteront plus. Il n'est point d'obscurité comme celle que répandent sur les yeux les nuages de l'ame. Aucun aveuglement n'est comparable à celui du malheureux qui ne peut et n'ose voir, et qui, fuyant vers les ombres les plus épaisses, refuse le secours d'un guide.

XXIII.

Le cœur de Conrad, formé pour la douceur, avait été violemment entraîné aux crimes. Trahi de trop bonne heure et abusé trop long-temps, ses sentiments les plus purs avaient eu le sort de l'eau qui se durcit comme la grotte dans laquelle elle tombe goutte à goutte, moins claire peut-être après avoir traversé le filtre de la terre, glacée et pétrifiée. Mais enfin bientôt la foudre vient briser le rocher miné déja par le souffle des tempêtes; le cœur de Conrad a été frappé d'un choc semblable.

Une fleur croissait à l'abri de ce roc escarpé, dont l'ombre l'avait protégée jusqu'à ce jour; le même tonnerre a anéanti le roc et le lis. Cette belle plante n'a pas laissé une feuille pour dire ses malheurs; toutes ont été flétries et consumées; et les débris de son froid protecteur sont répandus çà et là sur une plage aride.

XXIV.

L'aurore avait paru; il est peu des compagnons de Conrad qui osent interrompre sa solitude. Anselme

se décide enfin à pénétrer dans sa tour; il n'y était plus, il n'était pas sur le rivage. On s'alarme, on parcourt toute l'île avant la nuit; le matin suivant amène de nouvelles recherches, son nom fatigue les échos. C'est en vain qu'on visite les montagnes, les grottes, les cavernes, les vallées. On trouve sur le rivage la chaîne brisée d'une barque. L'espérance renaît; on suit ses traces sur la mer, tout est inutile; les jours succèdent aux jours; Conrad ne revient pas; il ne reviendra plus. Aucune nouvelle, aucun indice qui instruise de son sort, qui prouve s'il existe encore, ou si le tombeau a mis fin à son désespoir!

Ses compagnons le pleurèrent long-temps, eux seuls pouvaient le pleurer. Un monument fut élevé à son amie. Quant à lui, aucune pierre funéraire n'atteste sa mort ou la suite d'une vie qu'on ignorait.

Il laissa aux temps à venir le nom d'un corsaire, chargé de mille crimes, à qui il restait une vertu [18].

FIN DU CORSAIRE.

NOTES

DU CORSAIRE.

Le temps dans ce poëme pourra paraître trop court, eu égard au nombre d'évènements qui s'y succèdent; mais toutes les îles de la mer Égée ne sont qu'à quelques heures de navigation du continent, et le lecteur voudra bien prendre le vent comme je l'ai souvent trouvé.

[1] On a prétendu que lord Byron avait voulu dessiner dans son corsaire quelques traits de Buonaparte.

[2] *Olympia*. Voyez Roland furieux, chant X.

[3] Dans la nuit et surtout dans les climats chauds, chaque coup de rame, chaque mouvement des chaloupes ou des vaisseaux est suivi d'un éclat de lumière qui se détache de l'eau comme un éclair.

[4] *Les Chibouques*. C'est le nom turc de la pipe.

[5] *Les Almas* sont des danseuses.

[6] On a objecté que le déguisement de Conrad est hors de la nature; peut-être a-t-on raison : je trouve quelque chose qui y ressemble dans l'histoire :

« Désireux de connaître de ses propres yeux la situation des Vandales, Majorien se hasarda, après avoir déguisé la couleur de ses cheveux, à visiter Carthage avec le titre de son propre ambassadeur; et Genséric fut dans la suite bien mortifié, lorsqu'il découvrit qu'il avait entretenu et renvoyé l'empereur des Romains. Cette anecdote peut être rejetée comme une

fiction sans vraisemblance; mais c'est une fiction qui n'a pu être imaginée que dans la vie d'un héros. »

(Gibbon, *Décadence et Chute de l'Empire Romain.*)

(Nous avons sur notre théâtre emprunté ce trait à l'histoire, lorsque Iarbe vient lui-même, comme ambassadeur, auprès de Didon.)

Si on ajoutait que le caractère de Conrad est aussi peu naturel, je tâcherais de prouver le contraire par des caractères historiques que j'ai trouvés depuis que j'ai composé le Corsaire.

« Ezzélin, prisonnier, dit Rolandini, s'enfermait dans un silence menaçant; il fixait sur la terre son visage féroce, et ne donnait point d'essor à sa profonde indignation.

« De toutes parts cependant les soldats et les peuples accouraient; ils voulaient voir cet homme jadis si puissant, et la joie universelle éclatait de toutes parts....................

« Ezzélin était de petite taille; mais tout l'aspect de sa personne, tous ses mouvements indiquaient un soldat. Son langage était amer, son déportement superbe, et, par son seul regard, il faisait trembler les plus hardis. »

(Sismondi, *tome III*, *pages* 219, 220.)

« *Gensericus* (Gensérie, roi des Vandales, le vainqueur de Rome et de Carthage) *staturâ mediocris, et equi casu claudicans, animo profundus, sermone rarus, luxuriæ contemptor, irâ turbidus, haben li cupidus, ad sollicitandas gentes providentissimus*, etc., etc. »

(Jornandès, *de Rebus*, etc.)

7 Les derviches ont des congrégations et différents ordres, comme les moines.

8 *Il s'arrache la barbe.* C'est un effet commun de la colère des musulmans. Voyez les Mémoires du prince Eugène, *page* 24, où un général ottoman reçoit une blessure à la cuisse, et s'arrache la moustache parce qu'il est obligé de quitter le combat.

9 Gulnare est un nom de femme qui signifie littéralement la fleur du grenadier.

[10] On pourrait citer sir Thomas Morus sur l'échafaud, et Anne Boulen, qui, dans la tour qui lui servait de prison, remarqua, en passant la main sur son cou, qu'il était trop délicat pour donner beaucoup de peine à l'exécuteur.

Pendant une partie de la révolution française, il était venu de mode de laisser quelques mots comme un legs, et les paroles plaisantes des victimes pourraient former un assez gros volume de facéties.

[11] Socrate but la ciguë peu de temps avant le coucher du soleil (heure des exécutions), quoique ses disciples le priassent d'attendre que l'astre du jour fût entièrement éclipsé.

[12] Le crépuscule en Grèce est beaucoup plus court que dans nos climats; les jours sont plus longs en hiver, mais plus courts en été.

[13] Le kiosque est une maison d'été des Turcs.

Le palmier est hors des murs d'Athènes moderne, non loin du temple de Thésée, dont un mur seul le sépare. L'eau du Céphyse est en effet bien rare, et l'Illisus n'a point d'eau du tout.

[14] Lord Byron avoue dans une note que ce n'était guère ici la place des strophes précédentes qui font partie d'un autre poëme; elles sont en effet le début du *Curse of Minerva*, la malédiction de Minerve, dont le sujet est le vandalisme de ce lord Elgin qui exploite les antiquités de la Grèce. Peut-être, comme dit lord Byron, on ne sera pas fâché de voir ici ces strophes.

[15] Le comboloïo, rosaire des mahométans, est composé de quatre-vingt dix-neuf grains.

[16] Les Turcs frappent des mains pour appeler leurs esclaves, comme chez nous on se sert de sonnettes.

[17] C'est la coutume dans le levant de jeter des fleurs sur le corps de ceux qui viennent d'expirer, et de placer un bouquet dans la main des jeunes femmes.

[18] Je vais tenter de prouver que le point d'honneur dont Conrad donne un exemple n'a pas été poussé au-delà des bornes de la probabilité; je veux citer à l'appui l'anecdote d'un flibustier, confrère de mon pirate.

Nos lecteurs connaissent tous ces expéditions dirigées contre les corsaires de Barrataria; mais peu d'entre eux sont instruits de la situation, de l'histoire, ou de la nature de cet établissement. Voici pour eux le récit des principaux faits que nous devons à un ami qui a été sur les lieux. Ce récit ne peut manquer d'intéresser.

Barrataria est une baie ou un bras étroit du golfe de Mexique, qui traverse une contrée riche, mais plate, jusqu'à un mille du fleuve Mississipi, quinze milles en dessous de la Nouvelle-Orléans. Cette baie a des branches innombrables, où l'on peut se dérober aux plus sévères recherches: elle communique au sud avec trois lacs, et ces trois lacs avec un autre du même nom, qui, contigu à la mer, forme avec elle une île. Cette île fut fortifiée en 1811, dans les points de l'est et de l'ouest, par une bande de pirates que commandait un certain Lafitte. La plupart de ces pirates provenaient de cette partie de la population de la Louisiane qui avait fui de Saint-Domingue, lors des troubles qui y survinrent, et qui trouva un azyle dans l'île de Cuba. Ce fut dans la dernière guerre entre la France et l'Espagne qu'ils furent forcés de s'en exiler dans le terme de quelques jours; sans autre cérémonie, ils entrèrent dans les États-Unis, et la plupart dans la Louisiane, accompagnés de tous les nègres. Le gouverneur leur notifia l'article de la constitution, qui défend l'importation des esclaves; mais en les assurant en même temps qu'il ferait tout pour leur obtenir du congrès le privilége d'en conserver la propriété.

L'île de Barrataria est située à 29 degrés de latitude et à 92 de longitude. Elle est aussi remarquable par le bon air qu'on y respire, que par les excellents poissons qui abondent dans ses parages. Le chef de cette horde, comme *Charles de Moor*, avait quelques vertus mêlées parmi ses vices. Dans

l'année 1813, sa troupe, par son audace et ses attentats, avait fixé l'attention du gouverneur de la Louisiane, qui, pour ruiner l'établissement, résolut de commencer par frapper le chef; il offrit donc cinq cents dollars de récompense pour la tête de Lafitte qui était bien connue des habitants de la Nouvelle-Orléans, ayant exercé jadis avec réputation dans cette ville l'art de l'escrime qu'il avait appris dans les troupes de Bonaparte, où il avait servi comme capitaine. Laffite, pour répondre au gouverneur, offrit quinze mille dollars pour la tête de celui-ci. Le gouverneur fit marcher sur l'île de Lafitte une compagnie de soldats, avec l'ordre d'y tout brûler et saccager, et d'emmener à la Nouvelle-Orléans tous les bandits. Cette compagnie, sous le commandement d'un homme qui avait été l'ami de l'audacieux capitaine, s'approcha sans résistance jusqu'aux premières fortifications de l'île, lorsque tout à coup on entendit le coup d'un sifflet assez semblable à celui dont se servent les contre-maîtres. Les soldats furent tous entourés par des hommes armés qui s'élancèrent des secrètes avenues de la baie; ce fut ici que ce moderne Charles de Moor se distingua par un noble trait; car non-seulement il épargna la vie de celui qui était venu attaquer la sienne, et détruire tout ce qu'il avait de plus cher, mais encore il lui offrit une somme considérable qui eût procuré à ce brave homme une existence aisée pour le reste de ses jours. Ces dons furent refusés par celui-ci avec indignation; mais il lui fut permis de retourner à la ville. Cet évènement et quelques autres prouvérent que la bande des pirates ne pouvait être forcée par terre. Nos forces navales ayant toujours été peu nombreuses dans ces contrées, il fallait attendre qu'elles reçussent des renforts pour les faire agir contre les brigands. Aussitôt qu'une augmentation de troupes le permit, l'attaque eut lieu, et la ruine totale des pirates en fut le résultat. Aujourd'hui que ce point presque inabordable des États-Unis, qui est la clef de la Nouvelle-Orléans, est délivré de cet ennemi, espérons que le gouvernement y tiendra une force militaire respectable. (*Extrait d'une gazette américaine.*)

On trouve dans la continuation du Dictionnaire biographique de Granger un singulier passage au sujet de l'archevêque de Blackbourne. Comme il a quelques rapports avec la profession du héros de mon poëme, je ne puis résister à la tentation d'en donner ici l'extrait.

« Il y a quelque chose de mystérieux dans l'histoire et le caractère du docteur Blackbourne. Les évènements de sa vie ne sont qu'imparfaitement connus; et le bruit a couru qu'il avait été boucannier. On ajoute qu'en arrivant en Angleterre, un de ses confrères dans ce premier métier, ayant demandé ce qu'était devenu son vieux camarade Blackbourne, fut fort surpris d'apprendre qu'il était archevêque d'Yorck. Nous savons que Blackbourne fut installé sous-doyen d'Exeter en 1694; qu'après avoir résigné ce titre, et l'avoir obtenu de nouveau en 1704, il devint doyen l'année suivante, et, en 1714, archi-doyen de Cornwal: ce fut le 24 février 1716 qu'il fut consacré évêque d'Exeter, et transféré, en 1724, à Yorck, en récompense, selon la chronique scandaleuse de la cour, de sa complaisance à unir Georges Ier à la duchesse de Munster. Ceci paraît cependant une pure calomnie. Comme prélat il se conduisit avec une grande prudence, et fut aussi respectable comme administrateur des revenus de son siége. Le bruit circulait tout bas qu'il n'avait point renoncé aux vices de sa jeunesse et que son goût pour le beau sexe formait un *item* dans la liste de ses faiblesses; mais, loin d'avoir été convaincu par *soixante et dix* témoins, il n'a pas été accusé directement par un seul; en un mot, je considère tous ces soupçons comme ceux de la malice. Comment un boucanier aurait-il eu la science qu'on ne pouvait refuser à Blackbourne, qui avait une connaissance si parfaite des classiques et surtout des tragiques grecs, qu'il les lisait comme il eût lu Shakspeare? Ne lui avait-il pas fallu du temps, du loisir et de bons maîtres pour parvenir à cette érudition? Il avait été élevé au collége du Christ à Oxford; c'est un fait positif. On le citait comme un homme très-plaisant, ce qui ne fut pas en sa faveur; car il donna lieu à dire qu'il gagnait plus de cœurs que d'ames. »

La seule voix qui pouvait calmer les passions du sauvage Alphonse III, c'était celle d'une épouse aimable et vertueuse, seul objet de son amour: c'était la voix de dona Isabella, fille du duc de Savoie, et petite fille de Philippe II, roi d'Espagne. Ses derniers accents firent sur sa mémoire une impression profonde; son cœur altier fondit en larmes, et, après ce dernier embrassement, Alphonse se retira dans son appartement pour pleurer sa perte irréparable et méditer sur les vanités de la vie humaine.

(*OEuvres mêlées de* Gibbon.)

N. B. M. Chenedollé, dans ses études poétiques, a imité en vers le début du Corsaire, dont nous connaissons aussi une traduction élégante par M. Mame.

FIN DES NOTES DU CORSAIRE.

LARA.

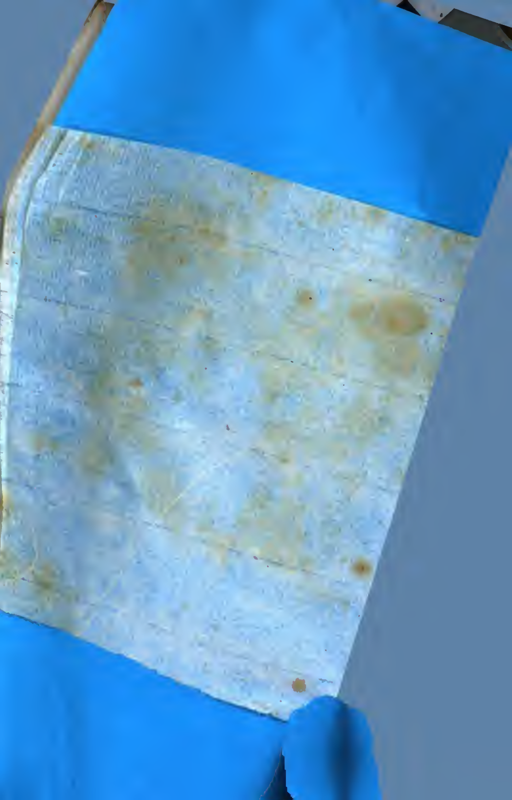


Dessiné par Richd Westall R. A. Gravé ... ugeot.





LARA.





LARA.

CHANT PREMIER.

I.

Les vassaux sont heureux dans le vaste domaine de Lara, et la servitude ne pense plus à ses chaînes féodales. C'est après un long exil volontaire, que ce seigneur est revenu, lorsqu'on n'espérait plus le revoir; mais il n'était pas oublié. La joie anime tous les visages dans son château; les coupes sont sur la table; les bannières flottent sur les créneaux; la flamme hospitalière du feu rallumé va se jouer en brillants reflets sur les vitraux peints de mille couleurs; le foyer rassemble un cercle bruyant qui donne un libre cours à sa loquacité.

II.

Le seigneur de Lara est donc de retour! Pourquoi a-t-il traversé les mers? Son père en mourant l'a laissé maître de lui-même dans un âge trop tendre pour sentir une telle perte : héritage du malheur, dangereux empire de soi-même, dont l'homme abuse pour

détruire la paix du cœur! Sans mentor pour le diriger; n'ayant que peu d'amis pour le détourner des mille sentiers dont la pente nous entraîne au crime, c'est dans la fougue de la jeunesse, c'est lorsqu'il aurait eu le plus besoin d'obéir, que Lara commandait aux autres.

A quoi bon le suivre pas à pas dans les détours de la carrière qu'il parcourut? elle sembla courte à son impatience inquiète; pourtant elle fut assez longue pour le perdre à demi.

III.

Lara a quitté, jeune encore, le séjour de ses ancêtres, et depuis le moment de ses adieux, on a toujours ignoré de quel côté il a porté ses pas. Son souvenir est presque éteint : « Le père est mort et le fils est absent : » c'est tout ce que disent les vassaux ; c'est tout ce qu'ils savent. Lara ne paraît plus et n'envoie personne ; le grand nombre cesse de penser à lui; quelques-uns se plaisent encore à former des conjectures. Son château n'entend plus prononcer son nom; son portrait se noircit dans son cadre enfumé; un autre seigneur console celle qui devait être son épouse; les jeunes gens commencent à l'oublier et les vieillards ne sont plus. Mais vit-il encore? s'écrie son héritier impatient, qui soupire après un deuil qu'il ne doit pas porter. Cent écussons rouillés ornent l'antique demeure des Lara : un seul manque parmi tous les autres, qu'on ajouterait volontiers à ce gothique trophée.

IV.

Il arrive enfin tout à coup. D'où vient-il ? on l'ignore. Que vient-il faire? on n'a pas besoin de le deviner. Ce n'est pas son retour qui doit étonner, mais c'est sa longue absence. Toute sa suite est composée d'un page dont l'air est étranger, et l'âge encore tendre.

Les années se sont écoulées, et leur fuite est aussi rapide pour l'homme qui mène une vie errante que pour ceux qui n'ont pas quitté la terre natale. Mais le défaut de nouvelles des climats lointains d'où arrive Lara semble avoir ralenti le vol du temps ; on le voit, on le reconnaît, et cependant le présent paraît douteux, et le passé semble un songe. Il vit, il est encore dans la force de l'âge, quoique ses traits soient altérés par les fatigues et le ravage des ans.

Quelles qu'aient été les fautes de sa jeunesse, les divers évènements de sa vie ont pu les effacer de sa mémoire. On n'a rien appris depuis long-temps qui lui mérite blâme ou renom, il peut soutenir la gloire de sa famille.

Son ame avait jadis fait éclater son orgueil ; mais ses torts avaient été ceux d'un jeune homme amoureux des plaisirs, et à moins qu'ils ne l'aient égaré de plus en plus, ils doivent lui être pardonnés sans exiger de lui de longs remords.

V.

Mais Lara est bien changé ; quel qu'il soit, on re-

connaît sans peine qu'il n'est plus ce qu'il a été. Les rides de son front sourcilleux offrent les traces des passions, mais des passions anciennes; on remarque en lui l'orgueil, mais non le feu de ses jeunes années, un aspect froid et l'indifférence pour les louanges, une démarche altière et un œil vif qui devine d'un regard la pensée des autres. Il avait ce langage léger et moqueur, arme poignante de ceux que le monde a offensés, et dont les coups lancés avec une fausse gaieté défendent la plainte à ceux qu'ils blessent. Voilà ce qu'on observait dans Lara, et quelque chose encore que son regard et l'accent de sa voix ne pouvaient révéler.

L'ambition, la gloire, l'amour, le but auquel tendent tous les hommes et qui n'est atteint que d'un petit nombre, semblaient n'avoir plus d'accès dans son cœur; mais on eût dit que c'était depuis peu, et parfois un sentiment profond et secret, qu'on voulait en vain pénétrer, se trahissait un moment sur son front livide.

VI.

Il n'aimait pas qu'on lui fît de longues questions sur le passé; on ne l'entendait point vanter les merveilles des déserts sauvages qu'il avait seul parcourus dans des climats lointains, et des mondes qu'il se plaisait à faire croire inconnus; en vain interrogeait-on ses regards, en vain s'adressait-on à son compagnon, Lara évitait de s'entretenir de ce qu'il avait vu, comme peu digne d'intéresser un étranger; et si les questions

devenaient plus pressantes, son front s'obscurcissait et ses paroles étaient plus rares.

VII.

Ce ne fut pas sans plaisir qu'on le vit de retour parmi les siens; issu d'une antique famille, commandant à de nombreux vassaux, il visitait les seigneurs de la contrée, il assistait aux carrousels et aux jeux qu'ils célébraient; mais simple témoin de leurs fêtes ou de leurs ennuis, il ne partageait ni les uns, ni les autres. On ne le vit point rechercher ce que tous poursuivaient, égarés par une espérance toujours trompeuse et toujours écoutée, la fumée des honneurs, l'or plus substantiel, la préférence des belles ou le dépit d'un rival.

Autour de lui était tracé un cercle mystérieux qui l'isolait des hommes et leur défendait d'approcher. La sévérité de ses yeux tenait la frivolité à une distance respectueuse. Les ames timides, qui le voyaient de près, l'observaient en silence, ou se communiquaient tout bas leurs craintes; ceux qui témoignaient pour lui des intentions plus amicales, c'était le petit nombre et les plus sages, avouaient qu'il était meilleur que son air ne semblait l'annoncer.

VIII.

Quel changement étrange! cet homme dans sa jeunesse était tout mouvement et tout vie! amoureux des plaisirs, aimant les combats, faisant tour à tour les délices de l'amour, du champ d'honneur, de l'Ocean,

de tout ce qui lui promettait une jouissance ou un danger; il avait tout goûté, il avait épuisé toutes les sources de bonheur et de peine ; ennemi de la fade modération et voulant échapper par l'ardeur de ses sentiments à ses propres pensées! Les tempêtes de son cœur défiaient avec mépris les orages des éléments, et ses transports demandaient au ciel s'il avait des ravissements qui leur fussent comparables. Esclave de toutes les passions extrêmes, comment se réveilla-t-il de ses rêves étranges ? Hélas! il ne s'en vantait pas, mais il maudissait sans doute son cœur flétri qui ne voulait pas encore se briser.

IX.

Les livres paraissaient exciter davantage sa curiosité, lui, dont le seul livre avait été jusque-là l'homme lui-même. Souvent, dans un soudain caprice, il se séparait de tout le monde; et alors les gens du château, dont il réclamait rarement les soins, prétendaient qu'il marchait d'un pas précipité le long de la galerie, où les portraits de ses ancêtres offraient une longue suite d'antiques personnages ; on entendait (ceci se disait tout bas) le son d'une voix qui n'était ni la sienne, ni celle d'un habitant de la terre : « Oui, en rira qui « voudra, ajoutait-on, on avait vu, on ne savait trop « quoi, mais enfin rien que d'extraordinaire. Pourquoi « arrêtait-il ainsi ses regards sur cette tête enlevée aux « tombeaux par des mains profanes, et placée à côté « de son livre comme pour effrayer et éloigner tout le « monde, excepté lui ? Pourquoi ne dormait - il pas

« quand les autres dormaient ? Pourquoi fuir les sons « de l'harmonie et ne pas recevoir d'hôtes ? Tout cela « n'était pas bien ; mais où était le mal ? quelques-« uns le savaient sans doute, mais ce devait être une « trop longue histoire ; et ceux d'ailleurs qui en « étaient instruits avaient assez de discrétion et de « prudence pour dire que leurs conjectures étaient « seulement de vagues soupçons. S'ils voulaient parler « cependant, ils le pourraient ! » Tels étaient les propos que les vassaux tenaient dans le château de Lara.

X.

Il est nuit : rien ne trouble le cours tranquille de la rivière qui paraît immobile et s'écoule cependant peu à peu comme le bonheur ; le pur cristal de ses ondes réfléchit, comme un tableau magique, les astres immortels de la voûte céleste ; ses rives sont ornées d'arbres au vert feuillage et des plus belles fleurs qui puissent attirer l'abeille : telles étaient celles dont Diane, encore enfant, formait des guirlandes ; et l'innocence n'en voudrait point offrir d'autres à l'amour. L'eau se perd dans des canaux dont les détours figurent les replis brillants et tortueux du serpent ; tout sur la terre et dans l'air est si serein et si doux, que l'apparition d'un esprit n'eût point effrayé, tant il eût paru impossible qu'un génie malfaisant pût se plaire dans ces lieux enchanteurs. Au milieu d'une nuit si belle, les bons seuls étaient appelés à jouir ; ainsi le pensait Lara, qui s'éloigna soudain pour porter ses

pas vers son château. Son ame ne pouvait plus contempler des tableaux qui lui rappelaient d'autres temps, des cieux plus purs, des astres plus éclatants encore, des nuits plus douces, et des cœurs qui aujourd'hui...... Non, non, l'orage peut gronder sur sa tête sans lui causer la moindre émotion, mais une nuit si belle n'est qu'une amère dérision pour un cœur comme le sien.

XI.

Il marche à grands pas dans les appartements solitaires ; son ombre gigantesque le suit le long des murs tapissés de ces tableaux représentant des hommes d'autrefois. C'est tout ce qu'ils ont laissé de leurs vertus ou de leurs crimes, avec une vague tradition, leurs faiblesses et leurs vices, les sombres caveaux où dorment leurs cendres, et une demi-colonne du registre pompeux des âges où la plume de l'histoire distribue le blâme et la louange, et donne ses mensonges pour d'incontestables vérités.

La lune qui perce à travers les obscurs vitraux, éclaire de ses rayons la pierre du plancher, les voûtes élevées et les figures des saints en prière, sculptés sous des formes bizarres sur les fenêtres gothiques. Lara se promène en rêvant; les boucles pendantes de ses cheveux, son noir sourcil, le mouvement de son panache agité : tout semble l'entourer des attributs d'un fantôme et donner à son aspect la terreur des tombeaux.

XII.

Il est minuit : partout règne le sommeil ; la flamme incertaine d'une seule lampe semble prêter à regret sa clarté parmi les ténèbres. Un bruit sourd se fait entendre dans le château ; c'est un cri d'alarme, un cri prolongé auquel succède le silence ; les gens de Lara se réveillent en sursaut, ils se lèvent, et, braves quoique tremblants, ils accourent au lieu où cette voix appelle leur secours ; ils portent d'une main un flambeau à demi allumé et de l'autre leurs épées nues : dans leur trouble et leur empressement, ils ont oublié le ceinturon.

XIII.

Ils trouvent Lara étendu sur le marbre, froid comme lui, et pâle comme les rayons de la lune qui tombent sur son visage ; son sabre à moitié tiré du fourreau atteste un danger au-dessus des craintes de la nature ; il conserve encore sa fermeté ou il l'a conservée jusqu'à ce dernier moment ; le froncement de ses sourcils exprime sa fureur ; insensible, comme il est, au mouvement de terreur qui a fait frémir ses lèvres se mêle le désir de répandre le sang ; des paroles menaçantes à demi formées, et les imprécations d'un orgueilleux désespoir, semblent avoir expiré dans sa bouche ; son œil est à moitié fermé, mais le regard féroce du guerrier y brille encore, comme fixé dans un horrible repos.

On le relève, on le transporte : « silence ! » Il respire; il parle : les couleurs reviennent sur ses joues basanées ; ses lèvres recouvrent leur vermillon ; son œil encore obscur roule dans son orbite, et ses membres recommencent peu à peu le jeu de leurs fonctions; mais ses paroles sont dans une langue qui n'est pas celle de sa patrie ; on les reconnaît aisément pour les accents d'un autre climat, comme si elles s'adressaient à une oreille qui ne peut plus, hélas ! les entendre !

XIV.

Son page s'approche : et lui seul paraît saisir le sens de ses paroles. Les altérations qu'éprouvent les couleurs de son teint témoignent que Lara n'avouerait pas de tels discours et que le page se garderait bien de les traduire. L'état dans lequel il trouve son maître l'étonne moins que tous ceux qui l'entourent ; il se penche sur le corps de Lara et lui parle dans cette langue qui paraît être la sienne; Lara l'écoute, et sa voix semble peu à peu calmer les horreurs de son rêve, si c'était un rêve qui accablait ainsi son cœur ! Hélas ! il n'avait pas besoin de malheurs fantastiques !

XV.

Quel que soit l'objet qu'il a vu en songe ou en réalité, c'est un secret enseveli dans son cœur ; s'il ne l'a point oublié, du moins il n'en parlera jamais.

L'aurore reparaît et rend la vigueur à son corps

fatigué; il n'implore ni les secours de la médecine ni ceux de la religion, et bientôt, toujours le même dans ses actions et dans son langage, il reprend ses occupations accoutumées. Son sourire n'en est pas plus fréquent ni son front plus attristé; et si le retour de la nuit devient moins agréable à Lara, il n'en fait rien paraître aux yeux de ses vassaux étonnés, dont les frissons disent assez que leurs craintes ne se sont pas dissipées si vite.

Ces serviteurs tremblants s'acheminent deux à deux (seuls ils n'eussent point osé); ils évitent la fatale galerie. La bannière qui se déroule dans les airs, le bruit de la porte, une tapisserie froissée, l'écho du plancher, les ombres que projettent les arbres d'alentour, le vol de la chauve-souris, le sifflement de la bise : tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, les épouvante à mesure que la nuit étend son voile sombre sur les murailles grisâtres du château.

XVI.

Vaines frayeurs!...... Cette heure de terreur, dont la cause resta inconnue, ne revint plus, ou Lara sut feindre un oubli qui augmenta l'étonnement de ses vassaux, sans diminuer leurs craintes. Sa mémoire avait donc fui au retour de ses sens, puisqu'aucun mot, aucun regard, aucun geste de leur seigneur ne trahit devant eux un sentiment qui leur rappelât les angoisses de son ame en délire! Était-ce un songe? était-ce bien sa bouche qui prononçait ces paroles d'une langue étrangère? était-ce bien ses cris qui

avaient troublé leur sommeil? était-ce bien lui dont le cœur oppressé avait cessé de battre, et dont l'œil effaré les avait épouvantés? pouvait-il oublier des souffrances dont ceux qui n'en avaient été que les témoins frissonnaient encore? ou ce silence prouvait-il que sa mémoire, pour être exprimée par des mots, était trop profondément fixée dans un de ces secrets qui dévorent le cœur, sans le forcer à se déceler? Lara avait su ensevelir à la fois dans le sien les effets et la cause. De vulgaires observateurs ne pouvaient étudier le progrès de ces pensées que les lèvres des mortels ne trahissent qu'à demi et par intervalles, pour s'interrompre aussitôt.

XVII.

Lara réunissait en lui le mélange inexplicable de tout ce qui mérite le plus d'être aimé ou haï, recherché ou évité.

L'opinion incertaine sur sa vie mystérieuse attachait à son nom l'éloge ou le mépris; son silence servait à alimenter les conversations de toute la contrée; on formait des conjectures, on s'exprimait sa surprise, on brûlait du désir de connaître ses secrètes destinées. Qu'avait-il été? qu'était-il cet homme inconnu qui vivait au milieu de ses vassaux, sans qu'on sût de lui autre chose que son illustre naissance? n'était-il pas l'ennemi de son espèce? cependant quelques-uns prétendaient qu'ils avaient parfois vu son front s'éclaircir; mais ils avouaient que son sourire, considéré de près et attentivement, cessait d'être franc et se convertissait

en un rire moqueur; ou que, s'il se montrait sur ses lèvres, il n'allait pas plus loin, et qu'on aurait vainement cherché dans ses yeux l'expression de la gaieté qu'il affectait. Il y avait de temps en temps plus de douceur dans le regard de Lara, comme si la nature ne l'avait pas primitivement doué d'un cœur dur; mais bientôt son ame semblait réprimer une faiblesse indigne d'elle et de son orgueil, et s'excitait elle-même à la sévérité, comme si elle eût dédaigné de racheter un doute à l'estime ébranlée des hommes. Était-ce une espèce de peine infligée à son cœur pour le punir d'une tendresse qui avait troublé son repos? Voulait-il, dans son chagrin inquiet, le forcer de haïr pour avoir trop aimé?

XVIII.

Il y avait en lui un mépris continuel de tout, comme s'il avait essuyé déja ce qui peut survenir de pire. Il vivait étranger sur la terre comme un esprit errant rejeté d'un autre monde. Doué d'une sombre imagination, il s'était jadis créé par goût les dangers auxquels il avait échappé par hasard, mais vainement, puisque leur souvenir était à la fois pour son ame source de triomphes et de regrets.

Ayant reçu plus de force pour aimer qu'il n'en est accordé aux mortels, ses rêves de vertu allèrent de bonne heure au delà de la réalité; une virilité orageuse suivit sa jeunesse abusée. Il ne lui resta plus que le regret de ces ans consumés à la poursuite d'un fantôme et du mauvais usage de l'énergie donnée

à son ame pour un plus sage emploi. Livré à des possions ardentes, leurs ravages avaient semé la désolation sur ses pas, et n'avaient laissé à ses meilleurs sentiments qu'un trouble intérieur et les réflexions cruelles qu'inspire une vie agitée par les tempêtes. Mais toujours superbe et lent à se condamner, il rejetait la moitié du blâme sur la nature, et attribuait toutes ses fautes à ce corps de chair qu'elle a destiné à servir de prison à l'ame et de pâture aux vers de la tombe; jusqu'à ce qu'enfin, confondant le bien et le mal, il appela les actes de sa volonté des décrets du destin.

Trop fier pour l'égoïsme du commun des hommes, il savait au besoin se sacrifier pour le bien des autres. Était-ce chez lui pitié ou devoir? Non, c'était plutôt une perversité bizarre qui poussait son orgueil à faire ce que bien peu d'hommes eussent osé faire comme lui. C'était la même impulsion qui lui faisait d'autres fois préférer les voies du crime : tant il était jaloux de se séparer par le bien ou le mal de ceux qui avaient reçu comme lui une vie mortelle! N'écoutant que la haine qu'il leur portait, son esprit avait fixé son trône loin de ce monde, et dans des régions qu'il s'était créées; là, dans les froides méditations de son dédain, son sang paraissait couler avec plus de calme. Heureux s'il n'eût jamais été plus enflammé par le crime! heureux s'il eût toujours joui de cette froideur glaciale!

Il est vrai qu'il suivait les mêmes sentiers que tous les hommes; il est vrai qu'en apparence il parlait et

agissait comme eux, sans outrager la raison par le moindre écart. Sa folie était une folie du cœur, et non de l'esprit: il s'égarait rarement dans ses discours, et ne dévoilait jamais assez le fond de son ame pour choquer ceux qui l'écoutaient.

XIX.

Malgré ces dehors froids et mystérieux, malgré le plaisir qu'il prenait à rester inconnu, il avait trouvé l'art (si ce n'était chez lui un don de la nature) de graver son souvenir dans le cœur des autres.

Ce n'était ni l'amour ni la haine, ce n'était peut-être même rien de ce que les mots expriment; mais ceux qui le voyaient ne l'avaient jamais vu en vain, et ne manquaient pas de reparler de lui.

Ceux auxquels ses paroles étaient adressées y réfléchissaient long-temps après les avoir entendues, quelque légères qu'elles fussent. Sans qu'on pût définir ni pourquoi ni comment, il s'insinuait dans l'esprit de celui qui l'écoutait, pour y porter l'impression de l'attachement ou de la haine. De quelque manière qu'eût commencé avec lui l'amitié ou l'aversion, celle qu'il inspirait était toujours durable. Vous ne pouviez pénétrer son ame, et vous étiez surpris de le voir trouver le chemin de la vôtre. Sa présence revenait sans cesse, on était forcé de lui accorder de l'intérêt : c'est en vain que l'on se serait révolté contre ce sentiment; son esprit semblait vous défier de l'oublier.

XX.

On célébra une fête où se rendirent les dames, les chevaliers et tous ceux auxquels la naissance ou la richesse avait assigné un rang dans la contrée.

A ce double titre, Lara fut invité, comme les autres seigneurs de son voisinage, à se rendre au château d'Othon.

Une assemblée nombreuse était réunie dans des appartements étincelants de lumière, où les plaisirs de la table et du bal appelaient les convives.

La danse des jeunes beautés semblait enchaîner par de doux liens les graces et l'harmonie: heureux les cœurs novices et les mains amoureuses qui forment des groupes de leur choix! c'est un tableau bien capable d'éclaircir un front soucieux, de faire sourire le vieillard, et rêver la jeunesse prompte à oublier, au milieu des transports d'une bruyante gaieté, que c'est sur la terre que se passent ces doux moments.

XXI.

Lara assistait à cette fête d'un air gai et tranquille; son front mentait si son ame était triste. Ses yeux suivaient les mouvements gracieux des danseuses dont les pas légers ne réveillaient aucun écho. Appuyé contre un pilier, les bras croisés sur sa poitrine, attentif au tableau qui s'offre à ses regards, il ne s'aperçoit pas qu'un œil sévère est fixé sur lui. Lara endurait mal un regard scrutateur; enfin il le remarque: c'est un visage inconnu qui ne cherche que le sien. Cet homme si curieux paraît étranger; il n'a jusqu'ici considéré

que Lara, mais sans en être aperçu. Tout à coup leurs yeux se rencontrent et s'interrogent mutuellement avec une surprise muette. Un léger trouble se manifeste sur le front de Lara, c'est l'effet de la défiance que lui inspire l'inconnu. Celui-ci porte un aspect farouche qui semble en dire plus que le vulgaire ne peut en deviner.

XXII.

« *C'est lui!* » s'écrie-t-il. Ce mot se répète tout bas de bouche en bouche. « C'est lui! Qui donc? se demande-t-on de tous côtés, jusqu'à ce que cette question parvienne aux oreilles de Lara. Ces mots étranges qui parcourent la salle, la physionomie de l'inconnu, semblent inexplicables à tous, et excitent l'étonnement général.

Lara reste immobile, et ne change pas de couleur. Le premier mouvement de surprise qui l'avait troublé d'abord est déja loin de lui. Sans témoigner aucune émotion, ses yeux font le tour de l'assemblée; cependant l'étranger ne cesse de le considérer; enfin, s'approchant, il s'écrie avec un dédain superbe. « C'est « lui! comment est-il ici, et qu'y fait-il? »

XXIII.

C'en était trop; Lara ne put laisser sans réponse une question répétée d'un ton si fier et si hautain. Fronçant le sourcil, mais d'un accent froid et plus ferme qu'arrogant, il s'adresse à l'audacieux questionneur, et lui dit: « Je m'appelle Lara; quand je con-

« naîtrai ton nom, ne doute pas que je ne sache « répondre à l'étrange courtoisie d'un chevalier tel « que toi. Je m'appelle Lara; en veux-tu savoir da« vantage? Je n'évite aucune question; je ne porte « point de masque. — Tu n'évites aucune question! « Songes-y bien, n'en est-il pas une à laquelle ton cœur « n'oserait répondre, si ton oreille osait l'entendre? « Te suis-je donc inconnu? Regarde-moi avec atten« tion. Ah! du moins, si la mémoire ne t'a pas été « donnée inutilement, il est une dette qu'elle a con« tractée, et que tu voudrais annuler en vain; l'éter« nité te défend de l'oublier! » Lara examine l'étranger avec calme; mais ne trouve aucun de ses traits qui lui soit connu, ou qu'il veuille reconnaître: ne daignant pas répondre avec l'air du doute, il détourne la tête avec un geste de mépris, et se prépare à se retirer; mais le farouche étranger lui crie de rester. « Je n'ai « qu'un mot à dire, ajoute-t-il, réponds à un chevalier « qui, si tu étais vraiment noble, serait ton égal; « mais quel que tu sois aujourd'hui, et quel que tu « aies été, réponds et ne fronce pas le sourcil. Si ce « que je vais dire est faux, il te sera aisé de me dé« mentir. Celui qui te parle se défie de ton sourire; « mais ton front menaçant ne le fait pas trembler. « N'est-ce pas toi dont les actions......? — Qui que je « sois, des mots aussi vagues, des accusateurs tels que « toi, interrompt Lara, ne méritent pas d'être écoutés « plus long-temps; que ceux qui leur accordent plus « confiance que moi croient aveuglément le conte, « merveilleux sans doute, que nous promet ce début.

« Qu'Othon fête un hôte si courtois, je lui en exprimerai ma pensée et ma reconnaissance. »

Othon, surpris, s'avance à ces mots : « Quel que « soit, dit-il, le secret dont il s'agit entre vous, il « n'est point convenable de troubler la fête par une « querelle. Si le seigneur Ezzelin a quelque chose à « dévoiler qui intéresse le comte Lara, qu'il attende « à demain pour s'expliquer ici ou partout ailleurs, « comme il plaira à tous deux de le décider. Ezzelin! « je suis ton garant; tu n'es pas inconnu; quoique, « récemment arrivé d'un autre monde comme le « comte Lara, une longue absence t'ait rendu pres-« qu'étranger à nos yeux. Si, comme je l'augure « du sang illustre qui coule dans ses veines, Lara a « hérité de la valeur et du mérite de ses ancêtres, il « ne se montrera pas indigne de ce nom glorieux, et « ne refusera rien de ce que réclament les lois de la « chevalerie. »

« — Eh bien! à demain, reprend Ezzelin : qu'on « nous mette ici l'un et l'autre à l'épreuve, et je jure « sur ma vie et mon épée de ne rien avancer que de « vrai. Puissé-je être aussi sûr d'être admis dans le « ciel! »

Que répond Lara? Son ame descend en elle-même absorbée dans ses méditations profondes. Toutes les paroles, tous les regards semblent ne s'adresser qu'à lui. Les siens se promènent en silence sur l'assemblée, et n'expriment que l'oubli le plus complet. Hélas! cette indifférence ne témoigne que trop la fidélité de sa mémoire.

XXIV.

« Demain! Eh bien! oui, demain! » Ces mots, répétés deux fois, furent les seuls qu'on entendit sortir de la bouche de Lara. Aucune colère ne se trahit sur son front, ni dans le feu de ses regards; cependant il y avait dans l'accent de sa voix quelque chose qui annonçait une détermination forte, quoique inconnue. Il prit son manteau, salua d'un léger signe de tête en quittant l'assemblée, et, comme il passait près d'Ezzelin, il répondit par un sourire au regard menaçant dont ce chevalier semblait vouloir l'accabler. Ce n'était point le sourire de la joie, ni celui d'un orgueil contenu qui se venge par le mépris de ne pouvoir exercer son ressentiment: c'était le sourire d'un cœur sûr de lui-même dans ce qu'il devait entreprendre ou souffrir.

Ce sourire annonçait-il la paix et le calme de la vertu, ou le crime endurci dans un long désespoir? hélas! l'un et l'autre se ressemblent trop dans leur confiance pour être facilement reconnus sur le front d'un homme ou dans ses discours. Les actions seules peuvent apprendre ce que l'inexpérience a tant de peine à deviner.

XXV.

Lara appelle son page et se retire; ce jeune homme, qu'il avait amené avec lui des climats lointains qu'éclairent des astres plus brillants, obéissait promptement à ses paroles comme à ses gestes. Docile sans impatience, malgré sa jeunesse, et silencieux comme son

maître, il avait abandonné pour Lara sa terre natale; sa fidélité paraissait au-dessus de son état et de son âge. Quoiqu'il n'ignorât pas la langue du pays, c'était rarement celle dont se servait Lara pour lui transmettre ses volontés; mais à peine entendait-il la langue de sa patrie, il accourait et répondait aussitôt à ces accents qui lui rappelaient ses montagnes, la voix absente de leurs échos, ses parents et ses amis qu'il ne devait plus revoir, et auxquels il avait renoncé pour celui qui était tout pour lui et son seul guide sur la terre. Pouvait-on s'étonner de le voir toujours à ses côtés?

XXVI.

Sa taille était légère; le soleil de son pays n'avait point nui à la délicatesse de ses traits; ses rayons brûlants n'avaient point basané ses joues qui se coloraient souvent d'une rougeur involontaire. Ce n'était point cet incarnat, indice de la santé et du bonheur, mais l'expression d'un souci secret, dont le sentiment plus vif se trahissait un moment. Le feu de ses yeux semblait dérobé aux astres et allumé par une pensée électrique; ses longues paupières donnaient à ses noires prunelles une douceur mélancolique; on y remarquait cependant plus d'orgueil que de tristesse, ou du moins c'était une tristesse que personne ne devait partager. Les jeux qu'à son âge on recherche, les amusements folâtres des pages, étaient sans attraits pour lui. Ses yeux restaient fixés sur Lara pendant des heures entières; il oubliait tout dans ce regard

contemplateur. S'il n'était plus avec son maître, c'était seul qu'il allait errer. Ses réponses étaient brèves, et il ne faisait jamais aucune question. Les bois étaient la promenade qu'il choisissait; ses plaisirs, la lecture d'un livre en langue étrangère; son lit de repos, les bords des ruisseaux limpides; il semblait, comme celui qu'il servait, vivre éloigné de tout ce qui charme les yeux et enchante le cœur, ne point fraterniser avec les hommes et n'avoir reçu de la terre que le don amer de l'existence.

XXVII.

S'il aimait, ce n'était que Lara, mais le respect et l'obéissance témoignaient seuls son affection; attentif et muet, son zèle devinait tous les désirs de son maître, et pour les accomplir, il n'attendait pas qu'il les exprimât. Il y avait encore de la fierté dans tout ce qu'il faisait; c'était la fierté d'un esprit altier qui n'aimait pas les réprimandes. S'il s'abaissait à ces soins qui n'appartiennent qu'à des mains serviles, ses actions seules obéissaient, et son air commandait encore, comme si, loin d'être guidé par l'appât d'un vil salaire, il eût cédé moins aux ordres de Lara qu'à sa propre volonté.

Lara n'exigeait de lui que de faibles services, comme de lui tenir les étriers, de porter son épée, d'accorder sa harpe ou de lui lire des livres écrits depuis bien des siècles et dans des langues étrangères. Le page ne se mêlait jamais avec les autres serviteurs, auxquels il ne témoignait ni déférence, ni

mépris, mais plutôt une réserve étudiée qui prouvait qu'il n'avait rien de commun avec ces mercenaires. Quel que fût son rang ou sa naissance, son âme pouvait bien fléchir sous Lara, mais jamais descendre jusqu'à eux. Il paraissait issu d'un sang noble et avoir connu des temps plus heureux. Aucune marque de travaux vulgaires n'avait endurci ses mains. Elles étaient si délicates et si blanches, que d'accord avec le teint de son visage, elles l'eussent fait croire d'un autre sexe, si ses vêtements n'avaient dit le contraire. Il avait aussi dans ses regards quelque chose de sauvage et de hautain que n'ont pas ceux d'une femme; c'était une expression de feu qui annonçait l'influence d'un climat ardent dans ce corps délicat et frêle; expression qu'on remarquait seulement dans son aspect, et non pas dans son langage.

Kaled était son nom, quoique le bruit courût qu'il en portait un autre avant de quitter ses montagnes. Il lui arrivait en effet de ne pas répondre à ce nom plusieurs fois répété, comme s'il lui eût été peu familier; ou bien on le voyait se retourner brusquement, comme s'il se fût rappelé enfin que ce nom était devenu le sien; mais si c'était la voix chérie de Lara qui l'appelait, alors ses oreilles, ses yeux, son cœur semblaient redoubler d'attention.

XXVIII.

La querelle imprévue, qui avait été remarquée de tous, n'avait point échappé au jeune page au milieu

avec un front pensif et un air impérieux ; mais avant qu'une heure fût écoulée, il salua Othon et sortit.

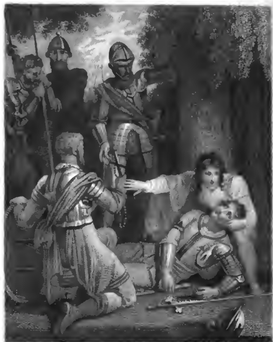
XXIX.

La foule s'est dissipée et tous les convives reposent. Le châtelain courtois et ses hôtes empressés sont enfin retirés dans leur couche accoutumée. C'est là que la joie se calme et que le chagrin soupire en appelant le sommeil, doux oubli de la vie, dans lequel l'infortuné cherche un refuge contre ses maux. Là, dorment également l'espérance de l'amour en délire, la perfidie et la méchanceté, les tourments de la haine et les projets de l'ambition jalouse. Les ailes de l'oubli planent sur tous les yeux, et l'existence reste comme ensevelie dans un tombeau. Quel autre nom convient mieux au lit du sommeil, véritable sépulcre de la nuit, asyle universel où la faiblesse, la force, le vice et la vertu gissent dans une égale nudité? Heureux l'homme de respirer un moment sans le sentir, pour lutter encore, au réveil, contre la terreur de la mort, et chercher à fuir ce dernier sommeil, le plus doux de tous, puisqu'il doit être exempt de rêves !

FIN DU CHANT PREMIER.

LARA.

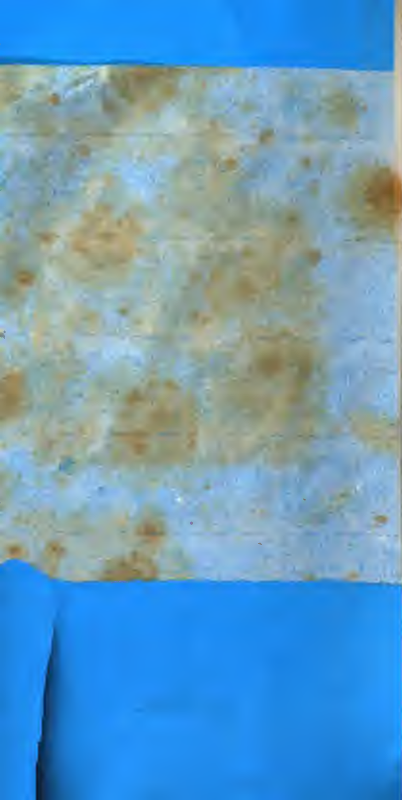
CHANT SECOND.



Dessiné par Rich.d Westall R.A. Gravé par Dequevauviller.

LARA.





LARA.

CHANT SECOND.

I.

La nuit s'envole, l'aurore dissipe les vapeurs qui couronnent les montagnes, et la lumière éveille l'univers; un jour de plus est ajouté aux jours de l'homme qui s'approche peu à peu du dernier. Mais la nature toute puissante paraît comme au jour de sa création, le soleil est dans les cieux et la vie sur la terre, les fleurs parent les vallons, l'astre du jour est resplendissant; le zéphyr respire la santé, les ruisseaux répandent partout la fraîcheur.

Homme immortel! admire les beautés de la nature, et dis dans la joie de ton cœur: « Tout est à moi! » Admire-les pendant qu'il est permis à tes yeux charmés de les voir encore; un jour viendra où elles ne t'appartiendront plus.

Quels que soient les regrets qui s'exhalent sur ta tombe muette, les cieux et la terre ne t'accorderont pas une larme; aucun nuage ne deviendra plus sombre, aucune feuille ne tombera plus tôt, aucun zéphyr ne

soupirera pour toi; mais les vers rampants s'empareront de leur pâture, et prépareront tes dépouilles à fertiliser la terre.

II.

L'aurore a brillé, le soleil est à la moitié de sa course, les chevaliers se rendent auprès d'Othon et s'assemblent à sa voix; c'est l'heure désignée qui doit décider de la réputation de Lara. Ezzelin va répéter son accusation, il va dire la vérité, quelle qu'elle soit; il en a donné sa parole. Lara a promis de l'écouter à la face du ciel et des hommes. Pourquoi Ezzelin ne vient-il pas? Un accusateur qui a de telles révélations à faire ne devrait-il pas être plus empressé?

III.

L'heure est passée: Lara fidèle au rendez-vous, montre une confiance ferme et le sang-froid de la patience. Pourquoi Ezzelin n'arrive-t-il pas? Des murmures s'élèvent, le front d'Othon s'obscurcit: « Je « connais mon ami, s'écrie-t-il, je ne puis mettre sa « foi en doute; s'il est encore sur la terre, qu'on l'at« tende. Le toit sous lequel il a reposé cette nuit est « dans le vallon situé entre mes domaines et ceux du « noble Lara. Il eût accepté l'hospitalité dans mon « château, et un chevalier tel que lui l'eût honoré: « s'il a refusé d'être mon hôte, c'est qu'il a eu besoin « d'aller chercher des preuves et de se préparer pour « aujourd'hui. J'ai engagé ma parole pour lui; je l'en-

« gage encore, et j'effacerais au besoin la tache qu'il « aurait faite à la chevalerie. » Il dit, et Lara répond : « Je me suis rendu ici, d'après ton désir, pour prêter « une oreille attentive aux contes perfides d'un étran-« ger dont les paroles auraient dû déja blesser mon « cœur, si je ne l'avais méprisé comme un insensé ou « un vil ennemi. Je ne le connais point...... Il semble « m'avoir connu dans des pays...... Mais pourquoi « perdrai-je aussi le temps en vains discours? Produis « le dénonciateur, ou soutiens ton engagement avec « ton épée. »

Le visage du fier Othon rougit de colère : il jette son gant, et tire son sabre du fourreau.

« Eh bien ! dit-il, c'est ce dernier parti que je pré-« fère, je répondrai pour mon hôte absent ! » Rien n'altère la sombre pâleur des traits de Lara, quoiqu'il se voie sur le point de descendre dans la tombe ou d'y précipiter Othon. Ses yeux n'en expriment pas moins un courroux qui sera sans pitié. Il s'arme aussi de son cimeterre; sa main prouve qu'elle en connaît bien l'usage par l'aisance avec laquelle elle en saisit la poignée. En vain les chevaliers se pressent autour d'eux; la fureur d'Othon ne veut rien écouter, il prodigue à Lara l'injure et l'outrage, en criant qu'une bonne épée peut les justifier.

IV.

Le combat fut court : aveugle dans sa fureur, Othon offre le sein au coup fatal; il est blessé et tombe. Mais ce n'est pas une blessure mortelle qu'il a reçue de la

main adroite de son adversaire : « Demande la vie, lui crie Lara....... » Othon ne répond rien. On vit le moment qu'il ne se releverait plus de la terre ensanglantée. Le front de Lara devient presque noir dans la rage qui le transporte. Il lève le fer meurtrier avec plus de férocité qu'au moment où celui d'Othon était dirigé contre son cœur. Il avait conservé son sang-froid pendant qu'il s'occupait de sa défense, et maintenant rien ne fait diversion à la haine qui l'anime. Il fond sur le vaincu, tellement résolu à lui donner la mort, qu'il tourna presque son glaive menaçant contre ceux qui retinrent son bras, en lui criant : Merci. Il réprime ce premier mouvement ; mais ses regards sont fixés sur le chevalier abattu, comme s'il regrettait la victoire inutile qui laisse encore la vie à son ennemi; il semble calculer à quelle distance du tombeau ses coups ont mis sa victime.

V.

On relève Othon baigné dans son sang ; le médecin lui défend toute question et tout geste. Les autres chevaliers se retirent dans une salle voisine ; et Lara, la cause du combat dans lequel il vient de triompher, s'éloigne dans un silence hautain, l'air irrité et méprisant. Il dirige son coursier vers son château, sans jeter un seul regard sur celui d'Othon.

VI.

Mais où était-il ce météore d'une nuit qui n'a menacé que pour disparaître au retour de la lumière ?

où était-il cet Ezzelin qui a paru un seul instant sans laisser aucune trace de ses intentions?

Il avait quitté le château d'Othon long-temps avant le jour; les ténèbres régnaient encore, il est vrai; mais le chemin lui était si familier, qu'il n'a pu s'égarer. Sa demeure était voisine : il n'y est point, et le jour suivant amène de nouvelles perquisitions qui n'apprennent rien, sinon qu'il est absent. Sa couche est vide, son coursier est dans l'étable; son hôte s'alarme, ses amis s'affligent et murmurent; ils poursuivent leurs recherches dans les environs, craignant de rencontrer les marques de la rage de quelque brigand. Il n'en existe aucune, point de trace de sang, point de lambeaux de ses vêtements sur les buissons. Aucune chute n'a flétri la verdure; rien n'indique le lieu du meurtre. Point d'impression de doigts sanglants pour attester les efforts convulsifs d'une main qui, ayant cessé de se défendre, aurait tourné sa rage mourante contre le tendre gazon. Voilà ce qu'on eût trouvé si quelqu'un avait perdu la vie. On ne trouve rien; il ne reste qu'une espérance douteuse. Le soupçon prononce tout bas le nom de Lara; il s'entretient de sa mauvaise réputation, mais il se tait soudain lorsqu'il paraît, et attend son absence pour oser se livrer de nouveau à des conjectures revêtues des plus noires couleurs.

VII.

Les jours s'écoulent, les blessures d'Othon sont guéries, mais son orgueil ne l'est pas; sa haine n'est

plus dissimulée. C'était un homme puissant, l'ennemi de Lara et l'ami de tous ceux qui désiraient lui nuire.

Il réclame auprès des tribunaux de la contrée, il veut qu'on force Lara à répondre d'Ezzelin.

Quel autre que Lara avait des motifs pour craindre sa présence? qui a pu le faire disparaître, si ce n'est l'homme auquel ses révélations eussent été si pénibles? Le bruit public augmente, le mystère plaît à la foule curieuse. D'où vient cette indifférence de Lara qui dédaigne la confiance de l'amitié? d'où naît cette férocité qui a trahi son ame? et cette habileté à manier l'épée, où l'a donc acquise ce bras qui n'a jamais fait la guerre? comment son cœur est-il devenu si cruel? car enfin ce n'est point l'aveugle impulsion d'une colère passagère qu'un mot excite et qu'un mot apaise aussitôt; c'est le sentiment profond d'une ame qui ne connaît plus la pitié et qu'une longue habitude du pouvoir et du succès a rendue inexorable.

Tous ces propos et le penchant naturel de l'homme vers le blâme, plutôt que vers la louange, font éclater enfin contre Lara un orage capable de le faire trembler, et tel que l'avaient voulu exciter ses ennemis. On exige qu'il réponde de la tête d'un homme qui, mort ou vivant, doit le poursuivre partout.

VIII.

Cette contrée nourrissait plus d'un mécontent qui maudissait la tyrannie sous laquelle il était contraint de fléchir. Plus d'un despote barbare y donnait ses

caprices pour des lois. De longues guerres au dehors, de fréquentes querelles au dedans ouvraient sans cesse une porte au carnage et à l'oppression, qui n'attendaient que le signal pour renouveler ces discordes civiles pendant lesquelles on ne connaît plus de neutres, et l'on ne voit partout que des amis ou des ennemis.

Les seigneurs enfermés dans leurs forteresses féodales étaient obéis, mais abhorrés par leurs vassaux : l'héritage qu'avait reçu Lara n'offrait, comme ceux des autres, que des domaines peuplés par des cœurs mécontents et des mains travaillant à regret.

Mais sa longue absence de la terre natale avait éloigné de lui l'odieux de l'oppression, et, après son retour, la douceur de son gouvernement bannit par degrés toute terreur. Ses serviteurs conservaient leur antique vénération; mais ce fut pour lui plus que pour eux-mêmes que leurs craintes furent excitées. Ils l'estimèrent malheureux, quoique d'abord leur malignité l'eût jugé coupable. Ses longues nuits passées sans repos, et son humeur silencieuse, furent regardées comme l'effet d'une maladie entretenue par la solitude. Quoique son genre d'existence rendît sa demeure triste, ses manières étaient aimables, et les malheureux n'en sortaient jamais sans consolations; pour eux, du moins, son cœur connaissait la pitié. S'il était froid envers les grands, et dédaigneux pour les superbes, l'homme humble ne manquait pas d'attirer ses regards. Il parlait peu; mais sous son toit on recevait souvent un asyle et jamais de reproches. Il était

facile de remarquer que chaque jour de nouveaux hôtes devenaient ses sujets. Ce fut surtout depuis la disparition d'Ezzelin, qu'il se montra seigneur courtois et châtelain généreux. Peut-être son combat avec Othon lui faisait-il craindre quelque trame ourdie contre sa tête. Quelles que fussent ses vues, il sut se faire plus de partisans que les seigneurs ses égaux. Si c'était un effet de sa politique, elle était si habile, que le grand nombre le jugeait tel qu'il voulait paraître.

Exilé par un maître sévère, venait-on lui demander un refuge, on était sûr de l'obtenir. Aucun laboureur n'avait à pleurer sa moisson enlevée, et le serf pouvait à peine murmurer contre son sort. L'avarice trouvait chez lui la sûreté pour ses richesses; le pauvre n'était point exposé aux mépris ; un bon accueil et l'appât des récompenses retenaient les jeunes guerriers, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour le quitter. Il faisait espérer à la haine que le jour s'approchait où elle pourrait enfin réclamer une juste vengeance; l'amour, privé par un hymen détesté de l'objet de ses vœux, comptait sur le succès d'une guerre dans laquelle la possession des charmes qu'il avait perdus serait le prix de la victoire : tout était prêt ; Lara n'attendait plus que le moment favorable pour proclamer l'abolition d'un esclavage dont le nom seul subsistait encore.

Othon crut enfin sa vengeance certaine : son héraut trouva le prétendu criminel entouré dans son château d'un millier de bras libres des chaînes féo-

dales récemment brisées, et qui défiaient la terre en comptant sur le secours du ciel.

C'était le matin même que Lara venait de délivrer les esclaves attachés à la glèbe. « Nous ne creuserons désormais la terre que pour les tombeaux de nos tyrans ! » Tel est leur cri de rage. Un mot d'ordre est nécessaire dans les combats pour venger l'opprimé et conquérir le bon droit.

Religion, liberté, vengeance, un mot suffit pour faire marcher les hommes au carnage. La ruse sait profiter d'une phrase séditieuse, et la répandre habilement pour faire triompher le crime et préparer une abondante pâture aux loups affamés et aux vers des tombeaux.

IX.

Les seigneurs de ces contrées avaient usurpé tant de pouvoir, que le monarque, encore enfant, régnait à peine. C'était le moment favorable pour les séditieux de lever l'étendard de la révolte. Les serfs méprisaient le roi et haïssaient les seigneurs et le roi tout ensemble. Ils n'attendaient qu'un chef. Il s'en offrait un attaché à leur cause par des nœuds indissolubles, et que les circonstances et le soin de sa propre défense ramenaient au milieu des combats. Séparé par une destinée mystérieuse de ceux que la naissance et la nature n'avaient pas créés pour être ses ennemis, Lara, depuis la nuit fatale, s'était préparé les moyens de braver tout ce que l'avenir lui apporterait de plus sinistre.

Des raisons inconnues lui défendaient de souffrir qu'on recherchât ce qu'il avait fait dans de lointains climats.

En réunissant à sa cause la cause de tous, il avait au moins la certitude de retarder sa chute. Réveillé par des événements qui menaçaient d'exaspérer sa triste fortune, l'orage qui, après avoir exercé ses ravages dans son cœur, s'était assoupi et y avait laissé un calme chagrin, venait d'éclater de nouveau, et le rendait ce qu'il avait été jadis sur un autre théâtre. Il se souciait peu de la vie et de la gloire; mais il n'en était pas moins propre aux entreprises désespérées. Se croyant destiné dès sa naissance à être l'objet de la haine des hommes, il souriait de sa ruine, pourvu qu'elle fût partagée. Que lui importait la liberté des peuples? Il n'élevait les humbles que pour abaisser les superbes. Il avait espéré trouver le repos dans sa sombre retraite; la destinée et l'homme venaient l'y assiéger: il se montrait comme une bête féroce, accoutumée aux attaques des chasseurs et prête à fondre sur eux. Les piéges étaient inutiles, il fallait le tuer pour le prendre. Taciturne, farouche et sans ambition, il n'était plus qu'un spectateur calme sur la scène du monde, lorsque, relancé soudain dans l'arène, il parut un chef aguerri. Sa voix, son maintien, ses gestes décèlent son naturel féroce, et ses regards annoncent un gladiateur qui a déjà combattu.

X.

Ferai-je le récit si souvent répété des combats qui

nous montrent toujours le triomphe de la mort et celui des vautours ; la fortune changeante, passant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, la force victorieuse et la faiblesse vaincue, des ruines fumantes et des remparts renversés ?

Cette nouvelle guerre fut semblable à toutes, si ce n'est que les passions, libres de tout frein, bannirent tout remords. Personne ne demandait la vie : c'est vainement qu'on eût imploré la pitié. Les prisonniers étaient égorgés sur le champ de bataille. La même fureur animait les deux partis tour à tour triomphants. Ceux qui combattaient pour la liberté, comme ceux qui combattaient pour la tyrannie, croyaient avoir répandu peu de sang, tant qu'il en restait encore à répandre. Il n'était plus temps d'éteindre le tison dévastateur. La désolation et la famine se disputaient la contrée ; l'incendie allumé se propageait de toutes parts, et le carnage souriait à chaque nouvelle victime.

XI.

Forts de l'enthousiasme de leur liberté récemment acquise, les partisans de Lara obtiennent le premier succès ; mais cette victoire les a perdus. Ils cessent de former leurs rangs à la voix de leurs chefs, c'est dans une aveugle confusion qu'ils fondent sur l'ennemi, croyant que leur impétuosité assure sa défaite. La soif du pillage et de la vengeance entraîne ces brigands à leur perte. En vain Lara fait-il tout ce qu'un chef peut faire pour réprimer leur rage, en vain veut-

il calmer leur ardeur téméraire; la main qui a allumé le feu ne peut désormais l'éteindre. L'ennemi, plus sage, pourra seul les arrêter et leur prouver leur folle erreur. De feintes retraites; des embuscades nocturnes, des attaques malheureuses, des batailles refusées, la longue privation d'un secours nécessaire, des campements forcés sous un ciel humide, des murs imprénables qui défiaient les assiégeants et lassaient leur patience: voilà ce qu'ils n'avaient pas prévu.

Au jour du combat, ils s'avançaient avec le courage des vieux guerriers; mais ils préféraient l'action la plus sanglante et une mort prompte à des souffrances journalières. La famine, les maladies ont bientôt éclairci leurs rangs: la joie immodérée du triomphe se change en mécontentement. L'ame de Lara est seule encore inébranlable; mais il lui reste peu de soldats pour lui obéir et le seconder; ses nombreux compagnons sont réduits à une faible troupe. Il est vrai qu'elle est composée des plus braves et des plus désespérés, qui regrettent enfin d'avoir dédaigné la discipline. Un seul espoir leur est permis. La frontière n'est pas éloignée. Ils peuvent par là, fuyant la guerre et leur patrie, aller porter dans un état voisin les chagrins de l'exil et la haine de la proscription. Il est cruel pour eux de quitter la terre de leurs aïeux, mais il serait plus cruel encore de périr ou de se rendre.

XII.

La résolution en est prise; ils sont en marche. La lune propice prête son flambeau pour guider leurs pas dans les ténèbres. Déja ils aperçoivent le paisible éclat de ses rayons, réfléchi dans le fleuve qui sert de limite à la terre étrangère; déja ils distinguent........ Mais est-ce bien la rive? Elle est bordée par les rangs ennemis. Fuiront-ils? reviendront-ils sur leurs pas? Que voient-ils briller à l'avant-garde? C'est la bannière d'Othon; c'est la lance du tyran qui les poursuit. Sont-ce des feux de bergers qui brillent sur les hauteurs?....... Hélas! ils répandent trop de clarté pour favoriser la fuite. Privés de tout espoir, harassés de fatigue, ce petit nombre de braves vendra cher la victoire.

XIII.

Ils font halte un moment : c'est pour respirer. Doivent-ils avancer, ou attendre qu'on les attaque? S'ils chargent l'ennemi rangé en bataille le long du fleuve pour s'opposer à leur marche, quelques-uns peut-être pourront percer ses lignes et lui échapper. « Chargeons! s'écrient-ils; attendre d'être attaqués serait digne des lâches. » Les sabres sont tirés; chacun saisit les rênes de son coursier. Encore un dernier signal, et l'action l'aura presque devancé. Pour combien de guerriers le mot que va prononcer Lara sera l'avant-coureur de la mort!

XIV.

Son glaive est hors du fourreau; son visage respire un sang-froid trop tranquille pour être celui du désespoir, mais il exprime plus d'indifférence qu'il ne convient aux braves d'en témoigner dans ces moments terribles, si le sort des hommes les touche.

Il tourne les yeux sur Kaled qui, trop fidèle pour trahir la moindre crainte, est toujours auprès de son seigneur. C'est peut-être la sombre clarté de la lune, et non la terreur de son ame, qui répand sur tous ses traits une pâleur mélancolique, indice de son zèle affectueux. Lara l'observe et met sa main sur la sienne; elle ne tremblait pas. Ses lèvres étaient muettes; son cœur battait à peine, ses regards seuls disaient: « Nous ne nous séparerons jamais. Ta troupe « peut succomber; tes amis peuvent fuir. Quant à « moi, je puis dire adieu à la vie, mais jamais adieu « à Lara! »

Le signal est donné, et la petite armée, serrant ses lignes, s'avance sur les ennemis divisés en plusieurs corps. Le coursier a obéi à l'éperon; les cimeterres brillent et se croisent. Le nombre est plus grand d'un côté; mais la bravoure est égale dans les deux partis. Le désespoir le dispute à l'audace, et la résistance persiste. Le sang coule dans le fleuve dont les flots conservent jusqu'au matin la couleur de la pourpre.

XV.

Donnant ses ordres, animant les siens par son

exemple partout où l'ennemi redouble d'effort, partout où ses compagnons succombent, Lara fait entendre sa voix, il frappe de son bras redoutable, et inspire un espoir que lui-même ne peut partager. Aucun ne fuit, sachant bien que la fuite serait vaine. Ceux qui reculent reviennent bientôt à la charge partout où les regards et les coups de leur chef font trembler les vainqueurs. Tantôt entouré de ses compagnons, tantôt presque seul, il rompt les rangs d'Othon ou rallie les siens, et s'expose lui-même aux postes les plus périlleux. L'ennemi semble fuir tout à coup. Le moment est propice : Lara élève la main : et s'élance..... Pourquoi sa tête, ornée d'un panache, fléchit-elle subitement? Un trait lui a percé le sein. Son geste fatal a laissé son cœur sans défense, et la mort a fait retomber ce bras menaçant. Le mot de *victoire* expire sur ses lèvres. Comme cette main belliqueuse pend tristement à ses côtés! elle retient encore son glaive, mais l'autre a laissé échapper les rênes.

Kaled saisit la bride du coursier. Affaibli par sa blessure, penché presque sans vie sur les arçons de la selle, Lara ne s'aperçoit pas que son page désolé l'emmène loin du lieu du combat; néanmoins ses soldats ne cessent de frapper et de frapper encore; de nouveaux cadavres s'amoncèlent sur ceux qui jonchent déjà la terre.

XVI.

Le jour vient luire sur les mourants et les morts, sur les cuirasses et les casques brisés. Le coursier est

abattu, séparé de son cavalier. L'effort de son dernier soupir a fait rompre les courroies de sa selle. Non loin de là frémissent encore d'un reste de vie le pied qui lui fit sentir l'éperon et la main qui guidait ses rênes.

Quelques-uns se croient près de ce fleuve, dont les eaux semblent se faire un jeu de la soif qui dévore le soldat périssant de la mort des braves. C'est en vain que leur gorge brûlante implore une goutte, une seule goutte pour se désaltérer en mourant. Ils se traînent avec des mouvements convulsifs sur le gazon ensanglanté; le peu de vie qui leur reste se perd dans ce dernier effort; mais enfin ils ont atteint l'onde désirée. Ils se penchent, ils en sentent déja l'humide fraîcheur, ils sont au moment de la goûter. Pourquoi s'arrêtent-ils?....Ils n'ont plus de soif à étancher, ils ne la sentent plus..... c'était leur agonie..... elle est déja oubliée!

XVII.

Sous un tilleul écarté de cette scène sanglante, était un guerrier respirant encore, mais blessé à mort dans ce cruel combat, dont il fut seul la cause. C'était Lara dont la vie s'éteignait peu à peu. Kaled, qui jadis suivait ses pas, devenu maintenant son seul guide, est à genoux auprès de lui. Les yeux fixés sur son sein entr'ouvert, il cherche à étancher avec son écharpe le sang qui en sort à gros bouillons, et dont la teinte devient plus noire à chaque effort convulsif. Bientôt, à mesure que son souffle s'affaiblit, ce n'est

plus que goutte à goutte que le sang s'échappe de la fatale blessure. Lara peut à peine parler, et fait signe que tout secours est inutile: ce signal est encore un mouvement pénible. Dans sa douleur, il presse la main qui voudrait calmer sa souffrance, et remercie par un triste sourire le page désolé. Kaled ne craint rien, ne sent rien; il ne voit que ce front affaissé qui s'appuie sur ses genoux, et ce visage pâle dont les yeux obscurcis étaient jadis la seule lumière qui brillât pour lui sur la terre.

XVIII.

Les vainqueurs arrivent après avoir cherché Lara sur le champ de bataille; ils estiment peu leur triomphe, si ce chef n'a pas succombé. Ils auraient voulu l'enlever, et s'aperçoivent que ce serait vainement. Il les regarde avec un calme dédaigneux, et paraît réconcilié avec le destin qui l'arrache par le trépas à leur vengeance. Othon accourt, et, mettant pied à terre, considère celui qui jadis a fait couler son sang: il s'informe de l'état de sa blessure. Lara ne répond point, et le regardant à peine, comme si le souvenir de cet homme était effacé de sa mémoire, il se tourne vers Kaled. Si on entendit ses dernières paroles, on n'en comprit pas le sens. Sa voix mourante s'exprime dans cette langue étrangère à laquelle s'attachaient pour lui de bizarres souvenirs; il s'entretient d'évènements passés sous d'autres climats; mais quels évènements? Kaled seul le sait, puisque seul il le comprend et lui répond à voix

basse, tandis que les ennemis les entourent dans un muet étonnement. A leurs derniers moments, ces deux hommes semblent oublier le présent dans le passé, et partager une destinée secrète dont personne ne peut pénétrer le mystère.

XIX.

Ils parlèrent long-temps, quoique d'une voix affaiblie. Vous eussiez cru, à entendre le page, que sa mort était plus prochaine que celle de Lara, tant les paroles avaient peine à s'échapper de ses lèvres pâles et tremblantes : mais la voix de son maître, quoique faible, fut encore claire et calme, jusqu'au moment où la mort annonça son approche par un sinistre gémissement.

Rien n'est changé dans son visage inaltérable, où l'on ne peut lire aucun remords, mais, à sa dernière agonie, ses yeux se tournent avec tendresse sur Kaled; lorsque celui-ci eût cessé de parler, Lara éleva la main et montra du doigt l'orient : soit que la clarté du matin frappât sa vue, au moment où le soleil levant dissipait les nuages, soit par hasard, soit peut-être que le souvenir de quelque évènement dirigeât sa main vers les lieux qui en avaient été le théâtre. A peine Kaled y fit-il attention; mais il détourna les yeux, comme si son cœur abhorrait le retour de la lumière alors que les ténèbres couvraient le front de son ami.

Cependant Lara n'a pas encore perdu tous ses sens; hélas! il eût mieux valu qu'ils fussent tous anéantis.

Un des soldats qui l'entouraient découvrit le signe rédempteur de la croix, et lui présenta le rosaire sacré dont son ame près de s'envoler pouvait encore invoquer le secours; Lara le fixa avec un œil profane et en souriant. Que le ciel lui pardonne si ce fut le sourire du dédain.

Pour Kaled, sans rompre le silence, et sans cesser de considérer le visage de Lara, il prit un air chagrin, et, d'un geste impatient, éloigna la main qui portait le gage sacré, comme ne servant qu'à troubler le moribond. Kaled ne paraissait pas savoir que la vie de Lara ne commençait que de ce moment; cette vie d'immortalité qui n'est donnée qu'à ceux dont la foi adore le Christ.

XX.

Un douloureux gémissement fut le dernier soupir de Lara : un obscur nuage se répandit sur ses prunelles affaissées; ses membres s'étendirent en frémissant sur la terre, et sa tête se pencha sur le faible genou qui ne se lassait pas de la soutenir. Il avait pressé d'abord sur son cœur la main qui tenait la sienne. Hélas! il ne bat plus, ce cœur glacé! Kaled ne cesse de l'interroger, quoique ses faibles mouvements ne lui répondent plus : « Il palpite encore! s'écrie-t-il tout à coup. » Ah! malheureux! c'est un songe! Il n'est plus! Celui que tu considères fut jadis Lara.

XXI.

Kaled fixe tendrement ces dépouilles terrestres,

comme si l'esprit qui les animait n'avait pas encore pris son essor. On veut l'arracher à sa douleur rêveuse : rien ne l'en peut distraire, et, lorsqu'on l'enlèva du lieu où il tenait embrassé le cadavre sanglant, et qu'il vit rouler sur la terre cette tête qui devait bientôt aussi n'être plus que poussière, il ne porta pas une main furieuse sur les tresses d'ébène de sa chevelure; mais, immobile et stupéfait d'abord, il chancela bientôt et tomba en prononçant à peine ces mots : « Il avait tant aimé! jamais cœur mortel ne brûlera « d'une pareille flamme! » Il est enfin trahi, ce long secret qui n'était qu'à demi caché : on déchire ses vêtements pour rappeler la vie dans ce cœur qui n'a plus le sentiment de sa peine; on découvre une femme. Kaled revient à elle et ne rougit pas; que lui importent désormais son honneur et son sexe?

XXII.

Lara ne repose point où reposent ses pères : c'est dans le champ où il est mort que son tombeau est creusé. Son dernier sommeil n'y est pas moins profond, quoiqu'il n'ait point reçu les bénédictions d'un ministre du ciel, et que sa cendre soit privée d'un monument funéraire. Il fut pleuré par une amie dont la douleur fut moins bruyante, mais dura plus longtemps que celle d'un peuple qui a perdu son roi. C'est en vain qu'on la questionnait sur le passé; les menaces même n'obtenaient pour réponse que le silence. Elle ne dit point comment elle avait tout abandonné pour suivre celui dont le cœur paraissait

si peu aimant, ni pourquoi elle l'avait aimé. Curiosité folle! l'amour est-il le fruit de la volonté? Lara ne pouvait-il pas être aimable pour elle? Les hommes durs et sévères ont des sentiments plus vifs qu'on ne croit; et, lorsqu'ils aiment, peut-on mettre en doute les tendres émotions de leurs cœurs, parce que leurs bouches sont avares de paroles?

Ce n'étaient pas des nœuds ordinaires qui enchaînaient à Lara le cœur et l'esprit de Kaled; mais rien ne peut la forcer à confier son histoire mystérieuse; et, depuis, la mort a mis le sceau sur les lèvres de tous ceux qui auraient pu la découvrir.

XXIII.

On déposa Lara dans la terre, et on trouva sur son sein, outre la dernière blessure qui avait tranché sa vie, de nombreuses cicatrices ne provenant pas de cette guerre. Dans quelque pays qu'il eût passé l'été de ses jours, c'était sans doute au milieu des combats; mais rien n'est connu de sa gloire ou de ses crimes. Ses cicatrices apprennent seulement que son sang a coulé plus d'une fois. Ezzelin, qui eût pu dire le reste, ne revint pas. La nuit où il avait promis de parler fut sans doute la dernière de ses nuits.

XXIV.

On dit que cette nuit fatale (ceci n'est qu'un bruit populaire), un serf traversait la vallée au moment où le soleil allait remplacer la lune dont le croissant

était presque voilé par un nuage. Ce serf, qui s'était levé de bonne heure pour ramasser le bois dont le prix servait à nourrir ses enfants, s'en allait le long de la rivière qui séparait les domaines d'Othon de ceux de Lara, lorsqu'il entendit un bruit soudain, et vit sortir de la forêt un cheval et un cavalier. Sur le devant de la selle était un objet que recouvrait un manteau. Le cavalier avait la tête basse et le front voilé. Surpris par cette apparition inattendue et par le pressentiment du crime, le villageois se tint à l'écart pour épier l'inconnu. Celui-ci, ayant atteint la rivière, sauta en bas de son cheval, et, saisissant fardeau qu'il portait, monta sur la rive, et le précipita dans les flots; il s'arrêta, jetant çà et là des regards inquiets qu'il ramenait souvent sur l'eau dont il suivait le courant, comme si la surface trahissait quelque chose; il rallentit ses pas auprès d'un tas de pierres qu'avaient amoncelées les torrents d'hiver, et, ramassant les plus grosses, il les jeta dans l'eau avec un soin tout particulier.

Cependant le serf s'était traîné vers un lieu d'où, sans être aperçu, il pouvait tout observer. Il crut voir dans la rivière le cadavre d'un homme, et même reconnaître une étoile sur les vêtements qui le couvraient; mais avant qu'il pût s'assurer de la vérité, un énorme caillou le fit plonger profondément: le cadavre revint un moment sans pouvoir être bien distingué, répandit sur les flots une teinte de pourpre, et disparut tout-à-fait. Le cavalier ne cessa de regarder que lorsque le cercle tracé sur la surface de l'eau fut

entièrement effacé; alors s'élançant sur son coursier, il s'éloigna à toute bride. Son visage était masqué; et pour les traits du cadavre, si toutefois c'en était un, la frayeur empêcha le serf de les reconnaître ; mais s'il était vrai qu'une étoile fût sur son sein, tel est le signe que portaient les chevaliers, et l'on se rappela qu'Ezzelin en avait une, la nuit de ce fatal évènement. Si ce fut lui qui perdit ainsi la vie, que le ciel reçoive son ame! ses dépouilles ignorées roulèrent avec les vagues de l'Océan; mais il est digne de la charité de penser que ce ne fut pas la main de Lara qui lui donna la mort.

XXV.

Kaled, Lara, Ezzelin ont cessé de vivre, privés tous les trois de leur pierre funéraire.

En vain voulait-on éloigner Kaled du lieu où elle avait vu couler le sang de son ami; la douleur avait tellement abattu cette ame, jadis si altière, qu'elle versait peu de larmes, et ne faisait jamais entendre de gémissements. Menaçait-on de l'arracher du lieu où elle avait peine à croire que Lara ne fût plus, ses yeux étincelaient de fureur comme ceux d'une tigresse à qui les chasseurs ont dérobé ses petits; mais si on respectait son chagrin solitaire, on l'entendait s'entretenir avec des êtres imaginaires, tels qu'en produit le cerveau malade de la douleur. Elle leur adressait ses tendres plaintes, puis s'arrêtait sous l'arbre où ses genoux avaient servi d'appui à la tête penchée de de Lara : les mêmes gestes, les mêmes discours lui

retraçaient le moment de son agonie. Elle avait dépouillé sa tête de sa noire chevelure qu'elle conservait dans son sein ; elle la retirait souvent pour l'étendre et la presser sur la terre, comme si elle étanchait le sang de quelque fantôme. Elle lui adressait des questions, et répondait elle-même pour lui, puis se levant en sursaut, elle l'engageait à fuir l'approche d'un spectre que son doigt lui montrait. Souvent aussi, assise sur quelques racines de tilleul, elle cachait son visage dans ses mains ou dessinait sur le sable des caractères étrangers..... Cette douleur ne pouvait être durable. Elle repose à côté de celui qu'elle aima. Son histoire est encore un secret, sa tendresse n'est que trop bien prouvée.

FIN DU SECOND ET DERNIER CHANT.

Le brusque dénouement du Corsaire afflige l'imagination : on aime à se figurer que le héros du poëme qu'on vient de lire est encore Conrad, revenu dans la terre de ses aïeux. Qui ne croit deviner que le page dévoué et fidèle, qui se trouve enfin une femme, est cette même Gulnare à qui le corsaire dut sa délivrance?

A. P.

NOTES

DE LARA.

Le sujet de la section 24 du chant II a été suggéré par la mort ou plutôt les funérailles du duc de Gandia.

Le récit le plus intéressant et le plus détaillé qui en ait été fait, est celui de Burchard. Le voici :

« Le 8 de Juin, le cardinal de Valenza et le duc de Gandia fils du pape, soupèrent avec leur mère Vanozza, près l'église de *S. Petro ad Vincula ;* plusieurs autres personnes assistaient à ce souper. Lorsqu'il fut tard, le cardinal ayant rappelé à son frère qu'il était temps de retourner au palais apostolique, ils montèrent sur leurs chevaux ou sur leurs mules, accompagnés de quelques serviteurs, et s'en allèrent de compagnie jusqu'au palais du cardinal *Ascanio Sforza;* le duc dit alors qu'il allait faire une *visite de plaisir*. Renvoyant donc toute sa suite, excepté son *stafiero* (son valet) et un homme masqué qui l'était venu trouver pendant le souper, et qui depuis un mois ou environ lui avait rendu souvent visite au palais, il fit monter en croupe cette personne, et prit la rue des Juifs ; c'est là qu'il quitta son domestique, en lui disant de l'attendre jusqu'à une heure désignée, après quoi il pourrait s'en retourner tout seul. J'ignore de quel côté le duc et l'homme masqué se dirigèrent ; mais c'est cette même nuit que le duc fut assassiné et jeté dans la rivière. Le domestique fut aussi blessé dangereusement, et, malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il resta dans l'impossibilité de rendre compte de ce qui était arrivé à son maître. Le matin, le duc n'ayant point paru, ses gens commencèrent à s'alarmer ; l'un d'eux alla informer le pontife de l'excursion que

ses fils avaient faite la veille et de l'absence du duc. Le pape en éprouva une vive inquiétude; mais il pensa que son fils aurait passé la nuit avec une courtisane, et que, n'osant sortir de chez elle en plein jour, il attendait le soir pour la quitter. Trompé dans cette idée, son affliction devint profonde, et il commença à interroger lui-même plusieurs personnes qu'il fit amener devant lui. Entre autres vint un nommé *Giorgio Schiavani*, qui, ayant sur la rivière une barque portant du bois de construction, était resté à bord pour y veiller pendant la nuit. Cet homme, sur la question qu'on lui fit s'il n'avait rien vu jeter dans la rivière, répondit qu'il avait remarqué deux hommes à pied, qui descendirent d'une rue et examinèrent si personne ne passait: s'étant assurés que personne n'était là, ils se retirèrent; deux autres vinrent regarder partout et de la même manière. Ils firent signe à leurs compagnons, et il arriva un homme monté sur un cheval blanc, ayant derrière lui un cadavre étendu en travers, les pieds pendants d'un côté et la tête de l'autre. Les deux premiers qui avaient paru soutenaient le corps, de peur qu'il ne tombât; ils s'avancèrent vers le lieu où se rendent toutes les immondices de la ville, et faisant tourner le cheval, la croupe du côté de la rivière, ces deux hommes saisirent le cadavre par les bras et les pieds et le lancèrent dans l'eau de toutes leurs forces. Le cavalier demanda si c'était fait: on lui répondit: *signor si* (oui, monsieur): il jeta alors les yeux sur la rivière, et voyant un manteau flotter sur la surface, il demanda ce qu'était ce qui paraissait noir: « c'est un manteau, » lui dit-on, et l'on prit des pierres qu'on jeta sur le manteau qui disparut au fond de l'eau. Le pape voulut savoir pourquoi Giorgio n'était pas venu tout révéler au gouverneur de la ville. Giorgio répliqua, qu'ayant vu dans le temps plus de cent cadavres précipités ainsi dans le même lieu, sans qu'aucune recherche en fût faite, il n'avait pas considéré la chose comme importante. On rassembla les pêcheurs et les bateliers pour commencer des perquisitions; on trouva le corps du duc avec

tous ses vêtemens, et trente ducats dans sa bourse. Il était percé de neuf blessures, dont l'une à la gorge, les autres à la tête, au sein et aux membres. Quand le pontife eut appris que son fils était mort et qu'il avait été jeté, comme les immondices, dans la rivière, il donna un libre cours à sa douleur, et s'enfermant dans sa chambre, y pleura amèrement. Le cardinal de Ségovie et d'autres courtisans vinrent frapper à sa porte, et après plusieurs heures d'exhortations persuasives, obtinrent d'être admis chez le pape. Depuis le mercredi au soir jusqu'au samedi suivant, il n'avait pris aucune nourriture, ni aucun sommeil: enfin, cédant aux prières de sa cour, il commença à modérer son chagrin et à réfléchir sur le mal que pourrait faire à sa santé une douleur trop prolongée.

FIN DE LA NOTE DE LARA.

LA MALÉDICTION
DE MINERVE,
POÈME.

. . . . . . Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

Cette satire contre lord Elgin n'a plu que médiocrement aux compatriotes de l'auteur, qui, pauvres en modèles de beaux-arts, ont essayé de former un Muséum à l'imitation du nôtre ; et certes les larcins de lord Elgin en forment la principale richesse. Nous-mêmes nous l'avouons, en admirant récemment à Londres ces monuments, presque tous incomplets, que lord Elgin a sauvés peut-être des dernières fureurs des Musulmans, nous nous sommes rangés de son parti, et nous avons pensé que c'était un acte pieux d'accorder un asyle à ces dieux mutilés, et sans autre culte que l'admiration des fils des arts. Il est cependant pénible de voir une terre classique dépouillée du seul charme qui lui restait, et ses

ruines vendues à vil prix par de lâches oppresseurs. Hélas! s'écrie l'auteur du *Classical tour* *, tous les monuments de la grandeur romaine, tous les restes des arts de la Grèce, si chers à l'artiste, à l'historien, à l'antiquaire, dépendent du caprice d'un souverain arbitraire; et ce caprice est trop souvent dicté par l'intérêt ou par la vanité, par un neveu du pontife ou par un sycophante. A Rome, en effet, faut-il un nouveau palais à une famille parvenue? Le Colisée est pillé pour fournir les matériaux. Un ministre étranger désire-t-il décorer *d'antiques* les murs noircis d'un château du nord? Les temples de Thésée ou de Minerve doivent être démantelés, et les chefs-d'œuvre de Phidias ou de Praxitèle, arrachés à leurs frises. Qu'un vieillard décrépit, absorbé dans les devoirs religieux de son âge et de son pontificat écoute les suggestions d'un neveu intéressé, c'est une chose naturelle : qu'un despote d'Orient mette à

* Eustace, critiqué et cité par lord Byron et Hobhouse.

bas prix les beautés de l'art des Grecs, c'est à quoi il faut s'attendre, quoique dans l'un et dans l'autre cas les conséquences d'une telle faiblesse soient déplorables..... Mais que le ministre d'une nation, vantée par sa connaissance de la langue et sa vénération pour l'ancienne Grèce, ait été l'instigateur et l'instrument des ces destructions, voilà qui est presque incroyable. Cette rapacité est une offense contre tous les âges et toutes les générations; elle prive les siècles passés des trophées de leur génie et de leurs titres de gloire, le présent de ce qui eût excité son émulation dans ces nobles monuments offerts à sa curiosité; et l'avenir enfin des chefs-d'œuvre de l'art, modèles dont l'imitation aurait pu perpétuer le goût. Protester contre ces déprédations est le vœu de tout homme de génie, le devoir de tout homme puissant, et l'intérêt commun de toute nation civilisée.

Lord Byron a donc vu les choses en poète, et n'a pas été avare d'imprécations contre les spo-

liateurs de la Grèce. Il regarde sa patrie comme complice de lord Elgin, et la comprend dans les anathèmes de sa muse. Le début si poétique de cette satire a été depuis transporté par lui au troisième chant du Corsaire, comme il en avertit lui-même dans une note.

A. P.

LA MALÉDICTION
DE MINERVE,
POÈME.

Le soleil couchant, plus beau près du terme de sa carrière, s'abaisse lentement, le long des collines de la Morée; il n'est pas comme dans les climats du Nord, d'un éclat obscurci, c'est la flamme d'une lumière vivante que n'approche aucun nuage. Sur l'abyme silencieux des flots il jette un brillant rayon, et dore la vague d'azur qui tremble en étincelant. C'est sur l'antique rocher d'Égine, et sur l'île d'Idra que le dieu de la beauté arrête le sourire de ses adieux. Il aime à éclairer ses propres domaines qu'il quitte à regret, quoique ses autels n'y soient plus consacrés à sa divinité. Les ombres des montagnes descendent, plus rapides, sur ton golfe glorieux, Salamine aimée de la victoire. Leurs arches d'azur rencontrent le regard du roi des astres dans la vaste étendue des airs que colore un pourpre plus foncé; les teintes les plus tendres qui se succèdent sur leurs augustes cimes marquent sa course triomphante, et sont empreintes des couleurs du ciel, jusqu'à ce que séparé peu à peu de la terre et des flots, il dis

paraisse dans les bras de la nuit, derrière son rocher de Delphes.

Ce fut à la fin d'un semblable jour, qu'il jeta son rayon pâlissant, lorsque ton sage, ô Athènes, le vit pour la dernière fois. Avec quelle inquiétude, tes vertueux citoyens épiaient cette flamme prête à s'éteindre et à clore le dernier jour de Socrate condamné! pas encore, pas encore, le soleil s'arrête sur la colline.... L'heure précieuse des adieux n'est pas écoulée; mais sa lumière est triste aux yeux d'un mourant, et les teintes jadis si douces des montagnes lui paraissent sombres. Phébus semble couvrir d'une lugubre clarté la terre qui ne connut jamais que ses aimables sourires; mais avant qu'il se fût éclipsé derrière la crête du Cithæron, la coupe mortelle était vidée, l'ame avait pris son essor, l'ame de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, de celui qui vécut et mourut comme nul autre, ne saurait vivre et mourir!

Mais voici! depuis les hauteurs de l'Hymette jusqu'à la plaine, la reine de la nuit commence son règne silencieux. Aucune sombre vapeur, précurseur de l'orage, ne cache son chaste front, aucune n'entoure son disque lumineux. La blanche colonne reçoit ses reflets sur les inégalités brillantes de sa corniche; et couronné de ses mobiles rayons, l'emblème de la déesse étincelle sur le minaret. Les bosquets d'oliviers épars au loin, le gracieux Céphise à l'onde épuisée, le cyprès mélancolique près de la mosquée sainte, la tour élégante du joyeux kiosque, et triste et sombre dans cette heure d'un calme religieux, le

palmier solitaire près du temple de Thésée, tous ces objets empreints de diverses couleurs charment mes yeux, et insensible serait celui qui passerait ici sans en être ému. Plus loin la mer Égée, qu'on entend encore, assoupit le courroux de son vaste sein, et déploie ses vagues de saphir et d'or ; à leurs teintes plus douces se mêlent les ombres de mainte île plus lointaine, dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'Océan adouci.

Pendant qu'à l'abri du temple de Pallas je contemplais ainsi les beautés de la terre et des flots, seul et sans ami, sur ce magique rivage, dont les arts et les exploits ne vivent plus que dans de poétiques récits; plusieurs fois, comme je me retournais pour admirer le monument sans rival, sacré pour les dieux, mais non respecté par l'homme, le passé revenait pour moi, le présent s'effaçait, et la Gloire rétablissait son séjour dans la Grèce, sa terre de prédilection.

Les heures s'écoulaient, et le disque de Diane avait atteint le point le plus élevé de la céleste voûte, que mes pas ne cessaient point de fouler l'autel de maint dieu oublié; mais j'avais erré surtout, en rêvant, ô Pallas, auprès du tien, là où la lumière d'Hécate interrompue par tes colonnes tombait plus mélancolique et plus douce sur le marbre, dont l'écho réveillé faisait frémir le cœur solitaire, comme l'écho d'une tombe; je rêvais en contemplant les derniers restes de la Grèce, lorsque soudain, une forme gigantesque s'avance à ma rencontre, et Pallas m'aborde dans son temple: Oui, c'était Minerve elle-

même; mais hélas! quel changement s'était opéré en elle depuis qu'elle se montra armée sous les remparts dardaniens. Ce n'était plus cette forme divine qui, à son ordre, naquit du ciseau créateur de Phydias; les terreurs de son front s'étaient dissipées, son égide inutile ne portait plus la gorgone, son casque était bosselé et sa lance semblait dépouillée de son fer.... Le rameau qu'elle daignait encore tenir se flétrissait dans ses mains. Hélas! des larmes célestes obscurcissaient l'éclat de ses yeux bleus, ses yeux les plus beaux de l'Olympe. L'oiseau de la déesse voilait tristement de ses ailes entr'ouvertes son casque à demi brisé et laissait échapper un lugubre gémissement.

«Mortel, dit-elle, la honte qui fait rougir ton front te proclame anglais..... Nom jadis noble.... nom d'un peuple brave et à la tête des peuples libres, aujourd'hui méprisé de tous et surtout de moi..... Pallas sera-t-elle toujours la plus grande à ses ennemis?..... en veux-tu savoir la cause? ô mortel, regarde autour de toi.... Ici, bravant la guerre et l'incendie, j'avais vu expirer les efforts de plusieurs tyrannies successives; j'avais échappé au ravage du musulman et du Vandale, c'est ta patrie qui m'envoie un ennemi pire que le Vandale et le musulman. Regarde ce temple désert et profané; compte combien il reste encore d'antiques fragments. Ces pierres ont été placées là par Cécrops..... Cette partie de la ville fut embellie par Périclès (*), ce temple fut élevé

(*) Il s'agit ici de la ville en général, et non de l'acropolis

par Hadrien pour adoucir les regrets des sciences en deuil..... Ce que je dois encore aux mortels mérite toute ma reconnaissance..... Alaric et Elgin ont fait le reste ; afin que tous connaissent le spoliateur, le temple profané porte son nom odieux*.

« Pallas reconnaissante s'intéresse ainsi à la gloire d'Elgin, voilà son nom, voilà ses exploits! Qu'on accorde à jamais ici les mêmes honneurs au monarque des Huns et au pair des Pictes. La guerre fut le droit du premier, le second n'en avait aucun, il a lâchement volé ce que des hommes moins barbares que lui ont conquis; ainsi quand le lion abandonne sa proie, le loup vient en faire sa pâture, et puis le chacal plus lâche, accourt pour dévorer leurs restes.

« Mais les dieux sont justes et les crimes punis; vois ce qu'a gagné Elgin, vois ce qu'il a perdu. Un autre nom uni au sien souille mon temple, regarde ces pierres sur lesquelles Diane dédaigne d'arrêter

en particulier. Le temple de Jupiter olympien, que quelques-uns croient le Panthéon, fut fini par Hadrien. Seize colonnes en subsistent encore, belles par le marbre et l'architecture.

* Un voyageur raconte que lorsque le marchand spoliateur visita Athènes, il fit inscrire son nom et celui de sa femme sur un pilier du temple. L'inscription fut exécutée très-ostensiblement, et gravée sur marbre à une hauteur considérable. Malgré ces précautions, quelqu'un, inspiré sans doute par la déesse, s'est donné la peine de gravir jusqu'à l'inscription pour l'effacer; ce qu'il ne put faire sans quelque difficulté et par un excès de courage et de zèle.

ses rayons! c'est déja une consolation accordée à Pallas quand Vénus venge à demi ses affronts *. »

Minerve se tut, et j'osai répondre en ces mots pour calmer la vengeance qui enflammait ses regards:

« Fille de Jupiter! au nom de la Bretagne outragée, un véritable anglais vient désavouer ce dont tu nous accuses; ne te courrouce pas contre l'Angleterre.... Elle ne reconnaît point le spoliateur pour un de ses enfants..... Athènes, non, c'est un Calédonien **; veux-tu savoir la différence? Du haut des tours de Phyle, regarde la Béotie; l'Écosse est la nôtre. Jamais dans cette contrée batarde *** la déesse de la sagesse ne fut honorée;.... sol maudit, que la nature a condamné à une cruelle stérilité, et dont le chardon est bien l'emblême de tout ce qu'elle produit, climat de lâcheté, de sophismes, et de brouillards. Les vapeurs des montagnes et des marécages y impreignent tous les cerveaux devenus stériles et aussi froids que les neiges. L'avarice et l'orgueil dispersent cette nation d'hommes à projets dans toutes les parties du globe

* Le nom de sa seigneurie et celui d'*une personne qui ne le porte plus*, sont gravés sur le Parthénon, et non loin de là sont les débris de ces bas-reliefs qu'on brisa en les voulant transporter.

** Sur le mur du temple de Minerve Polias, on lit cette inscription:

Quod non fecerunt Gothi,
Hoc fecerunt Scoti.

*** *Bâtarde de l'Irlande*, selon sir Callaghan de Brallaghan.

pour y chercher un gain illégitime; maudit soit le jour qui vit arriver ici un Picte pour y faire son rôle de voleur! cependant la Calédonie peut vanter quelques enfants de mérite, comme la lourde Béotie eut un Pindare. Puisse le petit nombre de ses savants et de ses braves, secouer la sordide poussière d'une telle patrie et briller comme les enfants d'un plus heureux rivage! Jadis dans une ville infame, dix noms, si l'on eut pu les y trouver, auraient sauvé une coupable race..... »

« Mortel, reprit la vierge aux yeux bleus, porte mes décrets à ta terre natale; quoique déchue, il me reste cette vengeance de pouvoir priver de mes conseils une île insolente. Écoute donc en silence les sévères prédictions de Pallas, le temps t'apprendra à y croire.

« D'abord, ma malédiction tombera sur la tête du vil Écossais qui m'outragea, sur sa tête et sur toute sa race; que tous ses fils soient aussi nuls que leur père et sans une étincelle d'esprit. S'il en est un qui montre quelque intelligence qu'on le regarde comme le rejeton d'une meilleure race: que le père lui-même continue à divaguer avec les artistes mercenaires et que les louanges de la folie le dédommagent de la haine de la sagesse; qu'il entende vanter son goût, lui dont le talent n'est que de savoir vendre.... De vendre et de faire de l'état le receleur de ses larcins. Cependant le vieux West, radoteur autant que louangeur, à la vue de ces modèles s'avouera un écolier de quatre-vingts ans. Que tous nos stupides boxeurs accourent et servent de comparaison entre l'art et la nature, en admirant

la boutique de pierres de sa seigneurie* ; on y verra la foule empressée des fats, y flaner et babiller dans leur jargon à la mode, tandis que maintes demoiselles languissantes, jetteront en soupirant un regard curieux sur ces géants de marbre. Elles feindront de parler d'un air d'insouciance, mais remarquant combien le présent différait du passé, elles s'écrieront à l'aspect de ces belles formes « hélas! Les Grecs étaient des hommes comme il faut! » Puis comparant à voix basse les uns et les autres, elles envieront à Laïs ses petits maîtres athéniens : « quand donc une amante moderne trouvera-t-elle de tels soupirants? Hélas! sir Henry n'est pas un Hercule. » Peut-être quelques spectateurs amis des arts parcourront la galerie avec une indignation muette, admirant le larcin et détestant le voleur. Méprisé pendant sa vie, à peine descendu dans la tombe, qu'il soit maudit à jamais pour son sacrilége; qu'on unisse son nom à celui de l'incendiaire d'Éphèse; qu'Érostrate et Elgin soient livrés ensemble aux imprécations de l'histoire; le second plus vil encore que le premier; qu'il soit donc à jamais immobile comme une statue sur le piedestal de la honte.

« Mais il ne sera pas seul puni, ta patrie aura aussi sa destinée; elle qui instruit ses fils par son exemple à d'indignes forfaits!... regarde la flamme qui éclaire au loin la Baltique;.... votre ancienne alliée, déplore

* Le boxeur Cribb demanda si la maison de lord Elgin n'était pas une boutique de marbre. Il ne se trompait pas.

unc guerre perfide; à de tels exploits Pallas ne prêta point son aide, ce ne fut point elle qui rompit le pacte qu'elle avait conseillé. Elle s'éloigna, mais en laissant son égide avec la tête de la gorgone: don fatal qui pétrifia vos amis, et laissa Albion seule et odieuse. Tourne tes regards vers l'orient où les fils basanés du Gange renverseront le colosse de votre tyrannie usurpée. La révolte y lève sa tête effrayante, semblable à la Némésis des enfers. L'Indus roule des flots de sang, et réclame tout celui que lui doit le peuple du nord qui le domptait. Puissiez-vous tous périr! Pallas, quand elle vous dota de la liberté, vous défendit de faire des esclaves.

« Vois l'Espagne, elle presse la main qu'elle hait mais elle garde son aversion pour ses alliés qu'elle brûle d'expulser; j'en atteste Barossa qui peut dire qui furent ceux qui ont combattu et bravement péri. La Lusitanie envoie à peine quelques guerriers, incertains s'ils doivent fuir ou combattre. O glorieuse victoire due à la famine! Quand donc Pallas vous apprit-elle qu'une retraite réparait trois olympiades de revers?

« Enfin, vois tes concitoyens chez eux, observe le farouche sourire de leur désespoir; leur cité est dans le deuil malgré les cris de la débauche; la famine s'y traîne chancelante et la rapine y dépouille les victimes. Pope oserait-il aujourd'hui chanter le papier monnaie *? Ce n'est plus qu'un plomb qui ralentit les

* Bless paper credit cast and best supply
That lends corruption lighter wings to fly. (Pope).

ailes fatiguées de la corruption. Quel est celui qui dirige vos sénats? un être toujours méprisable et de plus en plus absurde. Telles jadis les grenouilles raisonnables jurèrent fidélité à un soliveau. Vos chefs ont élu ce patricien, comme l'Égypte choisit un ognon pour dieu: adieu! jouissez de votre dernière heure, arrêtez l'ombre de votre pouvoir évanoui, déplorez vos projets déchus; votre force n'est plus qu'un vain mot; votre richesse, un rêve. Il disparaît cet or, l'envie du monde; des pirates en pillent le reste; des mercenaires achetés partout n'accourent plus sous vos drapeaux déshonorés; sur vos quais le marchand oisif se penche sur ses ballots qu'aucun navire ne vient plus chercher, ou retournant dans les entrepôts, il y trouve ses marchandises pourries; l'ouvrier mourant de faim sur son métier rouillé s'abandonne au désespoir; montrez-moi dans le sénat de votre état en ruines..... montrez-moi l'homme dont les conseils soient dignes d'être reçus; plus de voix pour se faire écouter; les factions mêmes cessent de charmer une terre factieuse, tandis que des sectes fanatiques mettent en convulsion l'île, sœur de l'Angleterre, et y allument avec rage le bûcher qui doit les consumer l'une et l'autre. »

C'en est fait, puisque Pallas est dédaignée, elle abdique en faveur des furies qui secouent leurs torches sur le royaume et lui déchirent les entrailles de leurs mains brûlantes. Mais une dernière lutte convulsive fera pleurer les fils de Gaul avant qu'Albion porte leurs chaînes. La pompe de la guerre, les rangs

brillants des soldats auxquels sourit la sévère Bellone, les fanfares des clairons, le tambour sonore qui défie d'avance l'ennemi, le héros réveillé à la vue de sa patrie en armes, la mort glorieuse qui honore son malheur, tout remplit le jeune cœur d'illusions et lui peint sous un beau jour le jeu cruel des batailles. Mais il est temps encore de t'apprendre que la mort donne des lauriers qui coûtent peu: le carnage ne se délecte pas dans le combat; c'est son jour de merci que le jour où les bataillons se choquent; mais c'est qu'ensuite, quoique inondé de sang, il n'en est pas désaltéré et qu'il exécute ces terribles crimes qui ne vous sont connus que de nom. Le massacre des cultivateurs, la profanation des femmes, le pillage des maisons, et le ravage des récoltes sont les maux dont vous apprécierez enfin toute la rigueur. De quel œil vos citoyens fugitifs verront de loin une colonne de flammes agiter ses rouges couleurs sur la Tamise effrayée! Ne t'en indigne pas Albion! par tes mains furent allumés de semblables bûchers depuis le Rhin jusqu'au Tage: maintenant s'ils sont transportés sur tes côtes condamnées, dis toi-même qui les a mérités davantage. La vie est le prix de la vie; telle est la loi du ciel et des hommes. Celui qui déclara la guerre en regrette en vain les horreurs!

Londres 1812.

LE CHARME.

LE CHARME,

ÉLÉGIE TURQUE.

I.

La chaîne que je te donnai était belle, et le luth que j'y ajoutai rendait des sons mélodieux; le cœur qui t'offrit la chaîne avec le luth était sincère, et méritait peu le destin qui lui était réservé.

II.

Ces gages d'amour étaient sous l'influence d'un charme secret; ils avaient la vertu de deviner ta fidélité en mon absence : ils ont bien rempli leur devoir; hélas! ils n'ont pu t'apprendre le tien.

III.

La chaîne était formée d'anneaux solides, mais qui cessaient de l'être pour des mains étrangères; le luth devait être mélodieux.....: jusqu'à ce que tu vinsses à penser que d'autres doigts que les nôtres pouvaient en tirer de tendres accords.

IV.

Que celui qui ravit à ton sein cette chaîne aussitôt brisée, que celui qui vit le luth refuser de résonner pour lui, que celui-là accorde de nouveau le luth, et réunisse les anneaux de la chaîne.

V.

Quand tu changeas, l'un et l'autre changèrent aussi : la chaîne se rompit, le luth devint muet...... C'en est fait, je vous dis adieu...... cœur perfide, chaîne fragile, luth silencieux.



A GENEVRA.

A GENEVRA.

PREMIER SONNET.

Le doux azur de tes yeux, les boucles de ta belle chevelure, la pâleur touchante de tes traits, ton air pensif, qui ressemble à la douleur dont le temps a charmé le désespoir, tout répand sur ton visage l'expression de la mélancolie! Si je ne savais que ton cœur pur ne laissa jamais échapper que des pensées saintes et virginales, je croirais voir en toi une beauté condamnée aux soucis de ce monde. Telle naquit du pinceau immortel du Guide cette Madeleine dont l'aspect est si touchant; telle est Genevra, mais mille fois préférable, ignorant le remords, et belle encore de son innocence.

DEUXIÈME SONNET.

C'est la pensée rêveuse, et non le chagrin, qui répandit cette pâleur sur ton visage; mais elle lui donne tant de charme, que, si la gaieté venait colorer de l'incarnat de la rose les lis de ton teint, mon

cœur y verrait avec peine l'éclat trop vif de ces nouvelles couleurs. Tes yeux bleus n'éblouissent pas; mais ils arrachent des pleurs aux cœurs les plus froids, et je ne puis les contempler sans sentir couler sur mes joues des larmes aussi douces que les dernières gouttes qui tombent de l'arc céleste d'Iris. Une aimable mélancolie semble s'échapper de tes longues paupières, comme un séraphin qui descendrait du ciel, et qui, au-dessus de toutes les douleurs, verrait avec une tendre pitié les peines de l'humanité. Il y a dans tes regards tant de douceur et de majesté, que tu peux m'inspirer plus de vénération, mais jamais moins d'amour.



ODE

A VENISE.

ODE
A VENISE*.

I.

O Venise ! Venise ! lorsque tes murailles de marbre seront abîmées sous les eaux, les nations feront entendre un cri douloureux sur les ruines de tes palais. Les rivages de la mer répéteront au loin leurs accents plaintifs. Si moi, enfant des climats du Septentrion, je pleure tes disgraces, que devraient donc faire tes citoyens ?..... tout, excepté de verser des larmes. Et cependant ils se contentent de gémir dans un honteux repos. Aussi différents de leurs pères que l'écume verdâtre rejetée sur le sable diffère du flot audacieux qui se révolte contre un navire et va le briser sur les écueils, ils rampent, et se traînent lâchement dans leur antique cité !

O douleur ! que les siècles ne produisent pas de plus heureux fruits ! De treize cents ans de richesse et de gloire, il ne reste que de la poussière et des

* Voyez le début et les notes du IV[e] chant de *Childe-Harold.*

que son haleine ne sort qu'avec effort de son sein oppressé, et que ses doigts amaigris ne sentent plus les objets qu'ils saisissent. Sa vue s'obscurcit, l'appartement tourne autour de lui; il croit voir voltiger des ombres rapides qu'il voudrait vainement arrêter. Un bruit rauque et sourd, dernier effort de sa voix mourante, s'échappe de son gosier, le froid de la mort et ses ténèbres s'appesantissent sur lui : il n'est plus que cette portion de terre inanimée qu'il avait été avant sa naissance.

II.

Il n'est plus d'espérance pour les nations !..... Parcourez les annales des siècles qui nous ont précédés. Qu'avons-nous appris de ces vicissitudes toujours les mêmes, du flux et du reflux des âges, de cette éternelle répétition d'évènements ?.... Rien, ou bien peu de chose. Nous cherchons toujours des soutiens fragiles, qui se brisent sous notre poids ; et nous consumons nos forces à lutter contre de vains fantômes : c'est notre propre nature qui nous fait succomber. Les stupides animaux que l'homme égorge chaque jour pour assouvir sa voracité ne sont pas plus méprisables que nous; et nous les voyons, dociles et soumis, suivre le berger qui les mène à la mort. Hommes esclaves, qui prodiguez votre sang pour les rois! qu'ont-ils donné en retour à vos enfants ?.... Un héritage de chaînes et de misères, une aveugle servitude, et des châtiments pour récompense de leurs

travaux. Eh quoi ! ne sentez-vous pas encore l'impression brûlante du soc de la charrue sur laquelle vous tombez épuisés de fatigues ? Vous croirez-vous toujours les martyrs d'une loyauté digne d'éloges ? Vous glorifierez-vous d'un lâche dévouement ? C'est d'une autre source qu'est sortie la gloire que vous ont laissée vos aïeux, et tout ce que les beaux jours de la liberté et les pages de l'histoire nous vantent comme sublime ! Vous lisez ces véritables exploits, vous admirez en soupirant, et vous marchez encore au sacrifice comme des victimes dociles. Ils sont en bien petit nombre ces hommes qui, bravant l'opinion de leurs semblables, et ayant du moins le courage d'être criminels, osent, à l'ombre des cachots, chercher à s'ouvrir un passage jusqu'à la source de la liberté, pour y désaltérer leurs gosiers brûlants. Mais les peuples stupides préfèrent se fouler aux pieds pour pouvoir approcher leurs lèvres de la coupe d'oubli, qui leur fera perdre le souvenir de leurs longues douleurs, et des années passées à tracer un pénible sillon sur des sables stériles...... Ou si une riche moisson a jamais couvert la plaine, elle ne fut pas pour eux ; leurs têtes étaient trop courbées, et l'on n'accorde à ces misérables qu'un pain de douleur !

Excusons ces audacieux mortels qui abhorrent les forfaits qu'ils sont réduits à commettre, et ne confondons point avec leurs nobles motifs les violations momentanées des lois de la nature. Tels la peste et les tremblements de terre ne nous affligent que pour un temps, et permettent bientôt à l'année de re-

prendre le cours accoutumé de ses saisons, de réparer leurs ravages, et de reproduire de nouvelles cités et d'autres générations. Tout refleurit et s'embellit encore...... Mais il faut que la liberté daigne sourire..... car il n'est point de fleurs pour la tyrannie.

III.

Murailles de Venise ! jadis respectées, vous avez vu réunis dans votre enceinte la gloire, le pouvoir et la liberté, trinité céleste ! Les nations les plus puissantes furent jalouses de Venise, et se liguèrent contre elle : elles purent l'affaiblir, mais jamais éteindre son courage. A sa destinée était liée celle de l'Europe. Les monarques, invités à ses fêtes, saluèrent avec reconnaissance ses palais hospitaliers ; humiliés par elle, ils ne purent la haïr, et les peuples l'aimèrent comme les rois, car elle fut toujours le rendez-vous chéri de tous les voyageurs. Ses crimes mêmes n'avaient rien de hideux : fille de l'amour, elle ne fut jamais altérée de sang et de carnage ; elle portait la joie dans toutes les contrées qu'elle soumit à ses lois. La religion consacrait ses bannières, car elle rétablit partout le culte de la croix, et fit pâlir le croissant. Si l'étendard de Mahomet n'asservit point nos climats, l'Europe le doit à cette ville qu'elle a chargée de fers ; le bruit de ses chaînes retentit chaque jour aux oreilles de ceux qui ont dû la liberté à ses glorieux efforts. Hélas ! elle ne fait que partager une infortune commune : appelée *le domaine* d'un ennemi conquérant

elle apprend ce que nous apprenons tous, et les enfants de la Bretagne plus que les autres, que les tyrans ont une foule de mots dorés pour se jouer des nations.

IV.

Le nom de république a disparu sur les trois parties du globe désolé ! Venise n'est plus; la Hollande ne rougit pas d'avouer un sceptre et un chef revêtu de la pourpre royale. Si l'habitant de l'Helvétie peut seul encore se dire libre dans les montagnes, ce ne peut être pour long-temps : car de nos jours la tyrannie est devenue astucieuse, et ne cesse d'épier le moment où elle pourra fouler les peuples qui osent lui résister encore.

Il est un monde où une race d'hommes remplis de vigueur, séparés de nous par le rempart de l'Océan, est élevée dans le culte sacré de la liberté; conquête faite par ses pères les armes à la main, héritage précieux qui la distingue de toutes les nations.

Oui, tandis que tous les peuples sont forcés de fléchir les genoux, au signe que fait un monarque armé d'un sceptre semblable à la baguette magique d'un enchanteur, une terre existe encore au delà de l'Atlantique, qui peut relever avec fierté son front que ne déshonore aucune trace d'un joug humiliant. Elle a appris à ses aînés que le pavillon d'Albion doit reculer devant les braves qui ont scellé de leur sang les droits de leur indépendance.

Ah! sans doute il vaudrait mieux que le sang des hommes coulât par torrents, que de rester stagnant dans nos veines, tel qu'un fleuve emprisonné dans des canaux; plutôt que de ressembler à un malade qui fait trois pas, chancelle et tombe, il vaudrait mieux reposer, avec ces Spartiates libres encore, dans le glorieux tombeau des Thermopyles; ou du moins fuir sur l'Océan, êtres dignes de nos ancêtres, et donner à l'Amérique un homme libre de plus.



FRAGMENT.

FRAGMENT*.

17 juin 1816.

Il y avait déja quelque temps que je projetais de faire un voyage dans des contrées qui n'ont pas été souvent visitées par les Européens. Je partis, l'année 17.., accompagné d'un ami que j'appellerai Auguste Darvell.

Il était plus âgé que moi de quelques années; il jouissait d'une fortune considérable, et appartenait à une ancienne famille, avantages qu'un esprit relevé l'empêchait de trop apprécier et de mépriser entièrement. Quelques circonstances bizarres de son histoire l'avaient rendu l'objet de mon attention particulière: ses manières froides et réservées, les signes évidents d'une inquiétude qui de temps à autre res-

* Peut-être est-il nécessaire d'avertir que le texte de ce fragment est en prose; comme il parut quelque temps après la publication du Vampire, il semblerait que cette nouvelle qu'on lui attribuait faussement ait inspiré d'abord à lord Byron le projet de faire voir comment il aurait traité un pareil sujet, si le docteur Polidori n'y avait pensé avant lui.

semblait assez à une véritable aliénation mentale, n'avaient pu diminuer en rien l'intérêt et le respect qu'il m'inspirait.

J'étais jeune encore, et il y avait déja quelque temps que j'étais dans le monde; mais mon intimité avec Darvell n'était pas très-ancienne, quoique nous eussions été élevés dans le même collége et les mêmes universités; il avait toujours devancé de beaucoup mes progrès dans nos études, et je n'étais encore qu'un novice, qu'il était déja initié dans tous les secrets de la société.

J'avais entendu parler beaucoup de sa vie passée et de sa vie actuelle; et, quoique dans les récits qui m'en avaient été faits, il y eût plusieurs évènements qui semblaient se contredire, je ne pouvais qu'en conclure que Darvell n'était pas un homme ordinaire, mais un de ces êtres singuliers qui, quelques peines qu'ils se donnent pour n'être pas remarqués, ne cesseront jamais de l'être.

Je renouvelai connaissance avec lui, et je ne négligeai rien pour obtenir son amitié, mais ce n'était pas une chose facile. De quelques tendres sentiments que son cœur eût été jadis susceptible, les uns paraissaient éteints et les autres concentrés en lui-même. J'avais eu pourtant l'occasion de me persuader qu'il sentait vivement; car s'il pouvait se contraindre, il ne pouvait pas se déguiser tout-à-fait: mais il savait donner à une passion l'apparence d'une autre, et il le faisait si adroitement, qu'il eût été difficile de définir la nature de celle qui agitait son ame: l'expression

de sa physionomie était si mobile, qu'on aurait vainement essayé d'y surprendre ses secrètes pensées.

Il n'était pas douteux qu'il ne fût en proie à quelque inquiétude continuelle; mais était-elle le résultat de l'ambition, de l'amour, du remords, du chagrin, ou de toutes ces causes réunies? devait-on ne l'attribuer qu'à un de ces tempéraments qui tiennent de si près à la maladie? c'est ce que je ne pouvais découvrir: il y avait bien dans toutes les histoires débitées sur Darvell de quoi justifier chacune de ces conjectures; mais, je l'ai déja dit, ces histoires étaient si contradictoires et tellement contredites, qu'on ne pouvait en tirer aucune conséquence raisonnable.

Où il y a du mystère, on suppose généralement que c'est un coupable qui se cache. J'ignore jusqu'à quel point cela peut être vrai; mais, bien que je fusse persuadé que le mystère entourait mon ami, je ne pouvais dire si le mal qu'il cache ordinairement était réel chez lui, et il me répugnait même de le soupçonner.

Mes avances furent reçues avec assez de froideur; mais j'étais jeune et je ne me décourageais pas aisément: je réussis enfin à obtenir, jusqu'à un certain degré, cette espèce de liaison indifférente, cette confiance banale sur les évènements de tous les jours, qui naît entre deux hommes que le même but réunit souvent, et qu'on appelle *intimité* ou *amitié*, selon les idées de celui qui emploie l'une ou l'autre expression.

Darvell avait déja parcouru les pays lointains, et je m'adressai à lui pour recueillir des informations sur mon voyage projeté. Mon désir secret eût été de

l'engager à m'accompagner; la sombre inquiétude que j'avais remarquée en lui m'en faisait concevoir l'espérance: j'étais encore confirmé dans mon idée par l'intérêt qu'il semblait prendre à tous les objets éloignés, et par son indifférence pour tous ceux qui étaient autour de lui. Je parlai d'abord vaguement de mon désir; je le lui déclarai ensuite d'une manière plus franche. Sa réponse, quoique je m'y attendisse à peu près, me donna tout le plaisir de la surprise. Il consentit à m'accompagner; et ayant pris tous les arrangements indispensables, nous commençâmes nos voyages.

Après avoir visité diverses contrées du midi de l'Europe, nous voulûmes nous diriger du côté de l'Orient, qui du reste, avait été le but principal de nos excursions; et ce fut dans ces climats qu'arriva l'évènement qui va être le sujet de ce récit.

Tout annonçait que Darvell avait joui, dans sa première jeunesse, d'un tempérament des plus robustes; mais, depuis quelque temps, sa santé déclinait à vue d'œil; sans aucune maladie apparente, il s'affaissait tous les jours de plus en plus: il était sobre cependant, ne refusait aucune course pénible et ne se plaignait jamais de la fatigue. Peu à peu il devint plus taciturne; le sommeil fuyait loin de lui, et il me sembla dans un danger si réel, que j'avais peine à dissimuler mes alarmes.

Nous nous étions proposés, en arrivant à Smyrne, d'aller faire une excursion aux ruines d'Éphèse et de Sardes; mais, effrayé de son état, je voulus le dissuader d'exécuter ce projet; il y persista malgré toutes

mes objections: il y avait un accablement d'esprit et une espèce de ton solennel dans ses manières qui s'alliaient mal avec son empressement à faire un voyage que je regardais comme une simple partie de plaisir peu convenable à un homme dont la santé était si faible. Il fallut me rendre à son opiniâtreté, et au bout de quelques jours, nous partîmes ensemble accompagnés d'un serrugy et d'un seul janissaire.

Nous avions déja fait la moitié du chemin pour arriver à l'antique Éphèse; nous avions laissé derrière nous les fertiles environs de Smyrne, pour entrer dans une contrée sauvage et inhabitée à travers les marais et les défilés qui conduisent à ces lieux où se trouvent encore quelques cabanes élevées çà et là sur les colonnes brisées du temple de Diane; on n'y voit que des maisons sans toiture qu'habitaient les chrétiens chassés depuis par les musulmans, et les ruines plus récentes, mais plus complétes, des mosquées désertes; le mauvais état de mon compagnon empirant tout à coup nous força de faire halte dans un cimetière turc, dont les tombes surmontées d'un turban sculpté sur la pierre indiquaient seules que l'homme avait vécu dans ce désert. Le seul caravanserail que nous avions rencontré était à plusieurs heures de chemin derrière nous; aucune ville, aucun hameau ne s'offrait à notre vue; nous ne pouvions même espérer d'en apercevoir dans le lointain, et cette ville habitée par les morts semblait le seul refuge de mon malheureux ami qui paraissait sur le point de devenir le dernier de ses habitants.

Je portais mes regards de tout côté pour trouver du moins dans cette extrémité un lieu où Darvell pût reposer plus commodément: différent des sépultures musulmanes, ce cimetière n'était ombragé que de quelques arbres écartés les uns des autres; les tombeaux étaient presque tous écroulés et usés par le temps. Nous transportâmes Darvell vers celle des pierres funéraires qui était la mieux conservée et que couronnait un noir cyprès: il s'y appuya douloureusement, et nous demanda de l'eau, je craignais qu'il ne fût difficile d'en découvrir, et j'allais en chercher moi-même avec l'hésitation du désespoir; mais il me dit de rester, et, s'adressant à Suléiman, notre jannissaire, qui était assis auprès de nous en fumant sa pipe avec la plus grande tranquillité, il lui dit : Suléiman, *verbvna su*, va chercher de l'eau; et il lui indiqua le lieu où il en trouverait, à quelques centaines de pas à main droite, avec tant de précision et d'exactitude, dans un petit puits destiné à abreuver les chameaux, que je ne pus m'empêcher de dire à Darvell : « comment connaissez-vous si bien « ce puits ? — C'est le lieu où nous sommes qui me « l'indique, me répondit-il; vous devez vous apercevoir que ce lieu a été habité; il fallait donc qu'il y « eût des sources; d'ailleurs ce n'est pas la première « fois que je suis venu ici. »

« — Comment donc? lui dis-je; ce n'est pas la « première fois? pourquoi ne m'en avoir jamais parlé? « et que pouviez-vous faire dans un lieu où personne « ne voudrait s'arrêter une minute de trop? »

Ma question resta sans réponse, et cependant Suléiman revint avec de l'eau : il avait laissé à la source les chevaux et le serrugy.

Quand Darvell eut étanché sa soif, il parut se ranimer un peu, et je commençai à concevoir l'espérance d'aller plus avant ou de retourner du moins sur nos pas. J'essayai de l'y engager : il garda quelque temps un profond silence, et parut recueillir toutes ses forces pour me parler : « Me voilà, dit-il, à la « fin de mon voyage. C'est ici que je dois mourir; « mais j'ai une prière à vous faire, un ordre même « à vous donner, car ce sont les dernières paroles que « je prononcerai : promettez-moi d'obéir? »

« — Je le promets, sans doute; mais ayez un es- « poir plus consolant. »

« — Je n'ai plus d'espoir; je ne désire plus qu'une « seule chose : c'est que vous cachiez ma mort à toute « créature vivante. »

« — J'espère que cet ordre sera inutile, et que vous « recouvrerez la vie et la santé. »

« — Non, non, il en sera comme je vous dis. « Jurez-moi de tenir votre promesse. »

« — Je le jure. »

« — Jurez-le par tout ce que..... » et ici il me dicta « un serment solennel et redoutable.

« Pourquoi un semblable serment? lui dis-je; il « n'en est pas besoin : j'observerai ma promesse; en « douter, ce serait...... »

« — Jurez, reprit-il; je l'exige. »

Je prononçai le serment : il en parut soulagé. Il tira de son doigt une bague sur la pierre de laquelle étaient gravés des caractères arabes, et me la remettant, il ajouta :

« Le neuvième jour du mois, n'importe quel mois;
« mais rappelez-vous que le neuvième jour, à midi
« précis, vous jetterez cette bague dans les sources
« salées qui coulent dans la baie d'Éleusis : le lende-
« main, à la même heure, vous irez aux ruines du
« temple de Cérès, et vous y attendrez une heure. »

« — Pourquoi? »

« — Vous le verrez. »

« — Le neuf du mois, avez-vous dit? »

« — Le neuf du mois. »

Comme je lui fis remarquer que ce jour-là même était le neuvième jour du mois courant, son visage changea de couleur, et il se pencha sur moi. Je le voyais s'affaiblir sensiblement, lorsqu'une grue, portant un serpent dans son bec, vint se percher sur un tombeau voisin, et, au lieu de dévorer sa proie, se mit à nous regarder fixement. Je ne sais ce qui me poussa à vouloir chasser cet oiseau, je ne pus y parvenir; il voltiga en tournant autour de nous, et revint exactement à la même place. Darvell me la montra du doigt et sourit. Il prononça quelques paroles : j'ignore si elles étaient adressées à moi ou à lui-même; mais je n'entendis que ces mots : « C'est bien! »

« — Qu'est-ce qui est bien? que voulez-vous
« dire? »

« Peu importe! répondit-il, voilà où vous m'en-« sevelirez ce soir, là exactement où cet oiseau est « perché; rappelez-vous mes autres recomman-« dations. »

Il continua ensuite à me parler pour me faire connaître les moyens de tenir sa mort cachée, et quand il eut fini, il s'écria : « Vous voyez cet oiseau? — Je le vois. — Et le serpent qu'il porte à son bec? — Sans doute, et il n'y a rien d'étonnant qu'il ait pris un serpent. La grue fait sa proie de ce reptile; mais il est singulier qu'elle le garde sans le dévorer. »

Darvell sourit d'une manière effrayante, et dit d'une voix faible : « il n'est pas encore temps! » et à ces mots, l'oiseau s'envola. Je le suivis des yeux pendant tout au plus dix secondes. Je sentis Darvell peser doublement sur mon épaule, et, me retournant, pour le regarder, je reconnus qu'il était mort.

Je fus effrayé des signes qui m'empêchèrent d'en douter. Son visage devint presque noir en quelques minutes. J'aurais attribué un changement aussi subit au poison, si je n'avais réfléchi qu'il lui avait été impossible d'en prendre sans que je l'aperçusse.

Le jour tombait; le cadavre se décomposait rapidement, et il ne me restait plus qu'à exécuter les volontés de mon ami. Suléiman avec son ataghan, et moi avec mon sabre, nous creusâmes une tombe dans le lieu qu'avait indiqué Darvell. Le terrain cédait facilement à nos efforts, ayant déja servi de sépulture au corps d'un mahométan. Nous creusâmes aussi profon-

dément que le temps nous le permit; et, rejetant la terre sur les dépouilles mortelles de l'être singulier qui venait de quitter la vie, nous recueillîmes quelques touffes de gazon, et en recouvrîmes sa tombe.

Partagé entre la douleur et l'étonnement, je ne pouvais répandre des larmes. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .



LE CIEL

ET LA TERRE.

MYSTÈRE

FONDÉ SUR CE PASSAGE DE LA GENÈSE (CHAP. VI.)

Et il arriva..... que les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles ; et ils prirent pour femmes celles d'entr'elles qu'ils choisirent.

« La femme regrettant son démon bien-aimé. »
COLERIDGE.

PERSONNAGES.

ANGES.

SAMIASA.
AZAZIEL.
RAPHAEL, L'ARCHANGE.

HOMMES.

NOÉ.
LES FILS DE NOÉ.
IRAD.

FEMMES.

ANAH.
AHOLIBAMAH.

CHŒURS.

ESPRITS DE LA TERRE.
CHOEURS DES MORTELS.

LE CIEL
ET LA TERRE,
MYSTÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Contrée de bois et de montagnes, près du mont Ararat. (Il est nuit.)

ANAH, AHOLIBAMAH.

ANAH.

NOTRE père sommeille : voici l'heure accoutumée où ceux dont nous sommes aimées descendent à travers les vapeurs qui couronnent le mont Ararat...... Comme mon cœur palpite !

AHOLIBAMAH.

Commençons notre invocation !

ANAH.

Mais les étoiles sont cachées. Je tremble.

AHOLIBAMAH.

Je tremble aussi, mais ce n'est que de la crainte de leur retard.

ANAH.

Ma sœur, quoique j'aime Azaziel plus que..... ah trop! qu'allais-je dire? Mon cœur devient impie.

AHOLIBAMAH.

Et où est l'impiété d'aimer des natures célestes?

ANAH.

Mais Aholibamah, j'aime moins notre Dieu, depuis que son ange m'aime: cela ne saurait être bien: et quoique je ne sache pas mal faire, je sens mille craintes qui ne sont pas de bon augure.

AHOLIBAMAH.

Unis-toi donc à quelque fils de la terre, soumets-toi à de vils travaux. Japhet t'aime, il t'aime depuis long-temps, deviens son épouse et sois mère d'enfants formés de la poussière.

ANAH.

Je n'aurais pas moins aimé Azaziel quand il serait mortel; cependant je suis charmée qu'il ne le soit pas. Je ne puis lui survivre, et quand je pense que ses ailes immortelles s'arrêteront un jour sur le tombeau de la pauvre fille de la terre qui l'adora, comme il adore lui-même le Très-Haut, la mort me semble moins terrible; cependant, je le plains; son chagrin durera pendant des siècles; ah! du moins le mien se-

rait éternel, si j'étais le séraphin, et lui la créature périssable !

AHOLIBAMAH.

Dis plutôt qu'il choisira une autre fille de la terre, et qu'il l'aimera comme naguère il aimait Anah.

ANAH.

Si cela était, et qu'elle l'aimât comme je l'aime, je le préférerais plutôt que de le savoir réduit à me pleurer sans cesse.

AHOLIBAMAH.

Si telle était ma pensée de l'amour de Samiasa, tout séraphin qu'il est, je le repousserais loin de moi Mais faisons notre invocation; voici l'heure.

ANAH.

Séraphin, entends-moi du haut de ta sphère, quel que soit l'astre qui contienne ta gloire; soit que tu veilles avec les sept archanges dans les éternelles profondeurs du ciel, soit qu'à travers les espaces infinis, des mondes volent devant tes brillantes ailes! Ah! songe à celle qui te chérit; et quoiqu'elle ne soit rien auprès de toi, songe que tu es tout pour elle. Tu ne connais pas et puissé-je moi seule connaître l'amertume des larmes! L'éternité est ton partage, tes yeux rayonnent d'une beauté céleste qui ne doit jamais se flétrir : tu ne peux sympathiser avec moi que par l'amour, et tu avoueras que jamais une amante terrestre, plus tendre, ne pleura sous les cieux. Tu parcours tes innombrables mondes, tu vois

la face de CELUI qui fit ta grandeur, comme IL fit de moi une des dernières créatures de la race exilée d'Éden. Cependant, Séraphin bien-aimé! écoute-moi, car tu m'as aimée, et je ne voudrais mourir qu'après avoir appris ce que je n'apprendrais qu'en perdant la vie, que tu ne te souviens plus, dans ton éternité, de celle que la mort ne put empêcher de t'aimer; ô toi, essence immortelle! il est grand, l'amour de ceux qui aiment dans le péché, et malgré la crainte, dont je sens la révolte indigne au fond de mon cœur: pardonne à une fille d'Adam, de telles pensées; le chagrin est notre élément, et le plaisir un Éden placé loin de notre vue, quoique mêlé quelquefois à nos songes. L'heure approche où tu me prouves que nous ne sommes pas entièrement abandonnés...... Parais, parais, habitant des cieux, mon Azaziel! laisse les astres à leur propre lumière.

AHOLIBAMAH.

Samiasa! en quelque lieu des régions que tu commandes..... soit que tu combattes les esprits qui oseraient défier celui dont la toute puissance a soumis toutes les dominations; soit que tu rappelles quelque étoile errante, prête à s'égarer dans l'abyme et dont les habitants, au terme de leur existence, partagent la sombre destinée de la poussière animée de notre monde... notre monde condamné à périr un jour comme le leur; soit que réuni aux chérubins inférieurs, tu daignes partager leur hymne; Samiasa, je t'appelle, je t'attends et je t'aime. Il en est qui te rendent un culte. Je ne

t'en rends point. Si ton esprit t'invite à venir à moi, descends et partage mon sort! Quoique je sois tirée de la poussière, et toi formé de rayons plus brillants que ceux du jour qui éclaire Éden, ton immortalité ne peut reconnaître mon amour par un amour plus ardent. Il est en moi un rayon qui, je le sens, émane de ta lumière et de celle de tòn Dieu, quoique il ne lui soit pas permis encore de montrer son éclat. Il peut rester caché long-temps : la mort et les maux qui la préparent nous ont été légués par notre mère Ève.... mais mon cœur les brave : cette vie doit s'évanouir, est-ce un motif de nous séparer? Tu es immortel..... je le suis comme toi..... je sens..... oui, je sens mon immortalité; victorieuse des douleurs, des larmes, du temps, des craintes, elle me répète d'une voix retentissante cette vérité : tu vivras toujours! mais sera-ce dans le bonheur? je l'ignore, et ne veux pas le savoir; ce secret demeure avec le Tout-Puissant, qui couvre de nuages les sources du bonheur et du malheur. Mais il ne peut nous détruire ni toi ni moi. Il peut nous changer et non pas nous anéantir. Nous sommes d'une essence éternelle comme la tienne, et forcés de lutter contre lui, s'il veut lutter contre nous : avec toi je puis tout partager, même l'immortelle douleur; car tu as voulu partager ma vie mortelle..... reculerai-je devant ton éternité?.... Non! quand le dard du serpent me percerait le sein, quand tu serais toi-même semblable au serpent, et que tu m'envelopperais de tes replis : je sourirais sans te maudire; et continuerais à te presser avec une

étreinte non moins brûlante..... Mais descends ; accepte l'amour qu'une mortelle porte à un immortel ! Si les cieux t'offrent plus de félicité que tu n'en peux donner et recevoir près de moi...... reste dans les cieux !

ANAH.

Ma sœur ! ma sœur ! je les vois voler vers nous, et tracer un sentier lumineux au milieu de la nuit.

AHOLIBAMAH.

Leurs ailes écartent les nuages comme s'ils apportaient l'aurore de demain.

ANAH.

Mais si notre père aperçoit cette clarté !

AHOLIBAMAH.

Il croirait que c'est la lune, dont les chants magiques d'un sorcier hâtent le lever d'une heure.

ANAH.

Ils viennent ! LE voici !.... Azaziel !

AHOLIBAMAH.

Courons à leur rencontre ! ah, que n'ai-je des ailes pour voler sur le sein de Samiasa !

ANAH.

Vois..... ils ont allumé tout l'occident, comme si le soleil couchant avait rétrogradé ; vois !..... sur la dernière cime de l'Ararat, brille un arc de mille couleurs ravissantes, trace de leur passage ! et déja ! regarde, la nuit est revenue !.... Telle l'écume que le

Léviathan fait jaillir de sa demeure sans fonds, quand il se joue sur la surface de l'Océan calmé, s'affaisse bientôt après qu'il s'est replongé jusqu'aux sources secrètes de l'abîme.

AHOLIBAMAH.

Ils ont touché la terre, Samiasa !

ANAH.

Mon Azaziel !

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

IRAD ET JAPHET.

IRAD.

Ne te désespère pas ! Pourquoi irais-tu errer ainsi, ajouter ton silence au silence de la nuit, et lever tes yeux en pleurs vers les astres ? Ils ne peuvent venir à ton secours.

JAPHET.

Mais ils adoucissent ma peine.... maintenant, peut-être, elle les regarde comme moi : il me semble qu'une créature douée de beauté est plus belle encore quand elle contemple ce qui est beau comme elle-même..... et surtout ces objets, dont la beauté est éternelle ! Oh ! Anah !

IRAD.

Mais elle ne t'aime pas.

JAPHET.

Hélas !

IRAD.

Et la fière Aholibamah me dédaigne également.

JAPHET.

Je te plains aussi.

IRAD.

Qu'elle garde son orgueil, le mien m'a rendu capable de supporter ses dédains ; peut-être le temps me vengera.

JAPHET.

Une telle pensée peut-elle te causer de la joie ?

IRAD.

Ni de la joie, ni du chagrin. Je l'aimais, je l'eusse aimée davantage si elle m'avait payé de retour !..... Eh bien ! je l'abandonne à de plus brillantes destinées, si elle les trouve telles.

JAPHET.

Quelles destinées ?

IRAD.

J'ai quelque raison de penser qu'elle en aime un autre.

JAPHET.

Anah ?

IRAD.

Non ; sa sœur.

JAPHET.

Et quel autre ?

IRAD.

C'est ce que j'ignore ; mais son air, sinon ses paroles, me porte à croire qu'elle aime.

JAPHET.

Il n'en est pas de même d'Anah : elle n'aime que son Dieu.

IRAD.

Qui que ce soit qu'elle aime, si ce n'est pas toi, qu'y gagnes-tu ?

JAPHET.

Rien, il est vrai ; mais j'aime.

IRAD.

Et moi, j'aimais.

JAPHET.

Et maintenant que tu n'aimes plus, ou que tu crois ne plus aimer, es-tu plus heureux ?

IRAD.

Oui.

JAPHET.

Je te plains.

IRAD.

Moi ! Pourquoi ?

JAPHET.

D'être heureux, privé comme tu l'es de ce qui fait mon malheur.

IRAD.

Ces vaines paroles sont à mes yeux des preuves du mal qui t'égare ! et je ne voudrais pas sentir comme

tu fais, pour plus de shekels que n'en procureraient tous les troupeaux de notre père, échangés contre le métal que les fils de Caïn cherchent à nous faire envier : comme si cette jaune et inutile poussière, rebut de la terre, pouvait être reçue pour prix du lait, de la laine et des fruits que nos troupeaux et nos vallons nous donnent !.... Va, Japhet, va soupirer aux étoiles, comme les loups hurlent à la lune !.... Je retourne pour goûter le repos.

JAPHET.

Je te suivrais, si je pouvais reposer.

IRAD.

Tu ne viens donc pas à nos tentes ?

JAPHET.

Non, Irad ; je vais à cette caverne dont les cavités communiquent, dit-on, avec le monde souterrain, et servent d'issue aux esprits qui l'habitent, quand ils viennent errer sur la surface de la terre.

IRAD.

Et qu'y vas-tu faire ?

JAPHET.

Assoupir ma tristesse dans une obscurité non moins triste.... C'est un lieu que l'espérance a déserté, comme elle a déserté mon cœur.

IRAD.

Mais c'est un lieu dangereux : d'étranges apparitions ou d'étranges bruits l'ont peuplé de terreurs. Je t'accompagnerai.

JAPHET.

Irad, non; crois-moi, je n'ai aucune mauvaise pensée, et ne crains aucun mal.

IRAD.

Le Mal n'en sera que davantage ton ennemi; tourne tes pas d'un autre côté, ou laisse-moi aller avec toi.

JAPHET.

Non, non, Irad. Je veux aller seul.

IRAD.

Alors, que la paix soit avec toi!

(Irad, sort).

JAPHET, *seul.*

La paix! je l'ai cherchée où elle devrait être, dans l'amour..... je l'ai cherchée avec un amour qui la méritait peut-être; et au lieu d'elle, un poids sur mon cœur, un affaissement d'esprit........ des jours semés d'inquiétude, et des nuits dont le sommeil est banni.... voilà ce que j'ai rencontré. La paix! quelle paix? Le calme du désespoir, la tranquillité de la forêt non frayée, dont le silence n'est interrompu que par la tempête qui parcourt ses rameaux gémissants..... tel est le calme, tel est le trouble de mon ame accablée! La terre s'est corrompue; plusieurs signes, plusieurs prodiges ont proclamé l'approche d'un changement, et une terrible sentence prononcée contre les êtres périssables. O chère Anah! quand l'heure fatale ouvrira les inépuisables sources de l'abîme, tu aurais pu te jeter sur ce cœur, et y trouver un refuge contre les

éléments ; ce cœur qui a vainement battu pour toi, et qui gémira plus vainement encore quand le tien..... O Dieu ! que ta colère fasse du moins grace à Anah ! car elle est pure parmi les coupables, comme une étoile au milieu des nuages qui l'obscurcissent quelque temps, mais ne sauraient l'éteindre ! Ma chère Anah ! comme je t'aurais adorée ! mais j'essuyai tes refus !.... je voudrais toujours te sauver ; je voudrais te voir survivre quand l'Océan sera l'humide tombeau de la terre, et qu'aucun rocher ne s'opposera au Léviathan qui, roi des mers sans rivages et de l'univers des flots, s'étonnera de l'étendue sans limite de son empire.

(Japhet sort).

SCÈNE III.

NOÉ, SEM.

NOÉ.

Où est ton frère Japhet ?

SEM.

Il est sorti, a-t-il dit, pour aller trouver Irad, selon son usage ? mais plutôt, je le crains, pour porter ses pas vers les tentes d'Anah, autour desquelles il erre la nuit, semblable à une colombe voltigeant près de son nid ravagé ; ou bien il s'est dirigé vers la caverne qui s'ouvre dans les flancs de l'Ararat.

NOÉ.

Qu'y fait-il? C'est un lieu funeste sur cette terre où déja tout est mal; des êtres plus à craindre que les méchants s'y rassemblent; Japhet aime toujours cette fille d'une race maudite, quoiqu'il ne pût l'épouser quand elle l'aimerait; cœur malheureux des hommes! un fils de mon sang, qui connaît le crime et la destinée de ces temps, prévenu que l'heure approche, peut-il bien se livrer à ces sentiments défendus? Conduis-moi, il faut le trouver.

SEM.

N'allez pas plus loin, mon père; je chercherai Japhet.

NOÉ.

Ne crains rien pour moi: tout le génie du mal est impuissant contre l'homme choisi par Jéhovah..... Allons.

SEM.

Aux tentes des deux sœurs?

NOÉ.

Non, à la caverne.

(Noé sort avec Sem.)

SCÈNE IV.

Montagnes. — Caverne du mont Ararat.

JAPHET seul.

JAPHET.

O vous, lieux sauvages qui semblez éternels; caverne dont on ne saurait mesurer la profondeur; montagnes si variées et si terribles par l'âpre majesté de vos rochers, et les arbres altiers qui croisent leurs racines avec ces pierres suspendues perpendiculairement, et que les pas d'aucun mortel n'atteindraient qu'en tremblant...... oui, vous semblez éternels, et cependant, dans quelques jours, peut-être dans quelques heures, vous serez divisés et bouleversés par la masse des eaux! Cette caverne qui semble conduire dans un monde souterrain, verra ses sombres détours pénétrés par la vague mugissante, et les dauphins se joueront dans le repaire du lion. L'homme!...... O mortels, ô mes frères! je serai condamné à pleurer sur votre vaste tombeau! Qui de vous survivra pour verser des larmes? Mes frères, suis-je meilleur que vous pour être épargné? Que deviendront les lieux charmants où je pensais à Anah, quand j'espérais encore? et ces retraites sauvages, presque aussi chères, confidentes de mon désespoir? Est-il bien vrai que ce pic orgueilleux, dont l'extrémité brillante est comme une étoile

lointaine, sera englouti sous les flots bouillonnants? Le soleil levant ne viendra-t-il plus percer et dissiper les tissus flottants des vapeurs de sa cime? N'y verrai-je plus le large disque du jour s'abaisser le soir derrière sa tête ambitieuse et lui laisser une couronne étincelante? Ne sera-t-il jamais plus le phare du monde, où les anges descendaient comme au lieu le plus proche des astres? Ces mots «jamais plus» sont-ils bien faits pour toi, pour toutes choses, excepté pour nous et les créatures rampantes, privilégiées par mon père d'après l'ordre de Jehovah? Peut-IL LES sauver? et MOI, n'aurai-je pas le pouvoir d'arracher la plus aimable des filles de la terre à une destinée que même des serpents et leurs compagnes éviteront? faudra-t-il que la race de ces reptiles menace de son aiguillon quelque monde sorti de la vase fumante dont les restes couvriront l'ancien, et seront seuls, dans quelque sphère élevée, le monument de tant d'êtres vivants au moment où je parle? Que de trépas en un jour! Univers si beau, si jeune, destiné à la destruction, je te regarde jour et nuit avec douleur en comptant tes jours et tes nuits! Je ne puis te sauver! je ne puis même sauver celle dont l'amour t'eût rendu encore plus cher à mon cœur! Créé d'une partie de ta poussière, je déplore l'approche de ta fin..... O grand Dieu! peux-tu bien?.....

(Il s'interrompt.)

(Un bruit retentit dans la caverne, et puis des éclats de rire..... Un esprit sort et passe.)

JAPHET.

Au nom du Très-Haut, qui es-tu?

(L'Esprit répond par un nouveau rire.)

JAPHET.

Par tout ce qu'il y a de saint sur la terre, parle?

L'ESPRIT.

Ah! ah!

JAPHET.

Par l'approche du déluge! par la terre que l'Océan va engloutir! par les abîmes qui ouvriront toutes leurs sources! par le firmament qui convertira les nuages en torrents! par la toute puissance qui crée et détruit! ô toi, inconnu, terrible et imposant fantôme, réponds moi! Pourquoi pousses-tu ce rire affreux?

L'ESPRIT.

Pourquoi pleures-tu?

JAPHET.

Pour la terre et tous ses enfants!

L'ESPRIT.

Ah! ah! ah!

(L'Esprit disparaît.)

JAPHET.

Cet Esprit rit des tortures des mortels et de la prochaine destruction d'un monde, sur lequel le soleil luira sans exciter la vie! Comme la terre sommeille! Tous ceux qu'elle contient dorment comme elle à la veille du triomphe de la mort! Pourquoi se réveille-

raient-ils pour la rencontrer? Que vois-je ? que sont donc ces êtres semblables à la mort elle-même, et parlant comme des êtres nés avant ce monde près de finir? Ils approchent comme des nuages!

(Divers Esprits sortent de la caverne.)

UN ESPRIT.

Réjouissons-nous! la race odieuse qui ne put conserver son règne dans Eden et qui écouta la voix de la science impuissante, touche à l'heure de la mort! Elle ne disparaîtra pas lentement, ni un à un, ni par l'épée, ni par la douleur ou les vicissitudes du Temps. Voici son dernier jour.

La terre ne sera plus qu'un Océan, et sur ces vastes plaines aucun souffle ne se fera entendre, si ce n'est celui des vents! Les anges fatigueront leurs ailes avant de trouver un lieu de repos. Pas un seul rocher n'élevera sa crête du milieu de ce tombeau humide, pour sauver le désespoir ou indiquer le lieu où il expira après avoir jeté un dernier regard sur cette mer sans bornes, dont le reflux attendu n'est point arrivé : le vide sera partout, et partout la destruction. Un autre élément sera le roi de la vie, et les enfants abhorrés de la fange n'existeront plus. De toutes les couleurs de la terre, il ne restera que la couleur non interrompue de l'azur. Les montagnes si variées dans leurs aspect, seront des plaines monotones; tout sera changé : le cèdre et le pin léveront vainement leurs cimes submergées dans cette inondation universelle: l'homme, la terre et le feu mourront; la

mer et les cieux s'étendront au loin, vastes et sans vie aux yeux de l'Éternel. Qui construira une demeure sur l'écume des flots ?

(Japhet s'avance.)

JAPHET.

Qui?... Mon père! la semence de la terre ne sera pas perdue..... Le mal seul disparaîtra ! Fuyez, démons triomphants des abîmes, qui faites entendre la voix horrible de votre joie, quand Dieu va détruire ce que vous n'oseriez détruire vous-mêmes. Hâtez-vous de fuir ! rentrez dans vos profondes cavernes, jusqu'à ce que les vagues vous y poursuivent dans leurs secrets asyles, et chassent votre funeste race, pour en faire le jouet des vents dans la vaste étendue de l'infini !

L'ESPRIT.

Fils de l'Élu ! quand toi et les tiens vous aurez bravé la guerre du terrible élément ; quand la vaste barrière des flots sera brisée, serez-vous, réponds-moi, bons et heureux ?..... Non ! le malheur attend votre nouveau monde et votre nouvelle race..... Vos fils seront moins beaux dans leur aspect, et destinés à une moins longue vie que les glorieux géants qui parcourent cette terre, fiers d'être les fils du ciel, quoique nés de mères mortelles. Vous ne conserverez du passé que les larmes ? Et n'as-tu pas honte de survivre et de donner le jour à d'autres mortels? Ton cœur est-il si lâche et si abattu, que tu puisses entendre parler de cette destruction générale sans sentir en toi cette généreuse douleur, et ce courage qui te feraient at-

tendre la vague dévorante, plutôt que de chercher un asyle avec ton père favorisé, plutôt que de bâtir un jour ta cité sur le sépulcre de la terre? Qui peut survivre à son espèce, si ce n'est le lâche et l'aveugle? Ma race hait la tienne, comme une race différente et ennemie; mais il n'en est pas un de nous qui n'ait laissé un trône vide dans le ciel pour habiter ces ténèbres, plutôt que de voir ses compagnons souffrir seuls.

Va vivre, misérable, va donner la vie à d'autres misérables !..... Et quand les eaux destructrices mugiront sur leurs ravages accomplis, sois jaloux des géants qui ne seront plus; méprise ton père comme le seul qui restera; méprise-toi toi-même comme son fils

(Un chœur d'Esprits sort de la caverne.)

LE CHŒUR D'ESPRITS.

Réjouissons-nous, la voix humaine ne troublera plus nos fêtes dans les airs par des prières : ils n'adoreront plus; et nous, qui depuis des siècles n'adorons plus le Seigneur, par qui la prière est exigée, et qu'on offense en oubliant un sacrifice, nous verrons les sources amères former un nouveau chaos; nous verrons périr les créatures fières de leur vile poussière. Leurs ossements blanchis s'arrêteront dans les cavernes, dans les ravins, dans les fentes des montagnes où l'élément fatal les poursuivra. Les animaux eux-mêmes, dans leur désespoir, cesseront de faire une proie de l'homme et de s'entre-dévorer; le tigre expirera à côté de l'agneau, comme s'il avait sucé le même lait.... Jusqu'à

ce que toutes choses, excepté le ciel, soient silencieuses et n'existant plus, comme avant la création. Une courte trêve est accordée par la mort, qui laissera les débris du premier univers, destinés à produire de nouvelles nations, dont elle fera sa proie. Ces débris, flottant sur les dernières vagues du déluge, verront un autre monde produit par sa vase desséchée. Ils donneront au Temps de nouveaux êtres ..... de nouvelles années....... de nouvelles maladies...... de nouvelles douleurs...... de nouveaux crimes..... Ces hommes auront pour compagnons tout le cortége de la haine et du travail, jusqu'à ce que.....

JAPHET, l'interrompant.

Jusqu'à ce que la volonté éternelle daigne expliquer le rêve du bien et du mal, et rappelle à elle tous les temps et toutes choses; jusqu'à ce que les créatures rassemblées sous ses ailes toutes puissantes soient témoins de l'abolition de l'enfer...... et que la terre purifiée et rendue à sa beauté première, retrouve son Éden dans un paradis sans fin, où l'homme ne tombera plus, et où les démons eux-mêmes serviront le juste.

LES ESPRITS.

Et quand s'accomplira ce prodige?

JAPHET.

Quand le Rédempteur viendra, d'abord dans les souffrances, et puis dans sa gloire.

LES ESPRITS.

En attendant, luttez dans vos chaînes mortelles,

jusqu'à ce que la terre ait vieilli. Continuez une vaine guerre contre vous-mêmes, contre le ciel et l'enfer, jusqu'à ce que les nuages soient souillés du sang qui fumera sur tous les champs de bataille. Il y aura de nouveaux temps, de nouveaux climats, de nouveaux airs, de nouveaux hommes; mais toujours les anciens crimes et les larmes subsisteront sous différentes formes dans votre race. Les mêmes tempêtes morales anéantiront l'avenir, comme dans quelques heures les vagues submergeront les tombeaux des glorieux géants.*

CHŒUR D'ESPRITS.

Frères, réjouissons-nous; mortel, adieu! Écoutez, écoutez! déja nous pouvons entendre la sombre voix lointaine de l'Océan qui s'enfle et mugit; les vents préparent leurs ailes, les nuages sont chargés de leurs torrents, les sources de l'abîme s'échappent, le ciel va ouvrir toutes ses issues, et la grande famille des hommes voit chaque présage fatal sans le reconnaître... comme si leurs yeux étaient aveuglés depuis leur naissance! Nous entendons les sons qu'ils ne peuvent entendre; l'armée des tonnerres se réunit et menace dans ses sphères; le signal est différé de quelques heures. Le regard des seuls esprits aperçoit les éclairs qui leur servent de bannières! Gémis, gémis, univers! jeune encore, tu es plus près de ta fin que de ta naissance. Humbles montagnes, vous disparaîtrez bientôt sous l'inondation; la barque se brisera sur vos rochers;

* Et il y eut dans ce temps-là et après, des géants; c'étaient des hommes redoutables, renommés dans les siècles. (GENÈSE.)

les moindres coquillages de l'Océan seront déposés là où dort la famille de l'aigle..... comme son cri retentira sur la mer impitoyable! C'est en vain qu'elle appellera ses jeunes aiglons, le flot seul lui répondra. L'homme lui enviera ses larges ailes..... ses ailes qui ne pourraient le sauver :..... où le déposeraient-elles, quand l'espace n'offrira à ses yeux que l'humide tombeau des ondes?

Frères, réjouissons-nous! élevons nos voix effrayantes..... Tous les hommes mourront, excepté le faible reste de la race de Seth..... la race de Seth privilégiée contre la mort pour perpétuer la douleur dans les siècles!.... Des fils de Caïn, aucun ne restera; et toutes ses aimables filles seront ensevelies sous l'élément exterminateur; ou flottant, échevelées sur sa surface, elles reprocheront au ciel de détruire des créatures si belles, même dans la mort.

L'arrêt est prononcé! tous périront! Au murmure de toutes les voix humaines va succéder un silence universel; fuyons, frères, fuyons! mais réjouissons-nous. Nous sommes tombés, l'homme tombe! Périssent tous ces faibles ennemis du ciel qui craignent l'enfer.

Les Esprits disparaissent.

JAPHET, *seul.*

Dieu a proclamé la sentence de la terre! l'arche de salut l'a annoncée; les démons la crient du fond de leurs cavernes; le livre d'Énoch * l'a prédite depuis

* Le livre d'Énoch, conservé par les Éthiopiens, est, selon eux, antérieur au Déluge.

long-temps dans ces pages muettes, dont le silenee parle plus haut à l'esprit que la foudre à l'oreille, et cependant les hommes n'ont pas écouté..... ils n'écoutent pas encore, et marchent dans les ténèbres à leur destin, dont l'approche n'ébranle pas plus leur aveugle incrédulité, que leurs derniers cris n'ébranleront la vengeance divine ou l'océan, son docile ministre. Aucun signe n'apparaît dans les airs. Les nuages sont en petit nombre, et la couleur de leurs tissus n'est pas changée; le soleil éclairera le dernier jour de la terre comme le premier de la création, quand Dieu lui dit : Brille; et le soleil brilla ; sa lumière ne put exister encore pour l'homme non créé.... mais elle inspira, avant la voix humaine, le chant plus doux des oiseaux qui ont des ailes, pour parcourir le firmament comme les anges, et qui comme eux saluent chaque jour le ciel avant les fils d'Adam..... Leur concert matinal va commencer.... L'orient s'allume! ils chanteront, et le jour étincellera..... pour la dernière fois peut-être.... dans peu les ailes des oiseaux fatigués ne les soutiendront plus, et après la brillante carrière de quelques matins, le jour..... ah! le jour luira encore.... mais sur quoi? sur le chaos qui précéda le jour, et dont le retour anéantit le temps! car sans la vie que sont les heures? pas plus pour la poussière que n'est l'éternité pour Jehova qui créa le temps et l'éternité! Sans lui, l'éternité elle-même serait un vide; le temps fait pour l'homme finit avec l'homme, et s'englontit dans cet abîme sans commencement,

comme la race des mortels sera dévorée par celui où va se perdre le monde enfant!.....

Que vois-je? des êtres, dont les uns appartiennent à la terre et les autres aux airs! Non..... ils sont tous du ciel, tant ils ont de beauté! si je puis distinguer leurs traits! mais comme ils descendent avec grace la pente de la montagne, et s'ouvrent un chemin à travers ses vapeurs. Arrivant après ces hideux esprits, dont l'infernale immortalité a fait entendre l'hymne impie de leur triomphe,— ces créatures me ravissent comme une apparition d'Éden; peut-être viennent-elles m'annoncer un nouveau délai que j'ai si souvent imploré pour le monde..... les voici.

C'est Anah, oh dieu! et avec elle.....

Samiasa et Azaziel entrent avec Anah et Aholibamah.

ANAH.

Japhet!

SAMIASA.

Ah! un fils d'Adam!

AZAZIEL.

Que fait ici le fils de la terre pendant que toute sa race sommeille?

JAPHET.

Ange! que fais-tu sur la terre quand tu devrais être dans le ciel?

AZAZIEL.

Ignores-tu, ou as-tu oublié qu'il entre dans nos attributions de garder la terre?

JAPHET.

Tous les bons anges ont déserté la terre condamnée..... Les mauvais esprits eux-mêmes fuient l'approche du chaos. Anah! Anah! objet d'un amour méprisé depuis long-temps, mais toujours fidèle! pourquoi suis-tu cet esprit quand il n'est plus d'ange céleste qui descende de sa sphère éthérée?

AHAH.

Japhet, je ne puis te repondre; cependant pardonne-moi.....

JAPHET.

Que le ciel, qui bientôt ne pardonnera plus, te pardonne; tu es livrée à une dangereuse tentation.

AHOLIBAMAH.

Retourne avec tes frères, fils insolent de Noé, nous ne te connaissons pas!

JAPHET.

L'heure peut venir où tu me connaîtras mieux. Ta sœur sait bien que je suis encore le même.

SAMIASA.

Fils du patriarche qui fut toujours juste devant son Dieu, quels que soient tes chagrins (et à tes plaintes se mêle la colère), comment Azaziel ou moi, t'avonsnous fait outrage?

JAPHET.

Outrage! le plus grand des outrages; mais tu as raison: quoiqu'elle soit fille de la terre, je ne pouvais

la mériter. Adieu Anah! j'ai répété si souvent ce mot! je le dis aujourd'hui pour la dernière fois; ange! ou qui que tu sois, quelque chose que tu doives être bientôt, as-tu le pouvoir de sauver cette belle..... ces deux belles filles de Caïn?

AZAZIEL.

Les sauver!

JAPHET.

Et se peut-il que vous aussi vous l'ignoriez? Anges! Anges! vous avez partagé le péché de l'homme, et peut-être vous partagerez son châtiment, ou du moins mes regrets.

SAMIASA.

Quels regrets! Je ne croyais pas jusqu'à présent qu'un fils d'Adam put me parler en énigmes!

JAPHET.

Et le Très-Haut ne les a-t-il pas expliquées? Alors.... vous êtes perdus..... perdus comme elles.

AHOLIBAMAH.

Eh bien soit! S'ils aiment comme ils sont aimés; ils ne redouteront pas plus d'être mortels que je ne reculerais devant une immortalité de douleur partagée avec Samiasa.

ANAH.

Ma sœur! ma sœur, ne parle pas ainsi.

AZAZIEL.

As-tu peur, Anah!

ANAH.

Oui pour toi; je sacrifierais volontiers tout ce que l'avenir pourrait me promettre de vie, plutôt que de causer une heure de tourments à ton éternité.

JAPHET.

C'est donc pour LUI! c'est pour ce Séraphin que tu m'as abandonné!...... ce n'est rien, si tu n'as pas aussi abandonné ton Dieu. De telles unions entre une immortel et une mortelle ne peuvent être heureuses ni saintes. Nous sommes envoyés sur la terre pour travailler et mourir..... Et eux, ils furent créés pour servir le Très-Haut; mais s'il peut te sauver, bientôt viendra l'heure où un secours céleste sera nécessaire.

ANAH.

Ah! Il parle de mort.

SAMIASA.

Parler de mort à NOUS, et à celles qui sont avec nous! s'il ne semblait navré d'affliction, je sourirais.

JAPHET.

Ce n'est pas pour moi que je crains et m'afflige. Je suis sauvé, non par mes mérites, mais par ceux d'un père juste dont la vertu a suffi pour sauver même ses enfants! Que ne peut-il étendre plus loin son pouvoir d'obtenir grace? Que ne puis-je du moins donner ma vie pour celle qui seule m'eût rendu heureux..... Anah, la dernière et la plus aimable de la race de Caïn, serait admise dans l'arche qui doit recevoir les débris de la postérité de Seth.

AHOLIBAMAH.

Penses-tu, que nous, avec le sang de Caïn dans nos veines, de Caïn le premier né d'Adam et engendré dans le paradis..... nous nous mêlerions avec les enfants de Seth? De Seth, le dernier fruit de la vieillesse d'Adam? Non! non, quand ce serait pour sauver toute la terre, si elle était en péril. Notre race a vécu séparée de la tienne.... depuis le commencement.... elle vivra toujours ainsi.....

JAPHET.

Je ne te parlais pas à toi Aholibamah, il ne t'a été transmis que trop du sang de cet homme que tu vantes, et qui le premier versa le sang, et le sang d'un frère! Mais toi, mon Anah, qu'il me soit permis de t'appeler mon Anah quoique tu ne sois pas à moi; je ne puis renoncer à ce mot, et cependant je dois renoncer à toi; mon Anah, toi qui me faisais croire qu'Abel avait laissé une fille, dont la pieuse race survivait en toi, tant tu diffères par ta douceur du reste des filles de Caïn, douées seulement de la beauté comme elles.....

AHOLIBAMAH, l'interrompant.

Et voudrais-tu qu'elle fût semblable à l'ennemi de notre père?..... Si je partageais une telle idée, si je croyais qu'il y eût quelque chose d'Abel en ELLE!.... retire-toi, fils de Noé, tu éveilles la discorde!

JAPHET.

C'est ce que fit ton père, fille de Caïn!

AHOLIBAMAH.

Il n'immola pas Seth, et qu'as-tu à voir dans les autres actions passées entre son Dieu et lui?

JAPHET.

Tu dis vrai! son Dieu l'a jugé; et je n'aurais pas nommé son crime, si tu n'avais toi-même semblé te glorifier en lui, au lieu de repousser son souvenir.

AHOLIBAMAH.

Il était le père de notre père..... le premier né de l'homme, le plus fort, le plus brave et le plus malheureux de ses fils..... rougirais-je de celui de qui nous tenons la vie? regarde les hommes de notre race, contemple leur stature et leur beauté, leur courage, le nombre de leurs jours......

JAPHET.

Ils sont comptés.

AHOLIBAMAH.

Soit!... Mais tant qu'ils vivront, je serai glorieuse de mes pères et de nos frères.

JAPHET.

Mon père et ma race ne se glorifient que dans leur Dieu; et toi, Anah?....

ANAH.

Quelque chose que décrète notre Dieu, le Dieu de Seth et de Caïn, je dois obéir: mais si j'osais élever une prière dans cette heure formidable de vengeance (si elle a lieu) ce ne serait pas pour demander à vivre la seule de ma maison. Ma sœur! o ma

sœur! que serait le monde, que seraient d'autres mondes, que serait le plus brillant avenir sans le bonheur du passé...... sans ton amour...... celui de mon père, sans tout ce qui est né et a crû avec moi, embellissant comme les astres mon existence par une douce clarté? Aholibamah! S'il est permis d'espérer grace..... cherche-la, trouve-la: j'abhorre la mort parce que tu dois mourir.

AHOLIBAMAH.

Quoi donc! Ce rêveur, avec l'arche de son père, épouvantail construit pour effrayer le monde, a-t-il troublé MA sœur? Ne sommes-nous pas les bien-aimées des Séraphins? Et d'ailleurs supplierions-nous un fils de Noé? Oh plutôt!.... Mais cet enthousiaste est abusé par le délire d'une imagination qu'ont troublée un amour sans espoir et la fatigue des veilles. Qui ébranlera ces montagnes et cette terre? Qui dira aux nuages et aux flots de se revêtir d'une autre forme que celle que nous leur connaissons dans leur cours éternel? Qui le pourrait?

JAPHET.

Celui dont une parole les créa.

AHOLIBAMAH.

Qui entendit cette parole?

JAPHET.

L'univers, qui en reçut la vie! Ah! tu souris avec mépris? Adresse-toi à tes séraphins; s'ils ne l'attestent pas, ils ne font point partie des anges.

SAMIASA.

Aholibamah! reconnais ton Dieu.

AHOLIBAMAH.

J'ai reconnu toujours notre créateur, Samiasa, le tien et le mien: c'est un Dieu d'amour et non de douleur.

JAPHET.

Hélas! qu'est-ce l'amour si ce n'est une douleur? même celui qui fit la terre, dans son amour, eut bientôt à s'affliger sur ses premiers habitants.

AHOLIBAMAH.

On le dit.

JAPHET.

C'est la vérité.

(Noé entre avec Sem.)

NOÉ.

Japhet! Que fais-tu ici avec les enfants des méchants? Ne crains-tu pas de partager leur perte prochaine?

JAPHET.

Mon père, ce ne peut être un péché de chercher à sauver une créature terrestre; et voyez, elles ne sont pas des criminelles, puisqu'elles sont dans la compagnie des anges.

NOÉ.

Voilà donc ceux qui désertent le nom de Dieu pour choisir des femmes dans la race de Caïn! voilà les fils du ciel qui recherchent les filles de la terre à cause de leur beauté!

AZAZIEL.

Patriarche, tu l'as dit.

NOÉ.

Malheur! malheur! malheur à de telles alliances! Dieu n'a-t-il pas mis une barrière entre le ciel et la terre ?

SAMIASA.

L'homme n'a-t-il pas été fait à l'image de Jehovah? Dieu n'aima-t-il pas ce qu'il avait fait? Nous l'imitons et disputons d'amour avec lui pour ce qu'il aime.

NOÉ.

Je ne suis qu'un homme, je ne fus pas fait pour juger mes semblables, encore moins les fils de Dieu; mais comme notre Dieu a daigné communiquer avec moi, et me révéler ses jugements, je réponds qu'il ne peut y avoir rien de bien dans le motif qui fait descendre les séraphins des immortelles sphères sur un monde périssable et à la veille de périr.

AZAZIEL.

Quoi! même pour sauver?

NOÉ.

Non; malgré toute votre gloire, vous ne pouvez racheter ce qu'a condamné celui à qui vous devez cette même gloire. Si vous aviez reçu une mission de salut, elle serait générale et non bornée à deux filles de Caïn; elles sont belles, mais elles n'en sont pas moins condamnées.

JAPHET.

O mon père, rétractez ces paroles.

NOÉ.

Mon fils, mon fils! Si tu veux éviter leur sort, oublie qu'elles existent; elles cesseront bientôt d'exister et tu seras le père d'un nouveau monde et d'un meilleur monde.

JAPHET.

Ah! laisse-moi périr avec elles.

NOÉ.

Tu le mériterais pour une telle pensée; mais celui qui peut te sauver, te sauve.

SAMIASA.

Et pourquoi lui et toi, plutôt que celle que ton fils préfère à lui-même et à toi?

NOÉ.

Demande-le à celui qui te fit plus grand que moi et les miens, sujet cependant de sa Toute-Puissance... mais voici son plus doux et son plus fidèle messager.

(L'archange Raphaël entre.)

RAPHAEL.

Anges! dont la place est autour du trône céleste, que faites-vous ici? Est-ce ainsi que vous remplissez vos devoirs quand l'heure est arrivée de laisser la terre seule? retournez, adorez et offrez un glorieux hommage avec les sept archanges; votre place est dans le ciel.

SAMIASA.

Raphaël, le premier et le plus beau des fils de Dieu, depuis quand est-il défendu aux anges de descendre sur la terre, qui vit souvent les pas de Jehovah ne point dédaigner son gazon? Jehovah aimait le monde et le créa pour l'aimer; souvent d'une aile joyeuse nous sommes venus exécuter ses messages; adorant sa présence dans ses moindres œuvres; surveillant cette jeune plante de ses domaines; jaloux de la conserver, digne de notre Dieu et comme la dernière production de sa féconde parole. Pourquoi ton front se montre-t-il sévère? Pourquoi menacer d'une ruine prochaine?

RAPHAEL.

Si Samiasa et Azaziel étaient restés à leur place avec le chœur des anges, ils auraient vu le dernier décret de Jehova écrit en caractère de feu, et n'auraient pas eu besoin de demander la volonté de leur créateur; mais l'ignorance doit toujours faire partie du péché; les esprits de science* eux-mêmes seront au-dessous d'eux-mêmes, quand ils nourriront un faux orgueil; l'aveuglement est le premier fruit de la désobéissance. Tous les bons anges ont quitté le monde, vous y avez été retenus par des passions étrangères à votre nature, et dégradés par votre amour pour des mortelles. Vous êtes cependant pardonnés et rappelés parmi vos égaux:

* Il y avait des esprits de science, des esprits d'amour, etc. etc.

partez, partez, ou vous perdrez en demeurant les droits de votre éternité.

AZAZIEL.

Et toi! si le séjour de la terre nous est défendu par un décret ignoré jusqu'ici, ne pèches-tu pas comme nous en y paraissant?

RAPHAEL.

Je suis venu vous inviter à revenir dans votre céleste sphère, au nom du Très-Haut; je suis venu exécuter ses ordres; qu'il m'est doux de vous apporter des paroles de clémence! nous avons souvent parcouru ensemble les espaces éternels, retournons ensemble vers les astres. Oui, la terre doit périr. Son sein réclame la race des hommes; mais faut-il que ce monde ne puisse être créé, ou être détruit sans causer un vide dans les rangs célestes, dont les proscrits restent immortels sous leur terrible sentence!

Notre frère Satan se perdit en préférant la révolte au culte qu'il avait rendu jusqu'alors; vous êtes encore purs; Séraphins! moins puissants que l'archange tombé, pensez à sa défaite! Les filles des hommes ont-elles de quoi compenser le bonheur du ciel que vous regretteriez trop tard? J'ai long-temps combattu, je combattrai long-temps le rebelle qui gémit d'avoir été créé, et refusa de reconnaître CELUI qui éclipsait les archanges placés à sa droite comme des soleils dépendants d'un astre supérieur; je l'aimais..... Ciel! à l'exception de celui qui l'avait créé, quelle puissance céleste fut jamais égale en beauté à

Satan! Ah! que ne m'est-il permis d'espérer le pardon de son crime! Ce désir est peut-être impie..... mais vous, qui pouvez retrouver votre gloire, acceptez mes conseils: l'éternité avec Satan ou avec son Dieu: tel est le choix qu'il vous reste à faire; il ne vous a pas tentés; les anges sont exempts désormais de ses piéges; mais l'homme a écouté sa voix, et vous la voix de la femme.... plus séduisante que le serpent... La voix du serpent fut moins perfide que ses baisers; le serpent ne fit tomber qu'une créature terrestre; mais la femme nous menace de nous ravir une seconde armée révoltée pour elle contre les lois du ciel.

Ah fuyez! fuyez! vous ne pouvez mourir; celles que vous aimez n'existeront plus, et vous remplirez les airs de lamentations sur une argile périssable, dont la mémoire attachée à votre immortalité survivra au soleil qui les éclaira! Songez combien votre essence diffère de la leur, en tout, excepté pour souffrir! Pourquoi partager l'héritage maudit d'une race créée pour être ravagée par les ans, minée par les soucis, èt recueillie par la mort, reine de l'empire des hommes? Ah! quand même la colère de Dieu les eût laissés terminer leur carrière, et se traîner à travers le temps vers la fange dont ils sont sortis, ne seraient-ils pas toujours la proie du mal et de la douleur?

AHOLIBAMAH.

Qu'ils se retirent! J'entends la voix qui prononce que tous doivent mourir avant l'âge auquel sont parvenus nos vénérables patriarches; cette voix déclare

qu'un océan est préparé dans les airs, pendant que les eaux de l'abîme s'élèveront jusqu'à la hauteur des eaux du firmament; un petit nombre sera épargné, il paraît; et la race de Caïn tournera vainement ses yeux vers le Dieu d'Adam. Ma sœur, puisqu'il en est ainsi, puisque l'Éternel sera imploré en vain pour la rémission d'une heure de douleur, renonçons même à ceux que nous avons adorés, allons au-devant de la vague comme nous irions au-devant du glaive, émues peut-être, mais sans lâche terreur, gémissant moins pour nous que pour ceux qui nous survivant dans un esclavage mortel ou immortel après l'épuisement de l'onde fatale, auront à pleurer sur ceux qui ne pourront plus verser de larmes. Fuyez séraphins, fuyez vers vos éternelles demeures, à l'abri des flots et des vents: notre destinée est de mourir, la vôtre de vivre à jamais. Le créateur seul peut savoir lequel est préférable de la vie ou d'une solitaire éternité. Obéissez-lui, comme nous lui obéirons; je ne voudrais pas pour toute la miséricorde accordée à la race de Seth prolonger d'une heure cette vie condamnée par Dieu, ni vous voir perdre une partie de ses faveurs; quand les ailes vont vous ramener au ciel, o Samiasa, faut-il que mon amour seul t'y accompagne! si mes yeux restent sans larmes, c'est que la fiancée d'un ange dédaigne de pleurer..... Adieu! maintenant lève-toi, inexorable déluge!

ANAH.

Faut-il donc mourir? Faut-il que je te perde aussi, Azaziel! O mon cœur! mon cœur, tes pressentiments

étaient vrais, et cependant j'étais si heureuse! Ce destin fatal, tout redouté qu'il est, me frappe comme une calamité imprévue, cependant, retire-toi.... Ah pourquoi! non! que je ne te retienne pas.... fuis! Mes angoisses ne peuvent être durables; les tiennes seraient éternelles, si tu étais pour moi repoussé du ciel! tu n'as déja que trop daigné faire pour une fille de la race d'Adam! Notre appanage est la douleur, et comme nous les esprits célestes qui nous ont aimés, sont soumis à la peine et frappés de disgrace. Le premier qui nous révéla les secrets de la science, fut précipité de son trône d'archange dans quelque monde inconnu: et toi, Azaziel..... non, tu ne seras pas malheureux pour moi! Fuis sans verser de larmes; oublie celle à qui les vagues sans pitié ne causeront aucune angoisse semblable à celle de ce moment, fuis, fuis; loin de ta vue, il me sera moins difficile de mourir.

JAPHET.

Oh, ne dis pas cela! o mon père, et toi archange, ton front reste sévère, serein et pur! la céleste miséricorde va nous annoncer qu'elles ne sont pas abandonnées sur cet océan sans rivage; que notre arche ne soit pas notre seul refuge, ou faites-moi mourir.

NOÉ.

Silence, enfant des passions, silence! Si ton cœur murmure, que ta langue n'outrage pas ton Dieu! Vis comme il l'ordonne, meurs quand il le voudra, de la mort des justes et non comme la race de Caïn.

gémis en silence; cesse de fatiguer le ciel de ta plainte égoïste. Voudrais-tu que Dieu se rendît coupable pour toi? Il le serait de changer ses intentions en faveur de la douleur d'un simple mortel: sois homme! souffre tout ce que doit et peut souffrir la postérité d'Adam.

JAPHET.

Oui, mon père; mais quand nous serons seuls flottant sur le désert des vagues, et quand leur profondeur nous cachera notre terre chérie, et plus chers encore, nos amis et nos frères ensevelis dans ce vaste tombeau, qui de nous saura commander à ses larmes, à ses gémissements? Pourrons-nous trouver le repos dans le silence de la mort? O Dieu, montre-toi un Dieu en épargnant, quand il en est temps encore; ne renouvelle pas la misère d'Adam. Alors deux créatures composaient tout le genre humain; aujourd'hui il forme un peuple aussi nombreux que les vagues et les fatales gouttes de pluie, qui vont couvrir les tombeaux des fils de Caïn, si des tombeaux leur sont accordés.

NOÉ.

Silence, téméraire! chacune de tes paroles est un crime. Archange, pardonne au désespoir de ce jeune homme.

RAPHAEL.

Séraphins, ces mortels parlent avec passion! vous qui êtes ou qui devriez être purs et sans passions, vous pouvez revenir avec moi.

SAMIASA.

Cela ne saurait être; nous avons fait notre choix.... nous souffrirons.

RAPHAEL.

Est-ce là ta réponse?

AZAZIEL.

Ce qu'il a dit, je le dis comme lui.

RAPHAEL.

Toi aussi! ..... Eh bien! de ce moment, vous êtes dépouillés de tout pouvoir céleste; ennemis de votre créateur, je vous laisse.

JAPHET.

Hélas! où iront-ils? écoutez, écoutez; des sons d'abord sourds, et qui deviennent plus retentissants, s'échappent du sein de la montagne. Aucun souffle ne se fait sentir, et cependant toutes les feuilles frémissent, et toutes les fleurs tombent. La terre gémit comme sous un fardeau accablant.

NOÉ.

Écoutez, écoutez! Les oiseaux de mer font entendre leurs cris : ils couvrent le ciel rougeâtre comme d'un nuage, et voltigent autour de la cime de la montagne, où jamais aucun d'eux n'osait prendre l'essor, même dans les tempêtes les plus menaçantes. Bientôt ce sera leur seul rivage, bientôt il n'y en aura plus pour eux.

JAPHET.

Le soleil! le soleil! il se lève, mais non plus avec

sa clarté accoutumée. Un cercle noir tracé autour de son disque proclame que le dernier des beaux jours de la terre est passé. Les nuages ont revêtu les couleurs de la nuit, excepté ceux dont une teinte de bronze distingue les bords.

NOÉ.

Et voyez! Cet éclair soudain est l'avant-coureur du tonnerre! il arrive! fuyons, fuyons, laissons aux éléments leur proie coupable..... Courons à l'arche sainte, qui va nous ouvrir son enceinte, garantie contre les naufrages.

JAPHET.

O mon père, arrête! n'abandonne pas ma chère Anah aux flots dévorants.

NOÉ.

Ne devons-nous pas leur abandonner tout ce qui a vie? Retirons-nous.

JAPHET.

Non pas moi!

NOÉ.

Meurs donc avec ceux qui demeurent! Comment oses-tu regarder ce ciel menaçant, et chercher à sauver ce que tout condamne d'accord avec la juste colère de Jehovah.

JAPHET.

La colère et la justice peuvent-elles s'allier?

NOÉ.

Blasphémateur! oses-tu murmurer même en ce moment!

RAPHAEL.

Patriarche! montre-toi encore père; adoucis ton regard : ton fils ne périra pas malgré sa folie; il ne sait ce qu'il veut dire; cependant il ne sera pas condamné à succomber sous l'écume de l'onde amère. Quand sa passion sera passée, il aura ta vertu, et ne sera pas sacrifié avec les filles des hommes comme ces enfants du Ciel.

AHOLIBAMAH.

La tempête approche ; le ciel et la terre s'unissent pour anéantir toute vie : la lutte est inégale entre notre force et l'éternelle puissance.

SAMIASA.

Notre force est avec toi : nous te transporterons avec Anah dans quelque astre lointain où vous partagerez notre sort; et si tu ne regrettes pas la terre, la perte du ciel sera bientôt oubliée par nous.

ANAH.

Tentes de mon père chéri, lieu de ma naissance! montagnes, vallons, bocages, quand vous ne serez plus, qui séchera mes larmes?

AZAZIEL.

L'ange, ton époux. Ne crains rien; quoique nous soyons expulsés du ciel, il nous reste encore d'autres asyles.

RAPHAEL.

Rebelle! tes paroles sont impies, et la faiblesse sera désormais ton partage : le glaive de feu qui chassa

le premier homme du paradis, étincelle encore dans la main de l'ange.

AZAZIEL.

Il ne peut nous atteindre : menace de la poussière de la mort, et parle d'armes à ceux pour qui leurs coups sont funestes. Que sont les glaives pour nos yeux immortels ?

RAPHAEL.

Voici pour toi le moment d'éprouver ta force, et d'apprendre enfin combien est vaine toute guerre contre les ordres de ton Dieu : toute ta force était dans ta foi.

(Des mortels entrent, fuyant et cherchant un refuge.)

CHŒUR DE MORTELS.

Les cieux et la terre se confondent ! O Dieu ! o Dieu, qu'avons-nous fait ? Sois miséricordieux ! écoute-nous ! Les bêtes mêmes de la forêt t'adressent une prière. Le dragon sort en rampant de son repaire, et vient, désarmé par la terreur, se mêler à l'homme ! Les oiseaux expriment leurs angoisses dans les airs par leurs cris. Détourne ta colère, o Jehovah ! aie pitié du désespoir du monde que tu créas ; ce n'est pas l'homme seul, mais toute la nature qui t'implore !

RAPHAEL.

Adieu ! adieu, fils malheureux de la terre, je ne puis et ne dois pas vous secourir...... l'arrêt est prononcé.

(Raphaël sort.)

JAPHET.

Des nuages s'abaissent, comme des vautours fondant sur leur proie, tandis que d'autres, fixes comme des rochers, attendent un second signal pour verser leurs torrents vengeurs. Le firmament ne sera plus coloré d'azur, ni parsemé d'étoiles étincelantes : la mort s'est levée à la place du soleil, une lueur pâle et sinistre s'est emparée des airs.

AZAZIEL.

Viens, Anah! quitte cette vaste prison, où les éléments accourent pour rétablir le chaos : tu seras en sûreté sous mes ailes, comme un aiglon sous celles de sa mère.... Laisse ce désordre bouleverser la nature, n'écoute pas le terrible fracas. Dans un monde plus brillant que celui-ci, tu respireras une vie aérienne : il est d'autres lieux que ces nuages obscurcis.

(Azaziel et Samiasa disparaissent avec Anah et Aholibamah.)

JAPHET.

Les voilà parties; elles ont disparu au milieu du tumulte du monde abandonné; soit qu'elles continuent à vivre, soit qu'elles meurent avec les autres habitants de la terre... jamais Anah, ne sera rendue à mes yeux.

UN CHOEUR DE MORTELS.

O fils de Noé! prends pitié de tes frères! Quoi, tu nous abandonneras tous, pendant que tu trouveras ton salut dans ton arche privilégiée! (Une mère tendant son enfant à Japhet.) Oh, laisse entrer cet enfant dans

l'arche : je l'ai mis au jour dans les douleurs; mais j'étais heureuse de le voir suspendu à mon sein. Pourquoi est-il né? Qu'a-t-il fait...... mon fils non sevré encore...... pour mériter la colère ou le dédain de Jehovah? Qu'y a-t-il dans le lait de ces mamelles, qui excite la mort à bouleverser le ciel et la terre pour détruire mon enfant, et à appeler les vagues sur sa tête innocente! Sauve le fils de Seth, ou sois maudit... avec celui qui te créa, toi et ta race, objet d'une perfide préférence.

JAPHET.

Silence.... ce n'est pas l'heure de maudire..... mais de prier.

CHŒUR DE MORTELS.

L'heure de prier !..... et où s'éleverait la prière, quand les nuages s'affaissent vers la montagne, quand ils mêlent leurs fleuves aux flots de l'Océan échappé à ses limites et inondant les sables du désert même? Maudit soit celui qui te créa, toi et ton père! Nos malédictions sont vaines, il faut mourir; mais, puisque notre destinée est irrévocable, pourquoi prononcerions-nous nos hymnes, pourquoi courberions-nous les genoux devant l'implacable Tout-Puissant? S'IL a créé la terre, que ce soit sa honte de l'avoir faite pour la souffrance..... Les voici, les voici, les vagues furieuses, dont le mugissement rend la nature muette! Ils sont engloutis ces arbres des forêts, si beaux, si verts encore, malgré leur vieillesse; ces arbres sortis de la terre avec les premiers rameaux qui ombragèrent

Éden avant qu'Ève eût apporté à Adam la science pour sa dot.... avant qu'Adam eût chanté le premier hymne de son esclavage; leurs fleurs sont dévorées par l'Océan qui gravit les plus hautes montagnes. Vainement nous voyons les cieux s'abaisser; ils se joignent aux flots, et cachent Dieu à nos regards suppliants! Fuis, fils de Noé, fuis, va trouver la paix dans ta tente sur l'Océan; tu verras flotter les cadavres des compagnons de tes jeunes années..... adresse alors à Jehovah le chant de ta reconnaissance!

UN MORTEL.

Heureux ceux qui meurent dans le seigneur! Quoique les eaux couvrent la terre, adorons le décret de sa bouche; il me donna la vie..... il ne prend que ce qui lui appartient. Quand mes yeux seraient à jamais fermés, quand cette faible voix, ne devrait pas se faire entendre devant son trône, béni soit le Seigneur pour ce qui est passé, et pour ce qui est... Tout lui appartient..... le temps..... l'espace.... l'éternité.... la vie.... la mort... tout ce qui est connu...... et l'inexplicable infini; il a créé.... il peut détruire.... Et moi.... j'irais pour un léger souffle de vie.... blasphémer et me plaindre! Non; que je meure comme j'ai vécu..... avec la foi.... inébranlable, quand tous les mondes s'écrouleraient.

CHOEUR DE MORTELS.

Où fuirons-nous? sur les montagnes élevées?..... non.... leurs torrents se précipitent avec plus de fra-

cas au-devant de l'Océan qui embrasse déja les moindres hauteurs, et pénètre au fond de toutes les cavernes.

(Une femme entre.)

UNE FEMME.

Oh, sauvez-moi, sauvez-moi! Notre vallée n'est plus.... on a cessé d'apercevoir mon père et sa tente, mes frères et leurs troupeaux; les arbres qui nous préservaient des ardeurs du jour et qui servaient d'asyle aux oiseaux, dont les chants charmaient mes soirées.... le ruisseau si frais, les verts paturages arrosés de de ses ondes, tout a disparu : quant j'ai gravi ce matin la montagne, je me suis retournée avec amour vers ce séjour..... aucune feuille ne semblait menacée de tomber; maintenant tout est englouti!... Pourquoi suis-je créée?

JAPHET.

Pour mourir! pour mourir dans la jeunesse, et plus heureux de ce destin, que de voir le tombeau de l'univers sur lequel je suis condamné à pleurer en vain. Pourquoi faut-il que je survive quand tous périssent!

(Les eaux croissent: les hommes fuient de toutes parts; plusieurs sont atteints par les vagues; le chœur de mortels se disperse; ils cherchent leur salut sur les montagnes. Japhet demeure sur un rocher, pendant que l'arche, flottante dans le lointain, s'avance vers lui.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

SOUS PRESSE.

I.

DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS,

A LONDRES ET A ÉDIMBOURG.

Ouvrage précédé d'un tableau de l'Enseignement dans les universités et les principales écoles d'Angleterre et d'Écosse, in-8°.

PAR A. P....T, Dr. M.

II.

PAR LE MÊME AUTEUR.

VOYAGE LITTÉRAIRE

EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE,

DEUX VOLUMES IN-8°.

Note des principaux chapitres de cet ouvrage.

Douvres et le comté de Kent. — Des paysages anglais. — Londres. — Promenades publiques, édifices. — De l'architecture. — Exposition de tableaux. — Sculpteurs et peintres. — Chantrey, Flaxman, Fuseli, West, Martin, Laurence, Wilkie, Turner, etc. etc. — Société. — Mœurs. — Clubs. — Institutions littéraires. — Éducation. — Environs de Londres. — Windsor. — Vie des Anglais à la campagne. — Politique. — Parlement. — Orateurs. — Barreau. — Avocats. — Religion et Culte. — Éloquence de la chaire. — Théâtres. — Acteurs : Kemble, Kean, Macready, Young, Miss Kelly, etc. — Coup d'œil sur l'art dramatique, depuis Shakspeare. — Auteurs modernes. — Coup d'œil sur

la poésie, depuis Chaucer jusqu'à Cowper. — Nouvelles doctrines littéraires, depuis 89. — Crabbe. — Bowles. — Wordsworth. — Coleridge. — Southey. — Sir W. Scott. — Campbell et Rogers. — T. Moore — Byron. — Shelly, Hunt, etc. etc. — Des critiques. — Edinburgh Review. Quarterly Review, etc. — De la propriété littéraire. — Jugements que les Anglais portent de notre littérature, etc. etc. etc. — Des voyages en France et des voyages en Angleterre. — Départ pour l'Écosse. — York. — Newcastle, etc. etc. — Édimbourg. — Visite à Sir W. Scott. — Sir W. Scott, homme privé. — Sa famille. — Sa maison de campagne et l'abbaye de Melrose. — Sir W. Scott, greffier de la cour des sessions. — Orateurs et avocats écossais; Erskine, Jeffrey, Brougham, Cranstoun. — Université. — Philosophie. — Dugald Sewtart, et ses successeurs. — De Burns, et de l'ancienne poésie écossaise. — Poètes modernes : MM. Baillie, Hogg, Wilson, etc. — Mœurs d'Édimbourg. — Arrivée des clans. — Entrée du roi George IV. — Fêtes publiques. — Départ pour les montagnes. — Des clans. — Mœurs des montagnards, etc. etc. — Sterling. — Callender. — Les Trosachs. — Le loch Katrine. — Le loch Lomond. — Tarbet. — Le Ben Lomond, etc. etc. — Caverne de Rob-Roy. — Tarbet. — Glascow. — Lanark. — M. Owen. — Chutes de la Clyde. — Carlisle, etc. etc. — Excursion dans les lacs. — Penrith. — Hospitalité du comté de Lonsdale. — Des grands seigneurs anglais. — Keswick. — Visite au poète Southey. — Coleridge. — Wordsworth, etc. — Birmingham. — Liverpool. — Warwick. — Les ruines de Kenilworth. — Stratford-sur-l'Avon. — Shakspeare. — Oxford. — Retour à Londres. — Anecdotes, etc. etc. etc.



